

L A
Conduite du Comte
D E
PETERBOROW
E N
E S P A G N E,

Sur tout depuis la levée du Siege
de Barcelonne en 1706.

Avec la Campagne de
V A L E N C E.

Traduit de l'Anglois.



A L O N D R E S,

Chez GUILLAUME REDMAYNE dans
Jewen-street proche Aldersgate.

M DCC VIII.

1568 / 1594



Avertissement sur cette Traduction.

L'Original de ce Livre a été si bien reçu du Public, qu'en moins de six semaines il s'en est fait trois Editions, dont la premiere fut enlevée en trois ou quatre jours. Mais comme ce qui en est le sujet interesse tous les Alliez, & même toute l'Europe aussi bien que la Grand' Bretagne; il y auroit quelque espece d'injustice, à le laisser renfermé dans une langue, qui bien qu'elle soit tres belle, n'est pourtant guere connue que dans les païs où elle est naturelle. C'est ce qui a fait entreprendre cette Traduction, malgré la difficulté que l'on sentoit bien qu'il y avoit, à imiter la force & la delicateffe de l'Anglois.

De certaines raisons ont fait hater cet ouvrage; Il a falu l'imprimer à mesure qu'il a été composé. C'est à quoy ceux qui le liront, sont priez d'imputer une partie des fautes qu'ils y pourront remarquer. Il y en auroit moins, si on avoit peu y travailler avec plus de loisir.

Cependant de quelque indulgence que cette Traduction puisse avoir besoin, on ose asseurer que l'on y a expliqué l'Original, dans quelques endroits qui n'ont pas paru assez clairs, comme on l'a érendu dans d'autres, où il est trop resseré, sur tout pour les Etrangers, à qui certains faits ne sont pas bien connus.

Outre cet avantage, il y en a encore un autre qui sera fort considerable pour bien des gens, c'est que l'on trouve ici en Original certaines pieces importantes, qui dans toute autre traduction Françoise, ne pourront être que la Version d'une Version ; Il y en a treize, outre la Lettre du Roy d'Espagne à sa Majesté Britannique, après la prise de Barcelonne, que l'on ne compte point ici parce qu'elle fut d'abord donnée au Public. Ce sont quatre lettres de ce Prince au Comte de Peterborow, six Lettres du Comte au Roy, l'avis de ce General dans un Conseil de guerre tenu à Valence, une Lettre que luy ecrivit le Comte de Noyelles, & enfin sa Lettre à l'Ambassadeur de Portugal auprès du Roy d'Espagne. Toutes ces pieces ont été écrites en François.

L'original des Conseils de guerre est en Anglois, à la reserve d'un seul, qui ayant été fait en Espagnol, n'est ici que sur la Version Angloise. Il en est de même des Lettres Patentes, & des ordres du Roy d'Espagne au Comte de Peterborow. On a cru reconnoître par le stile de la Version Angloise, qu'il faut qu'on y ait affecté de s'attacher au tour de l'Original, & par cette raison on l'a suivie ici autant qu'on l'a peu. Au reste toutes les pieces qui sont dans cet ouvrage, ont été tirées des copies collationnées par Monsieur Furly, Secrétaire du Comte de Peterborow.

Il ne sera pas inutile de remarquer, que les Conseils de guerre tenus par les Anglois seuls
ou

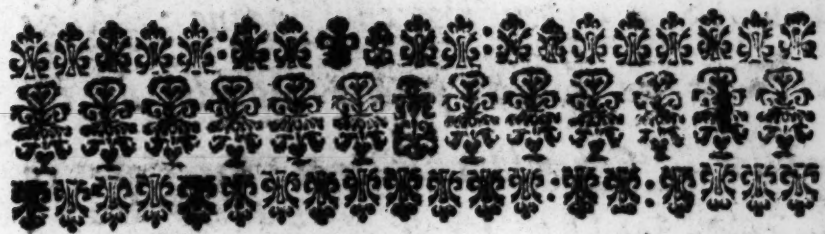
ou avec les Hollandois, sont datez selon l'ancien stile. C'est sur tout ce qu'il est bon d'observer, à l'égard de ceux que l'on tint devant Barcelonne, parce qu'autrement les gens qui ne pensent qu'au Nouveau Stile, pourroient croire que les Alliez y auroient été onze jours de plus qu'ils n'y furent. Il y faut ajouter les Instructions & les Lettres ecrites en Angleterre. Toutes les autres pieces suivent la maniere de dater, d'Espagne & d'Italie où elles ont été composées. Comme l'Original ne fait cette distinction, qu'en deux ou trois endroits, on a jugé qu'il valoit mieux ne la faire nulle part.

Il s'est glissé dans la Version Angloise, du Conseil de guerre tenu à Barcelonne, quelques jours après que les François en eurent levé le siege, une faute dont on ne s'est point avisé assez tôt pour l'éviter dans cette Traduction. C'est que le Comte de Noyelles y est appelé *Marechal de Camp*. Ce qui est un titre, fort au dessous de celui de *Velt Marechal de l'Empereur*, qu'il falloit luy donner.

Pour ce qui regarde les fautes d'impression, on a pris soin d'en faire un Errata fort exact, quoy qu'il n'y en ait aucune qui peut embarrasser personne.

ERRATA.

PAge 20. l. 4. des tous *lisez* de tous: & l. 11.
 moitié, l. moitié: p. 21. l. 16. avous lavons:
 p. 22. l. 24. trois cen. l. trois cens: p. 26. l. 1. ro-
 solutions l. resolutions: p. 31. l. 4. partées l. por-
 tées: p. 36. l. 13. l'épé- l. l'épée: p. 44. l. 5.
 tantes l. toutes: p. 51. l. 21. requétroient l. re-
 querroient: p. 55. l. 6. peradoxe l. paradoxe:
 p. 56. l. 23. Raquena l. Requena: & p. 59. l. 1.
 & p. 60. l. 17. p. 66. l. 24. d'etour dissement l.
 d'etourdissement: p. 67. l. 14. qu'oy l. quoy: p.
 70. l. *penult.* la Comte. l. le Comte. p. 74. l. 22
 dans un pais aussi mal disposé. *ajoutez*, que l'etoi
 la Castille Ib. l. *dern.* joindrer l. joindre: p. 87
 l. 12. tous prêts, l. tout prêts: p. 103. l. 22. d'a-
 vantage l. davantage: p. 113 l. 9. fût l. fut: p.
 118. l. 1. en l. n'en: p. 120. l. 13. fût l. fut, Ib. l.
 25. exhorbitant l. exorbitant: p. 122. l. 2. Grande
 Bretagne l. Grand' Bretagne: p. 132. l. 2. Rou-
 fillon l. Rouffillon: p. 141. l. 23. que'n l. qu'en
 p. 150. l. 13. fût l. fut. & p. 152. l. 9. p. 154 l. 12
 quelques l. quelque: p. 164. l. 8. Berwic l. Bar-
 wic: p. 165. l. 14. fût l. fut: p. 172. l. 22. Alcela
 l. Alcala: p. 177. l. 18. ordonné l. ordonna: p.
 181. l. 3. païsan l. païsans: p. 183. l. 4. n'eu. l. n'en



A

MONSEIGNEUR
LE COMTE
D E
PETERBOROW.



MONSEIGNEUR,

*I*l me sera toujours impossible de reconnoître
tant de bontéz, que VOTRE GRAN-
DEUR

A

EPITRE.

DEUR a eu pour moy en Espagne ; Mais aussi je ne seray jamais capable de les oublier. Cependant j'oserai dire que ce qui m'a touché le plus vivement, c'est cette facilité à Vous approcher, cette affabilité, cette noble ouverture de cœur, qui Vous sont si particulieres, & qui charment si fort en V^{otre} Personne. J'y suis plus sensible qu'à vos bien-faits, parce que je leur dois le bonheur de Vous connoître, & Vous connoître, **MONSEIGNEUR**, c'est tout ce qu'il faut pour être convaincu du haut degré de V^{otre} Capacité, & de la Grandeur de V^{otre} merite.

Par là il est arrivé, que je n'ay pas été seulement le témoin de vos belles Actions pour le bien Public : J'ay encore
eu

ÉPITRE.

en quelque connoissance des raisons & des motifs qui vous ont porté à les entreprendre, de Votre prudence à les conduire, & de Votre courage à les exécuter. Si d'autres avoient eu les mêmes avantages que moy, ils auroient été forcés d'avoir le cœur rempli des mêmes sentimens d'estime & d'admiration pour **VOTRE GRANDEUR**. Tous les efforts pour obscurcir l'éclat de vos glorieux Exploits eussent été inutiles : Il ne seroit point besoin d'en faire l'histoire ; & de tous les endroits de Votre Patrie, Vous auriez reçu les remerciemens qu'elle Vous doit.

C'est pour desabuser ceux qu'on a trompez qu'il a plu à **VOTRE GRANDEUR** de me communiquer une partie de vos Papiers.

EPITRE.

Je vous supplie très-humblement d'agréer, qu'en Vous les rendant j'y joigne quelques Observations, que j'ai pris la liberté d'y faire. Si je ne rends pas justice à mon Sujet, j'ai de quoy m'en consoler, puis que mon Sujet est d'une nature à se faire justice soy même. Les faits contenus dans cette Narration sont si importants, & les preuves en sont si sensibles & si éclatantes, que quelque peu habile que soit la main qui les trace, il n'y a point de véritable Anglois qui puisse les voir, & Vous refuser la plus haute estime & la plus vive reconnoissance.

J'expose donc aux yeux de VOTRE
GRANDEUR, ce que peu de gens voudroient

EPITRE.

droient qu'on leur fit voir à eux mêmes,
& que Vous pouvez regarder avec plaisir, je veux dire, un fidele recit de Vos propres Actions. Je suis seur que c'est le nom que je dois donner à cette Relation. Toute defectueuse qu'elle est à d'autres égards, j'espere de Vôtre bonté que Vous daignerez la recevoir favorablement, puis que celui qui Vous la présente, se fera toujours une gloire de publier, qu'il est avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR

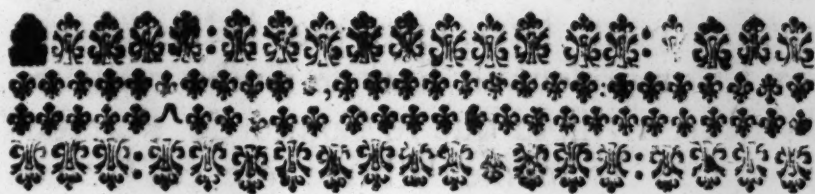
DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble, très-obeïssant

& très-obligé serviteur.

A 3

J. FRIEND.



LA CONDUITE
DU COMTE
DE
PETERBOROW
EN ESPAGNE,

*Sur tout depuis la Levée du Siege de
BARCELONNE, en 1706.*



Etoit d'ordinaire le fort des Grands
Capitaines Grecs & Romains, d'être mal récompensez des services
les plus signalez qu'ils avoient
rendu à leur Patrie. Au retour de leurs
Expeditions ils trouvoient que ceux là
même qui en recueilloient d'avantage les
fruits,

fruits, avoient été assez ingrats & assez malins pour flétrir leurs plus belles actions, en les représentant sous de fausses couleurs. Il est trop visible que le Comte de Peterborow a eu la même destinée que ces Grands Hommes. Ce qu'il a fait en Espagne, & qui mériteroit que le Public luy dressât une Statuë, a eu le malheur d'avoir été cruellement défiguré en Angleterre, par de finistres interpretations & par des rapports infidèles.

On n'y auroit point été trompé, si le Comte avoit voulu permettre, que ses amis eussent de bonne heure fait connoître la vérité. Mais il a toujours témoigné sur ce sujet une extrême délicatesse ; & il a souvent dit, que s'il falloit publier ce qui s'étoit passé, comme il le pouvoit mieux faire que personne, il seroit fâché qu'on le prévint, par quelque Relation qui ne pourroit être que fort imparfaite. C'est ce qui a retenu bien des gens, qui souhaitoient avec passion de justifier sa conduite, & qui étoient pourvus des matériaux nécessaires pour y travailler.

Ceux qui ont été les témoins oculaires de ses soins infatigables & de ses merveilleux succès, & qui ont observé fort exactement
toutes

toutes ses démarches, n'auroient jamais crû, que des bruits si mal fondez, & si impertinents, eussent peu faire autant d'impression sur les esprits, qu'ils l'ont trouvé lors qu'ils ont été de retour en Angleterre.

Pour le Comte de Peterborow, réfléchissant sur les grands avantages qu'il avoit remportés, & n'ayant rien à se reprocher, il ne se doutoit point que personne fût capable d'avoir quelque mauvaise opinion de luy. Mais lors qu'il a veu qu'il s'étoit trompé, il a permis à ceux qui sont dans ses intérêts, de prendre de justes moyens pour défendre sa Réputation, qu'on a attaqué avec tant d'injustice. Il leur a mis en main des copies bien attestées, d'instructions, d'ordres, de lettres, & d'autres Papiers de cette nature, & il a consenti qu'ils en fissent l'usage qu'ils trouveroient à propos pour venger son honneur.

Ainsi je me crois en liberté d'en publier quelques uns, & de les accompagner du détail que je puis donner de ce que j'ay vû moy même, ou que j'ai peu apprendre dans les frequentes occasions que j'ai eu d'avoir l'honneur de m'entretenir avec le Comte, pendant le séjour que j'ai fait en Espagne.

Je

Je n'examinerai point quels ressorts on a fait agir en Angleterre pour mettre les Affaires d'Espagne dans un autre train ; quels ont été les Ennemis du Comte, & les raisons pourquoy ils l'ont été. Je me borne à rendre justice à ses actions, qui pour être estimées autant qu'elles le méritent, n'ont besoin que d'être connues. J'aurai ainsi la satisfaction de luy donner quelques marques de ma juste reconnoissance, pour tant de faveurs dont il luy a plu de me combler.

Je l'ai souvent entendu protester avec cette franchise qui le distingue si fort, qu'il ne vouloit point qu'aucun de ses amis s'engageât dans sa querelle. J'avoüe que si je suivois mon penchant, une si genereuse protestation bien loin de me retenir, ne feroit que m'inspirer plus d'ardeur. Mais je veux forcer mon inclination, & en évitant d'entrer ici dans aucun démêlé, j'aurai seulement pour but dans cette courte Relation, de montrer, qu'encore que le Comte de Peterborow vit que tous ses grands exploits, n'étoient pas capables de donner du credit à ses Conseils, que l'on changeoit toutes les mesures, & que l'on mettoit les Affaires en d'autres mains, il ne laissa pour-
tant

tant pas de continuer généreusement à faire tout ce qu'il pouvoit avec bienfaisance, pour l'exécution des projets même qu'il étoit fort éloigné d'approuver. La suite de cette Narration fera voir sa conduite toujours exemte de cette envie, & de ce ressentiment dont ses ennemis l'ont accusé. Après que tout eût été mis sur un autre pied ; il fut toujours prêt à agir de concert avec tous ceux qui avoient part au Commandement. Toujours il mit tout en œuvre pour soutenir l'intérêt public, quoy que d'autres que luy en fussent chargés, & s'il est possible, il le soutenoit avec plus de diligence & plus de risque pour sa Personne, que quand l'Armée & la Flotte étoient sous ses Ordres.

Cette vérité ne peut être desavouée, ni des Ministres du Roy d'Espagne, ni du Marquis de Las Minas, ni de My Lord Galloway, ni du Comte de Noyelles. Il fut toujours de même avis que ce dernier, dans tous les Conseils, & dans toutes les Consultations ; quoy qu'il y ait eu des gens qui ont voulu alleguer ce Général Flamand comme une preuve, que le Comte de Peterborow ne pouvoit s'accorder, avec aucun de ceux qui commandoient. Enfin quelle qu'ait été la cause qui a fait chan-
ger

ger les Affaires d'Espagne si fort à nôtre desavantage, au moins est il constant qu'on ne peut la lui imputer en aucune maniere. C'est de quoy je suis en état de donner des preuves convainquantes, & après les obligations infinies que j'ay à ce Seigneur, il n'y a rien qui puisse m'en dispenser.

Qu'il ait eu toutes les qualités nécessaires pour les grands desseins qu'il avoit entrepris, c'est ce qui est trop connu pour qu'il faille s'y arrêter. La Cour a bien fait paroître la haute opinion qu'elle avoit de sa capacité, en luy donnant des Commissions aussi différentes entr'elles, que le sont la Terre & la Mer, la Guerre & la Paix. Jamais Sujet n'en a eu tout à la fois de semblables. S'il faut ajouter quelque autre chose, je diray que l'événement a glorieusement justifié le choix de sa Majesté.

Le Comte prenant Barcelonne, & empêchant ensuite l'ennemi de la reprendre, fit deux actions aussi glorieuses en elles mêmes, & d'une aussi grande consequence pour la cause commune, qu'il s'en soit fait dans toute cette longue & sanglante guerre. La réduction d'une place si importante fut entièrement l'ouvrage de sa prudence & de sa valeur. Sans cette même prudence, sans
cette

cette même valeur, jamais nous ne l'aurions conservée.

Je sortirois des bornes que je me suis prescrit, si je raportoïis tous les rapides & étonnans progrès de ses Armes. Je m'arrêteray à ces deux événemens que je viens de toucher, & qui n'ont pas encore été bien représentés au public. Quoy que la prise de Barcelonne ait fait avec justice un si grand éclat dans le monde, on n'a pas assés considéré, ou plutôt on n'a pas assés bien connu, ni les raisons qui en firent entreprendre le siege, ni la maniere dont il fut conduit. Lors que Peterborow vint camper devant cette place, il trouva une toute autre Scene qu'on ne luy avoit fait esperer. Au lieu de dix mille hommes en armes pour couvrir sa descente, & pour renforcer son Camp, il n'y vit aborder que des vivandiers. Au lieu d'une ville foible, & prête à se rendre à la seule aproche de ses troupes, il aprit qu'il y avoit une garnison en bon état, & presque aussi nombreuse que son armée. Environné de difficultés, il tint de frequens Conseils de Guerre, comme ses instructions l'y obligeoient. Chaque jour pendant deux semaines, il fut resolu, & souvent tout d'une voix, que le siege étoit impraticable,

à

à cause de la foiblesse de nos troupes, & des forces de l'Ennemy; parce encore que les Ingenieurs declaroient que pour dresser des bateries du côté de la ville dont nous étions maîtres, il falloit presque tout le tems que la Flotte pouvoit demeurer sans risque sur la côte; & parce enfin que nous manquions de tout ce qui étoit necessaire pour un tel siege. A la verité le Comte fut deux fois d'avis d'en faire l'essay. Mais les Conseils de Guerre que je vais rapporter, feront voir que c'étoit seulement par l'extreme passion qu'il avoit, de seconder les desirs du Roy d'Espagne, & point du tout qu'il peût se promettre une heureuse reussite.

*Conseil de Guerre des Officiers Généraux,
tenu à bord du Vaisseau de sa Majesté la
Bretagne, près de Barcelonne, le 16.
d'Août 1705.*

Presens, Le Comte de Peterborow, le Major General Connyngham, le Major General Schratenback, le Comte de Donnegal, le Brigadier St. Amant, le Viconte de Charlemont, le Brigadier Gorges, le Brigadier Stanhope, le Viconte de Shannon, le Colonel Hamilton, Quartier Maître General, le Colonel Wills, Aide Major General.

Sur

SUR la Proposition faite dans un Conseil de Guerre tenu à bord de la Bretagne, en présence de sa Majesté Catholique, si l'on doit entreprendre le siege de Barcelonne; l'avis de chaque Officier General ayant été demandé, il a été résolu unanimement, que ce siege ne peut être entrepris avec la moindre esperance raisonnable d'y réussir, & que de le tenter, ce seroit exposer nôtre petite armée à des risques & à des inconvéniens, qui pourroient rendre nôtre retraite impossible. Les Officiers Generaux ont appuyé leur opinion des raisons suivantes.

Le Prince de Hesse est celuy qui donne le moins de monde à la Garnison. Cependant à son propre compte, elle est de plus de trois mille hommes de pied, & de huit cens chevaux. Mais selon tous les autres avis que nous avons, soit par des deserteurs, soit par des gens de la ville qui nous sont venu joindre, & qui témoignent le plus violent desir pour le Siege, il faut qu'elle soit au moins de cinq mille hommes, & la plûpart disent six ou sept mille, au lieu que nôtre Armée n'est à present tout au plus, que de sept mille hommes en santé & en état de servir.

Les ouvrages qu'il faudroit attâquer sont
en

en bon état, & le terrain par où il faudroit conduire nos attaques, étant presque tout marécageux, il seroit impossible d'y faire passer le Canon, & nos Tranchées se rempliroient d'eau.

Les Ingenieurs sur qui rouleroit la conduite du siege, sentent si bien ces inconveniens, & les difficultés insurmontables qu'il y auroit à faire des aproches regulieres, qu'ils ont renoncé à s'y prendre par les methodes ordinaires, & selon les regles de la Guerre. Ils proposent d'assieger la ville, s'il le faut, en dressant une baterie de Canons, à six ou sept cens pas de la Courtine, pour y faire brèche, & venir ensuite à l'assaut.

Ils confessent en même tems, que ce projet, qui est le seul que nôtre peu de troupes nous puisse permettre de tenter, ne laissera pas d'être sujet à de grandes difficultés.

Les hommes qui devront donner l'assaut, seront contraints d'y aller à d'écouvert, environ sept cens pas, sous le feu de trois Bastions & du Chemin Couvert, que les Ingenieurs avoient que nôtre Batterie ne sauroit ruiner, non plus que les deux flancs entre lesquels il faudroit donner l'assaut. Selon toutes les apparences les Ennemis planteront des pa-

palissades dans le fossé, que nous ne pourrions jamais voir avec nôtre Canon : De sorte que pour emporter la ville d'assaut, nos gens seront dans la nécessité de gagner le chemin couvert, de couper les palissades, de monter à la breche, tout cela en un même tems, & sous le feu dont on vient de parler.

Pour travailler à cette batterie, pour y porter des fascines, pour y conduire le Canon & la munition, il faudroit plus de monde qu'on n'en sauroit prendre de nôtre petite armée, encore même qu'il ne falût point monter de garde pour soutenir la batterie. Les chevaux de nos Dragons, dont on pourroit esperer de tirer quelque service, sont si ruinez qu'il n'y en auroit pas six vingts qui fussent en état de marcher. Supposé qu'avec le secours des Matelots & des Païsans, nôtre batterie peût faire breche, il y a tout lieu de croire qu'avant que nous fussions prêts à donner l'assaut, la garnison recevroit quelque renfort considerable, soit de Madrid où nous savons que les Ennemis ont mille ou douze cens chevaux, soit des frontieres de France, qui ne sont éloignées que de trente cinq lieües. Tout le monde sait qu'une armée cinq fois aussi nombreuse que la nôtre,

ne le feroit pas assez pour investir la place, en sorte que l'on n'y peut point jeter de secours.

Si toute nôtre armée qu'on doit attendre de voir diminuer considerablement en trois semaines de tems, alloit attaquer avec de si grands desavantages un nombre égal de troupes réglées, & qu'elle fût repoussée, ce qui est le plus probable, en ce cas il seroit impossible non seulement de retirer nôtre Canon, mais encore de sauver le reste de nôtre monde, qui auroit à dos outre ces troupes réglées, ceux là même qui se seroient joints à nous. Car il ne faut pas douter que lors qu'ils se verroient reduits au desespoir, ils ne profitassent avec plaisir de l'occasion de faire leur paix, en aidant à nous tailler en pieces.

Quoy que des coups hardis & temeraires ayent quelque fois réussi, il faut observer que quand on s'y détermine, ce n'est point par choix, mais par desespoir, & pour se tirer de quelque grand danger. Au lieu que nos troupes ne sont dans aucune nécessité, de recourir à des extrémités de cette nature. Elles peuvent être employées pour d'autres desseins fort considerables, & comme il le semble par les instructions de sa
Ma-

Majesté Britannique, pour le moins d'une aussi grande importance que l'attâque de Barcelonne, tels que sont ceux qui regardent l'Italie en General, & en particulier le secours du Duc de Savoye. Le Comte de Peterborow a offert à sa Majesté de marcher par terre le long de la Mer ; & avec l'assistance de la Flotte, on pourroit par ce moyen reduire plusieurs villes de consequence, & disposer tout le pais à se declarer pour le Roy, comme cela est deja arrivé dans quelques endroits du voisinage. Que si l'on faisoit des progres dans cette Province, dans le Royaume de Valence, & dans celuy d'Aragon, on pourroit s'y asseurer des quartiers d'hyver, & y lever un corps de troupes, suffisant pour mettre le Roy en état de marcher à Madrid au printems prochain.

Nous offrons avec plaisir tous nos efforts pour executer quelqu'un de ces deux desseins ; & tout autre qu'il plaira à sa Majesté de proposer, sans exposer l'honneur des armes de la Reine, & des Etats Generaux, & sans mettre en danger d'une ruine entiere, les troupes dont le commandement nous a été confié.

Conseil de Guerre tenu au quartier du Major General Schratenbach, au Camp devant Barcelonne le 22 d'Août 1705.

Presens les mêmes Officiers Generaux.

Après avoir meurement examiné deux Lettres du Roy d'Espagne datées de ce jour ; après avoir considéré pour la seconde fois selon le desir de sa Majesté, le discours qu'elle a fait à bord de la Bretagne ; enfin après avoir bien pesé, nôtre état & celui de la garnison : Comme il a été proposé dans ce Conseil de guerre, si l'on peut entreprendre avec quelque esperance de succès, une vigoureuse attâque de cette place, en dressant une batterie de cinquante pieces de Canon contre la courtine, afin de donner promptement l'assaut dès qu'il y aura une breche ; il a été resolu que non.

Hen. Connyngham.

Richard Gorges.

Charles Wills.

Shannon.

P. de St. Amant.

Charlemont.

Doinegal.

Baron de Schratenbach.

Jaques Stanhope.

H. Hamilton.

Le

Le Comte de Peterborow a été d'un avis tout contraire pour les raisons suivantes.

PETERBOROW.

Je suis convaincu que la Reine ma Souveraine, outre les engagements des Traités, & les raisons de l'interêt public, a une particuliere & tendre amitié pour le Roy d'Espagne. Ainsi je crois que nous devons témoigner nôtre soumission à ce Prince en répondant à ses desirs autant qu'il nous sera possible, pour quelque entreprise que ce soit, où il y aura le moindre lieu d'esperer d'y réussir, apres luy avoir représenté avec la derniere sincerité comme nous y sommes obligés, les inconveniens & les risques, à quoy il expose ses interêts, aussi bien que les Troupes de la Reine & de ses Alliés.

Sa Majesté persistant si fortement dans son sentiment à l'égard de Barcelonne, persuadée que la ville se rendra dès qu'il y aura une breche, on pourra douter dans le monde de ce qui seroit arrivé. Il n'y a que l'experience qui soit capable de le faire voir, quelques raisons que l'on puisse alleguer pour ou contre. Sur le tout, bien des gens croiront que c'étoit nôtre devoir d'en faire l'épreuve, quoy qu'il y eût à risquer.

Enfin si je ne suis pas absolument les volontez du Roy Catholique, c'est uniquement pour ne pas desobeir à la Reine. Elle m'a donné ordre en toutes mes Instructions, de suivre la pluralité des voix dans les Con-seils de Guerre ; même en propres termes sur les propositions qui me pourroient être faites par escrit de la part des Rois d'Espagne & de Portugal. J'ay communiqué cet ordre de même que toutes mes autres Instructions à sa Majesté Catholique, & j'ai souvent eu occasion d'en informer les Ministres du Roy d'Espagne, ceux du Roy de Portugal, l'Am-bassadeur d'Angleterre & l'Envoyé de Hol-lande à Lisbonne. Lié de la sorte par des ordres si positifs, j'ay encore remis sur le tapis la proposition du Roy touchant Bar-celonne, & j'ai fait tous mes efforts pour gagner le consentement du Conseil de Guer-re. J'ay déclaré & je declare encore, que de tout mon cœur je m'engagerois dans quelque entreprise que ce fût, pourveu qu'un Conseil de Guerre en voulût demeu-rer d'accord, n'ayant reçu sa Majesté sur la flotte, qu'avec la resolution de la servir, & de luy obeir, en tout ce qu'il me seroit pos-sible.

Cony

Conseil de Guerre du 23. Août 1705.

C'Est mon opinion qu'attaquer Barcelonne pendant dix huit jours, n'est autre chose que perdre le tems, & les troupes, ainsi, je donne mon avis contre cette attaque.

Hans Hamilton.

Je ne saurois acquiescer à la proposition que fait le Roy d'attaquer Barcelonne pendant dix huit jours, je crois que ce seroit assieger la place en forme, & j'ai déjà donné mon sentiment par écrit contre un tel Siege.

Shannon.

Je suis du même avis,

Charlemont,

Richard Gorges.

Charles Wills.

Je sous signé suis d'opinion d'accorder ce que sa Majesté souhaite, pour les dix huit jours qu'on travailleroit d'attaquer Barcelonne.

Ceci est en
Francois
dans l'Original.

P. de St. Amant.

Je suis du même sentiment,

Jacques Stanhope.

B 4

Si

Si le siege de Barcelonne doit ou ne doit pas être entrepris,

Je donne ma voix pour l'affirmative,

Peterborow.

Je suis d'avis que le siege de Barcelonne ne doit pas être entrepris pour les raisons que j'ay deja signées. Je crois aussi que si nous demeurons encore icy dix huit jours, il pourra arriver qu'une bonne retraite deviendra impossible; Ou que du moins on ruïnera trop les troupes, & qu'on perdra trop de tems, pour pouvoir faire quelque autre entreprise. Cependant je suis prêt d'obeir aux ordres des Officiers qui sont au dessus de moy.

Hen. Connyngham.

Donnegal.

Cecy est encore en François dans l'Original. Je me tiens à mes premiers avis de ne point s'attacher à la Place de Barcelone, voyant que c'est une chose impossible de réussir, ayant besoin des 18 jours que sa Majesté souhaite pour commencer, & que je ne hazarderay pas les troupes de leurs Hautes Puissances; Mais si My Lord Peterborow me l'ordonne de son chef, je me trouveray au camp devant Barcelonne,

W. Baron de Schratenback.

Con-

*Conseil de Guerre des Officiers Generaux tenu
au quartier du Comte de Peterborow, au
Camp devant Barcelonne, le 26. d' Août,
1705.*

Presens les mêmes officiers Generaux.

PUIS que le Roy d'Espagne fait dependre tout le fort de ses Affaires, de tenter le Siege de Barcelonne pendant dix huit jours, comme il nous le dit dans sa Lettre, nonobstant toutes les raisons que nous avons alleguées au contraire, dans trois differens Conseils de Guerre: Bien que nous ayions lieu d'aprehender que l'évenement ne justifiera que trop nôtre sentiment: Cependant comme nôtre General le Comte de Peterborow, s'est conformé au desir de sa Majesté, que les Brigadiers St. Amant & Stanhope en ont fait autant, & que nous sommes extrêmement pressés à les imiter, par le Roy & par ses Ministres, qui continuent à nous asseurer de leurs Intelligences dans la Place; ne voulant point que l'on nous impute aucun blame nous consentons à satisfaire sa Majesté, quoy qu'en même tems nous ne puissions nous empêcher de témoigner la crainte où nous sommes, que
cette

cette entreprise ne nous mette hors d'état de rien faire le reste de la Campagne.

Il paroît par les demandes que font les Ingenieurs, & par les sentiments des tous les Officiers Generaux, que ce dessein ne peut être executé, à moins qu'il n'y ait chaque jour cinq mille hommes employés à faire ou à garder les Tranchées. Notre armée qui n'est que de sept mille, en y comprenant onze cens Marines, outre les Dragons & les Gardes, ne peut fournir que la moitié de ce nombre, c'est à dire deux mille cinq cens hommes. Il faut donc de toute nécessité que l'autre moitié soit prise de la Flotte & des Miquelets. Ainsi nous prions les Amiraux qui nous ont promis de nous assister de tout leur pouvoir, de nous apprendre s'ils peuvent fournir quinze cens hommes par jour. Et comme ils se sont engagés d'aider à cette entreprise en donnant cinquante Canons de batterie, il faut entendre que tout ce qui en depend doit y être compris, aussi bien que les Canoniers, & les autres gens nécessaires pour les servir.

Con-

Conseil de Guerre tenu au Quartier du Major General Connyngham, au camp devant Barcelonne, le 28. d'Août 1705.

Presens les mêmes Officiers Generaux.

A Près avoir surmonté les plus grandes difficultez, en soumettant nôtre jugement, déclaré dans trois Conseils de Guerre, & appuyé par des raisons incontestables; au bon plaisir de sa Majesté, & à l'inclination de nôtre General, pourveu qu'on nous aidât de la maniere que nous le demandions dans le dernier Conseil, nous nous asseurons que sa Majesté demeurera d'accord; que nous luy avons donné une marque de nôtre respect; que l'on peut appeller excessive, puis que nous avons consenti à exposer les troupes qui nous ont été confiées, à une ruine visible sans aucune apparence de succès, & contre toutes les Loix de la Guerre.

• Nous avons été amusez par de vaines esperances : Rien de tout ce que l'on nous faisoit attendre n'est arrivé. Nous avons manqué d'hommes & de tems, pour faire le siege. Nous avons été divertis par diverses resolutions de sa Majesté, tantôt pour une
mar-

marche, tantôt pour un siege ; nous avons eu si peu d'intelligence dans la place que nous avons été obligés de débarquer nos forces sans le moindre avis. On a tiré de cela même une raison pour attaquer une ville dont la garnison est presque aussi forte que nôtre armée, sans y avoir aucune correspondance, qui se rapporte a ce qu'on nous a dit. Pour faire ce siege il faudroit que plus des deux tiers de nos gens fussent chaque jour en action ; nôtre Ingenieur n'en demande pas moins.

Nous avons appris de l'Amiral Waffanaer le tems marqué positivement pour le depart des Vaisseaux Hollandois, & le Général de leurs Hautes Puissances declare qu'il rembarquera ses troupes quelques jours auparavant. Les Ingenieurs ne s'engagent point à faire une batterie dans ce tems là, parce que la Flotte, sans les Marines que nous avons toujours compté comme faisant partie de l'armée, ne peut fournir pour pousser les travaux, que neuf cens hommes, dont trois cen seulement peuvent travailler chaque jour, au lieu de quinze cens qu'il en falloit tous les jours. De sorte que le secours que la Flotte peut donner étant ajouté au nombre effectif des fantassins
qui

qui sont en état de servir, en y comprenant le bataillon des gardes, le tout ne fera que huit mille cinq cens quinze hommes, dont cinq mille devroient être employez chaque jour, pour travailler aux tranchées & à la batterie qu'il faudroit faire, ou pour les garder.

Huit Deputez des Catalans ont déclaré au Comte de Peterborow, qu'ils ne promettoient point d'hommes pour travailler ni à des tranchées ni à des batteries, ni en aucun lieu où ils seroient exposez au feu, ce qu'ils disoient qu'il n'est pas raisonnable d'attendre de paisans qui ne sont point disciplinez.

Nous avons fait connoître dans nôtre dernier Conseil de Guerre, que nôtre plus grande apprehension étoit, qu'en nous arrêtant à une vaine entreprise, nous ne nous missions absolument hors d'état, de rendre d'autres services reels.

Enfin puis que nos Instructions Generales sont expliquées, & que le premier dessein nous a été prescrit de nouveau fort clairement dans plusieurs Lettres de sa Majesté; C'est le sentiment unanime de ce Conseil de Guerre, que la tentative de dix-huit jours sur Barcelonne est impossible, & que

que les forces doivent être r'embarquées sans delay, pour aller secourir le Duc de Savoye, en quoy il est probable que nous reüssirons.

IL fut donc resolu que les troupes se r'embarqueroient, pour aller au secours du Duc de Savoye, ce qui étoit le premier dessein de cette Expedition. Mais le Roy d'Espagne prenant tout à coup la resolution de demeurer avec les Catalans qui s'étoient venu rendre à luy, le Comte se trouva reduit à quitter l'Espagne sans avoir rien tenté, ou à donner dans cette entreprise de son chef, contre l'avis des Officiers Generaux, & par consequent contre ses ordres positifs. Comme il ne s'est jamais plu à être General sans rien faire, il aima mieux se confier à la generosité de sa nation, il espera qu'elle luy pardonneroit bien s'il reüssissoit dans un dessein d'une si grande importance, encore qu'il n'en eût pas des ordres formels. Ainsi déterminé, il ne songea plus qu'à chercher luy même les moyens d'en venir a bout, & par une habilité fort au dessus du commun, il fit cette attâque du fort Mont-juic, qui outre qu'elle est digne par elle même d'un eternal souvenir, doit être encore considerée comme la base & le fondement

dement de tout ce que nous avons fait en Espagne, & de tout ce que nous y pourrons faire, puis que c'est par cette attaque que nous avons pris poste dans ce Royaume.

Quelques uns ont voulu en faire honneur au Prince de Hesse. A la verité ce brave Prince n'eut que trop de part aux dangers de cette action. Mais comme il n'avoit aucun commandement dans l'armée, aussi il n'entra en rien dans le projet.

Ceux qui se souviennent d'un fait si connu dans le monde, & dont il y a eu des milliers de témoins, ont été étonnés de lire sur ce sujet dans les Annales du Regne de sa Majesté, une relation aussi fausse, qu'elle est injurieuse à la reputation du Comte de Peterborow, On dit pourtant qu'elle a été tirée d'un Ecrit publié avec Autorité : Comme si le déplaisir de voir extenuer les services qu'il a rendu sans que Personne en ait partagé la gloire avec luy, devoit être toute la recompense qu'il pouvoit attendre du public, pour de si grands risques, & pour de si grands succez.

Les Propositions mal conçues, ou pour mieux dire impossibles à executer, que le Prince de Hesse faisoit dans les Conseils de guerre, & sur quoy il insista jusqu'à la fin,
fu-

furent cause de ces resolutions si generales, si unanimes contre un siege, où de la maniere qu'il étoit proposé l'on ne prevoyoit qu'une ruine certaine. D'ailleurs les libertés qu'il s'étoit donné dans ses discours, avoient empêché pendant quelque tems, toute sorte de commerce entre luy & le Comte. Bien loin que le projet de l'attaque eût été de l'invention du Prince, le Comte fut même obligé d'en faire un secret a la Cour, où l'on voyoit des marques fort publiques de ressentiment, pour l'ordre qui avoit été donné de rembarquer l'artillerie & le bagage du Roy, & que le Comte avoit pris soin de faire publier, pour mieux cacher son dessein. Bien plus il fit compliment au Prince de Hesse, sur ce qu'il l'invitoit à une action, dont il ne luy avoit point donné auparavant connoissance. Il luy dit pour cela, que la necessité qu'il y avoit de tromper les ennemis, l'avoit fait résoudre à surprendre ses amis, dans une dessein, qui tout desesperé qu'il pouvoit être, étoit pourtant le seul moyen d'assiéger Barcelonne avec succes. J'ajouteray sur cet Article, que tous ceux qui furent presents avouèrent, que d'un côté les efforts de l'ennemy, & de l'autre les bevuës de quelques uns de nos gens, auroient in-

infailliblement fait echouer sans ressource une si grande entreprise, si nôtre intrepide General n'avoit fait paroître une fermeté & un courage sans exemple; & n'avoit exposé la Personne, peut être beaucoup plus qu'il n'auroit deu, à considerer le poste qu'il occupoit. De sorte que la moindre justice que l'on puisse luy rendre, c'est de dire qu'il y a peu de Generaux, qui fussent venus à bout de ce qu'il a executé, & qu'il y en a encore moins qui dans les circonstances où il se trouvoit eussent voulu l'entreprendre.

Ceux qui ont tant d'envie de donner la gloire de la prise de Barcelonne, à qui que ce soit plutôt qu'au Comte de Peterborow, voudroient nier avec la même equité qu'il ait eu quelque part à la conservation de cette place, comme si on la devoit toute entiere à l'arrivée de la flotte dans le tems necessaire. Sans doute qu'elle vint fort à propos, & fort heureusement, mais il contribua beaucoup à ce bonheur, par les soins & par les peines qu'il se donna sans relache pour faire hâter nos Vaisseaux. Avec tout cela puis que les ennemis avoient fait deux jours auparavant une breche affés large, je laisse à penser à tout homme qui sera sans prejuge, si la seule approche de la flotte pou-

voit être la seule raison qui les empêcha de donner l'assaut. N'est-il pas évident que ce devoit être au contraire un puissant motif, pour redoubler leurs efforts avec toute la promptitude possible ? Il faut que la terreur qui les engourdit vint de quelque autre endroit : On doit nécessairement l'attribuer à la manière dont Peterborow s'étoit posté dans les montagnes, avec quelque peu de nos troupes, & un bon nombre des Miquelets. Il les plaça si avantageusement qu'il ota aux ennemis la communication avec le reste du pays : Il empêcha leurs partis de sortir, il les fatigua, il les harcela dans leur Camp par de continuës alarmes. Il leur fit apprehender que s'ils faisoient quelque attaque contre la ville, il ne vint fondre sur eux des montagnes, & ils ne vouloient pas exposer leur armée au desordre où elle auroit peu se trouver de cette manière, parce qu'ils vouloient la réserver pour les vûes, qu'ils ne firent que trop paroître bien tôt après. Il n'avoit que très peu de troupes réglées : Mais ceux qui ont eu mille occasions, de voir sa dextérité à surprendre l'ennemy, & son adresse toute extraordinaire, à menager si bien les moyens les plus foibles, qu'il rendoit inutiles
des

des forces considerables & qu'il y jettoit même le desordre & la confusion, seront aisément convaincus, que sa contenance dans les montagnes, & les alarmes qu'il donnoit de là aux assiegeans, bien loin d'être les effets du hazard, ou de quelque precipitation, étoient au contraire les fruits d'une sage conduite. De sorte que c'est à son infatigable vigilance & à ses rares stratagemes, que nous sommes redevables de cet esprit d'étourdissement dont les ennemis furent saisis.

Peut être ne fera t'il par desagreable aux Lecteurs, qu'on leur fasse en peu de mots la comparaison des deux sieges de Barcelonne. La difference en est fort grande, non seulement par raport au succès, mais encore par raport aux circonstances des deux armées qui les ont faits, & à la maniere dont ils ont été conduits.

Quand cette ville fut attaquée par les Armes de sa Majesté Britannique & des Etats Generaux on desespéroit par tout du succès. Le dessein en avoit été rejetté dans plusieurs Conseils de guerre, avec de justes raisons, puis que la garnison avoit deux fois plus de Cavalerie, & presque autant d'Infanterie que nous. D'ailleurs nous étions

dépourvûs d'artillerie, & de tout ce qui est nécessaire pour un siege : Enfin nous n'avions en quelque maniere, d'autre secours que celui de la flotte.

Mais lors que les François l'assiégerent, ils avoient une armée Royale, animée par la presence d'un Roy, conduite par un Marechal de France, & soutenue par une flotte que le grand Amiral commandoit en personne. Tout le monde regardoit cette entreprise comme infaillible. Les plus fameux Ingenieurs en donnoient des assurances positives, & les preparatifs qu'on avoit fait de toute espece, repondoient parfaitement bien à ces assurances. L'armée étoit pour le moins de vint-quatre mille hommes tous en bon état, & les provisions de Guerre étoient presque incroyables. On en peut juger par les pieces d'artillerie que les ennemis laisserent dans leur retraite : Il y avoit plus de cent Canons de batterie tous de fonte, & montés sur des affuts de Campagne.

La difference de ces deux armées étant si grande, il faut de toute necessité que la maniere dont elles se prirent à assieger la place, fût aussi extrêmement differente. Les seuls ouvrages des François auroient absolument

ment ruiné l'armée du Comte, de fatigue & de travail. Ils commencerent leurs tranchées depuis le pied du Mont-juic, à la distance de deux parties de Mousquet : Ils battirent le Fort pendant ving-trois jours, avec cinquante pieces de Canon, & il leur couta trois mille hommes pour prendre cette forteresse, dont le Comte s'étoit rendu maître avec peu de perte en moins d'une heure. Outre ces ouvrages, ils pousserent fort loin leurs retranchemens tout le long du côté occidental de la ville, & ils les finirent avec tant de regularité & d'exactitude, qu'on eût dit qu'ils avoient voulu les assiéger, contre les insultes de la plus forte armée.

Les Alliés étoient à peine plus de sept mille lors qu'ils firent leur siege : Il falut même que ce petit corps fût séparé en deux camps, placés de sorte qu'ils ne pouvoient point se secourir, étant à trois lieues l'un de l'autre autour du pied des montagnes. Ainsi la garnison étoit du double plus forte que chaque partie de nôtre armée. C'étoit pourtant le seul moyen qu'il y eût, de faire que cette poignée de monde, trop petite pour environner la place, peût produire le même effet que si on l'avoit investie dans les formes.

La disposition de ces deux petits corps fut ainsi heureusement ordonnée. Celuy qui étoit d'un côté sur la plaine, étoit couvert d'un Fort justement au bord de la Mer, & l'on fit de grands retranchemens jusqu'à un petit village, où les murailles de quelques jardins, & une riviere, mettoient en seureté la droite du camp; dans le besoin, on auroit peu se servir de l'eau de cette riviere, pour rendre presque impraticable le terrain plat qui est entr'elle & Barcelonne. Le Camp qui étoit de l'autre côté étoit dans un petit valon entre des montagnes, si commodément & si hors de vûe, qu'encore qu'il ne fût qu'à une petite portée de mousquet des murailles, l'ennemy ne pouvoit nous incommoder, que par des coups perdus de ces sortes de prodigieux Mousquets, qu'on appelle dans ce pais là des *Bistains*. Les ouvrages qui alloient depuis ce petit camp entre les montagnes jusqu'à la batterie étoient si peu de chose, que deux grands chemins tenoient presque lieu de tranchées, & on les relevoit avec tant d'adresse & avec tant de feintes différentes que nous ne perdimes que fort peu de monde, dans les changemens des gardes.

Pour

Pour finir, le jour qui preceda la Capitulation toute l'armée eut ordre de se tenir prête pour un assaut general, & pas un homme ne devoit être exempt d'avoir sa part à une action si perilleuse. Mais la Garnison, voyant une resolution si determinée la prevint en se rendant aussi tôt.

Toute l'Europe, vit cette conquête avec le dernier étonnement : Et si l'on veut savoir ce que ceux qui en avoient été les témoins les plus proches & les plus interessez, pensoient de la Bravoure & de la Conduite du Comte de Peterborow, on peut se satisfaire en lisant la Lettre du Roy d'Espagne à sa Majesté Britannique. Je prendrai la liberté de la faire rimprimer icy, parce quelle n'est pas plus remarquable pour sa matiere, que pour avoir été si tost oubliée. La voici telle qu'elle fut publiée à Londres, avec privilege par Edward Jones.

MADAME MA SOEUR,

JE n'aurois point differé de faire ressouvenir Vôte Majesté de mes véritables respects, si ce n'eust été pour une occasion,

où j'ay l'honneur de vous faire savoir, que la Ville de Barcelonne s'est rendue à moy par Capitulation : Je ne doute pas que vous apprendrés cette grande nouvelle avec des sentimens d'une parfaite satisfaction, tant parce que cet heureux succez n'est qu'un fruit de vos Armes, toujours glorieuses, que par le mouvement de la bonté, & tendresse Maternelle, que vous avés pour moy, & pour tout ce qui peut contribuer à l'avancement de mes Interests.

Je rends cette Justice à tous vos Officiers, & Soldats communs, & particulièrement à Mylord Peterborow, qu'il a fait paroître dans toute cette Expedition, une Constance, Valeur & Conduite, dignes du choix que V^{otre} Majesté a fait de luy, & qu'il ne me pouvoit rendre plus satisfait que je suis, du grand Zèle & Application qu'il a temoigné également pour mes Interests, & pour le Service de ma Personne. La même Justice dois-je à V^{otre} Brigadier-Général Stanhope, pour son grand Zèle, Attention, & tres sage Conduite, dont il m'a donné des preuves, en toutes sortes d'occasions, comme aussi à tous vos Officiers de la Flotte, & principalement à V^{otre} digne Admiral Shovel, assurant V^{otre} Majesté, qu'il m'a secondé dans
cette

cette Expedition, avec une promptitude & application inconcevables, & que jamais Admiral ne pourra me rendre plus content, que je le suis de luy. Pendant le Siege de Barcelonne, quelques uns des Vaisseaux de Vêtre Majesté avec les Troupes du pais, ont reduit la Ville de Tarragone, & les Officiers sont restés Prisonniers de Guerre; la ville de Girone à été saisie en même temps par Stratageme, par les Troupes du pais; la ville de Lerida s'est rendue à mon obeissance, comme aussi Tortose sur l'Ebre; de sorte que l'on a pris toutes les places de Catalogne, hors la ville de Roses. Quelques endroits dans l'Arragon assés près de Saragosse, se sont déclarés pour moy, & le château de Denia en Valence se soutient, & à repoussé l'Ennemi. Quatre cens hommes de la Cavallerie ont pris parti, un grand nombre d'Infanterie a deserté.

Voila, Madame, l'état où vos Armes, & l'inclination des peuples ont mis mes Affaires. Il n'est pas nécessaire que je vous dise ce qui arreste le cours de ces Conquestes, ce n'est pas la saison ni l'Ennemi, ce ne sont point des obstacles pour vos troupes, qui ne demandent toujours qu'à agir sous la Conduite où elles sont. La prise de Barcelonne
avec

avec un si petit nombre de troupes, est assés remarquable, mais ce qui s'est passé dans ce siege, trouvera peu d'Exemple: Avec sept ou huit mille hommes de vos troupes, & deux mille Miquelets, on a entouré & investi une place, que trente mille Francois ne pouvoient fermer.

Aprés une marche de treize heures, on à grimpé des Rochers, & des Précipices, pour attaquer une fortification plus forte que la place, dont le Comte de Peterborow vous envoie le plan, & deux Généraux sont entrés avec les grenadiers à l'attaque, l'épée à la main, où le Prince de Hesse est mort glorieusement, après tant de belles actions, & j'espere que son frère & sa famille auront toujours la protection de Vòtre Majesté: Avec 800 hommes, ils ont forcé le Chemin couvert, & tous les retranchements & ouvrages, l'un après l'autre, jusqu'à la dernière enclose, contre 500 hommes de troupes choisies qui deffendoient la place, avec le renfort qu'ils avoient reçu, & en trois jours après, ils ont été maitres de la place: On a attaqué la ville sous le Château, & débarqué les Canons, & l'Artillerie de nouveau, avec des peines & des travaux inconcevables, on à soutenu deux Camps dont la

Com-

Communication à été distante de près de trois Lieües, contre une garnison presq'aussi nombreuse que l'armée, & où la Cavalerie estoit deux fois aussi forte que la nôtre : On a si bien retranché le premier camp, qu'on l'a deffendu avec deux mille hommes, & les Dragons, pendant que l'on à attaqué avec le reste ; & la breche faite, on a fait la disposition de donner l'Assaut, avec toute l'armée ; Voila Madame, les circonstances qui distinguent cette action peut être de toute autre.

Il est arrivé un autre accident qu'on n'a jamais veu devant. Les cruautés du prétendu Viceroy, & le bruit qui couroit qu'il vouloit emporter des prisonniers contre la Capitulation, avoit suscité les Bourgeois, & quelques uns du pais, de prendre les Armes, la Garnison étant employée à charger leur Bagage, qui devoit fortir le lendemain, s'est trouvée embarrassée, & tout tendoit au Carnage, quand les troupes de vôtre Majesté sont entrées, dans la Ville, avec le Comte de Peterborow, & au lieu de s'employer à piller comme on fait dans de pareilles occasions, elles ont calmé le desordre, & ont sauvé la Ville, & la vie mesme de leurs Ennemis, avec une discipline, & générosité qui n'a point d'exemple. Il ne me reste autre chose

chose que de vous faire mes très respectueux remerciemens, de ce que vous avez envoyé une si grande Flotte, & de si bonnes & vaillantes Troupes à mon Secours. Après de si heureux commencemens, j'ay crû à propos selon le sentiment de vos Généraux, & de vos Amiraux, de soutenir avec ma Personne, les Conquêtes que nous avons faites & de montrer à mes Sujets si affectionnés pour ma Personne, que je ne puis les abandonner. Je reçois tant de Secours de votre Majesté, & de votre Nation généreuse, que je suis accablé de ses bontés, & tout confus d'être cause d'une si grande dépense, pour soutenir mes Interests. Mais, Madame, je donne ma Personne, & mes Sujets dans la Catalogne, exposant leurs Vies, & leurs Fortunes sur les Assurances qu'ils ont de votre généreuse Protection. Votre Majesté, & votre Conseil savent mieux que nous, ce qui est nécessaire pour notre Conservation. Nous attendrons le Secours de votre Majesté, avec une Confiance entière dans sa Bonté & sa Sagesse ; On voit les Forces nécessaires, on voit aussi la grande Diverfion que nous donnerons à la France, on ne peut point douter qu'elle ne fasse les derniers Efforts contre moy au premier moment possible, & je ne doute

doute point que les mesmes Efforts seront faits par mes Alliés, pour me deffendre. Que peut on vous dire Madame, Vôte bonté vous donne l'Inclination & vôte Puissance vous fournit les Moyens de soutenir ceux que la Tyrannie de la France voudroit opprimer. Tout ce que je puis insinuer à votre Sageffe, & à celle de ses Alliés, c'est que les Forces employées dans ce pais, ne resteront point inutiles pour le bien Public, mais seront dans l'Obligation, & la Necessité d'agir avec la derniere Vigueur, contre les Ennemis. Je suis tousjours d'un Attachement, Respect, & Reconnoissance tres sinceres,

MADAME, MA SOEUR,

Du Camp de
Senia devant
Barcelone ,
ce 22 Octo-
bre, 1705.

Vôte tres Affectionné
Frere,

CHARLES.

Si

SI nous considerons à present le secours de Barcelonne, nous verrons que la conduite du Comte de Peterborow, n'y a pas moins éclaté que dans la Conqueste de cette importante place. En cet evenement comme presque en tous les autres de son Expedition, il eut à surmonter de grands obstacles. Il ne fut pas long tems à decouvrir que le dessein des ennemis estoit de reprendre cette ville, & pour en renforcer promptement la garnison, il donna ordre d'y faire marcher une partie des troupes qui estoient dans Lerida. Mais elles furent contremandées parce que la Cour jugeoit qu'on en vouloit plutôt à cette dernière place. On apprehendoit même si peu pour Barcelonne, malgré les avis redoublés du Comte, qu'il n'y avoit que cinq cens hommes, lors que l'armée du Duc d'Anjou n'en étoit qu'à cinq lieues. Sur cela on le pressa fortement d'abandonner la Valence, pour aller au secours de la Catalogne. S'il avoit fait ce que l'on exigeoit de luy, il se seroit engagé en des desseins temeraires, impossibles à executer, & qui auroient infailliblement causé la ruine des troupes qu'il commandoit, & la perte même de la Personne du Roy. Dans de si grands embarras, ou plutôt dans des circonstances où tout paroissoit
fi

si desespéré, il prit toujours les résolutions les plus salutaires, & par une prudence aussi heureuse pour luy même que pour le public, il n'oublia jamais de s'asseurer pour toutes ses démarches, du consentement unanime des Officiers qui composèrent les conseils de guerre, & de mettre par écrit les raisons qui le faisoient agir. L'événement ne manqua jamais d'en justifier la solidité.

Lors qu'après la perte du fort Mont-juic, Barcelonne eût été investie par mer & par terre, le Comte trouva le moyen d'y jeter cinq cens hommes, ce que l'en croyoit humainement impossible. Sans abandonner la Valence, sans perdre un pouce de terre, de tout ce qu'il avoit conquis en Espagne, il mena en Catalogne ces troupes qui contribuerent si fort à en conserver la capitale. Il demeura dans les montagnes près de quinze jours avec environ deux mille cinq cens hommes, toujours à une lieue ou deux de l'ennemy, qu'il tenoit sans cesse en alarme. Par sa vigilance continuelle, & par les grands soins qu'il prenoit d'avoir de toutes parts de bonnes intelligences, il se tint toujours avec si peu de monde, si proche d'une armée aussi forte que l'étoit celle du Duc d'Anjou, jusqu'à ce qu'il fit une marche d'environ sept lieues, prenant
pour

pour cela des mesures si justes, que toute son infanterie se mit dans des batteaus qu'il avoit fait preparer au nombre de trois ou quatres cens, & descendit à Barcelonne en même tems que les troupes qui étoient sur la flotte.

Un secours donné si à propos, & à travers tant de difficultez, fut pour les François quelque chose de si mortifiant, que rien ne l'a esté davantage, à la reserve de la levée du siege, qui arriva immédiatement après; puisque même avec ce renfort, la garnison n'étoit pas plus forte que quand le Comte prit la ville, n'ayant qu'un peu plus que le tiers de leur armée. Pour profiter autant qu'il se pourroit de cette levée, lors que l'occasion s'en presenteroit, quoy qu'il fût une extrême diligence dans sa marche de Valence à Barcelonne, il avoit pourtant pris la precaution de visiter, de fortifier, & de fermer tous les passages qui étoient derriere luy, de sorte qu'en y postant quelque peu de troupes réglées & des païsans, il obligea toute l'armée du Mareschal de Tessé d'abandonner l'Espagne; & si l'on avoit suivi ses avis, elle feroit encore à y rentrer comme je le ferai bien tôt voir.

Que

Que l'on pese sans partialité ce que je viens de rapporter, & l'on jugera combien il est etonnant, que le Comte de Peterborow qui n'avoit jamais eu plus de huit mille hommes, peût gagner du terrain, & defendre tout ce qu'il avoit gagné, malgré * trente mille hommes d'aussi bonnes troupes qu'il y eût dans l'Europe, & que même apres les avoir faites disperfer, il en contrainît la meilleure partie, à fortir du Royaume d'Efpagne pour pouvoir se fauver.

* l'Auteur comprend ici, les six mille hommes du Comte de las Torres.

Ceux qui à quelque prix que ce foit, ont voulu trouver dans fa conduite des fautes imaginaires, & qui ne peuvent pourtant nier les grands services qu'il a rendus, parce qu'ils font d'une notorieté trop publique pour pouvoir les contester, se font avifez de les representer comme les effets de fa vivacité & d'une temerité heureufe. Mais qu'il est rare que le courage & le hazard produisent plus d'un evenement fortuné, & encore pour l'ordinaire le paye-t'on bien cherelement dans la fuite, au lieu que tant que la guerre a été conduite par le Comte ce n'a été qu'une enchainure de prodigieux succès, fans aucun contre tems, fans qu'aucun projet ait manqué,

D

faus

sans qu'on ait jamais été trompé en rien, sans aucune perte sur terre ni sur mer. Avant que de rien entreprendre, il examinoit avec ses Officiers ce qu'il y avoit à faire, & dans toutes les occasions importantes, il faisoit coucher par écrit les raisons sur quoy les résolutions étoient fondées. C'est une preuve bien sensible que la fortune n'avoit point de part, dans des evenemens qui arrivoient d'une maniere si constante, si reguliere, & précisément selon le plan que le Comte en avoit conçu par avance. Toute sa conduite a fait voir, qu'il a toujours eu la prudence nécessaire pour prévoir tout ce qu'il y avoit à craindre de facheux, au dedans & au dehors, & pour trouver les expediens capables de le prevenir. Tout le malheur est venu de ce qu'on n'a point voulu l'écouter comme on le verra dans la suite.

Je me suis plus étendu que je n'avois dessein, sur ce qui regarde Barcelonne; je viens à ce que je me suis sur tout proposé d'apprendre au public.

Les ennemis apres avoir levé le siege, s'en allerent dans le Roussillon & le Comte prevoiant ce qu'ils feroient pour recouvrer l'Espagne, pria instamment le Roy de partir sans delay avec sa Cour, & de faire toute la dili-

diligence possible pour aller prendre possession de Madrid. Il estoit hors de doute que la presence de Charles dans sa Capitale, auroit fait declarer pour luy toutes les autres villes considerables, & que des forces mediocres sur les frontieres de la Navarre, auroient suffi pour en fermer les passages, & par consequent pour empêcher les François de rentrer en Espagne. Les raisons dont le Comte appuya ses instances, firent leur effet à la Cour & dans l'armée. Il fut unanimement resolu par deux fois dans des Conseils de guerre, où se trouverent avec sa Majesté Catholique, tous les Ministres, tous les Officiers Generaux de l'armée & de la flotte, que le Roy marcheroit du coté de Valence avec toute la promptitude imaginable, & que le Comte de Peterborow prendroit les devans suivi de six mille hommes, afin d'y preparer tout ce qui seroit necessaire pour le conduire à Madrid.

Voici la copie d'un Conseil de guerre tenu à Barcelonne le 18. May 1706, six jours après que les François eurent levé le siege.

Presens,

*Le Roy, l'Ambassadeur de Portugal, le
Comte de Peterborow, le Prince de Lich-*
D 2 *sten-*

stenstein, le Comte de Noyelles, Marefchal de Camp, le Comte d'Ulfelt, Marefchal de Camp, l'Amiral Leake, l'Amiral Waffenaer, le Lieutenant General Windham, le Prince de Hefse, Mr. Methwin Envoyé en Savoye, le Brigadier Stanhope, l'Amiral Bing, l'Amiral Jennings, Dom. Francisco Zinzerling.

SA Majesté a fait un discours portant, que comme il a plu à Dieu de benir si glorieusement ses Armes, il seroit necessaire de poufuivre l'avantage qu'elle a remporté sur ses ennemis, avant qu'ils eussent le tems d'assembler de nouvelles forces ; & qu'ainfy Elle avoit appellé ceux qui estoient presens, pour deliberer avec eux sur ce qu'il seroit le plus important d'entreprendre, & sur les moyens les plus propres pour l'executer, demandant leurs avis sur une matiere d'une si grande consequence, dans les propositions suivantes.

1. Si l'on continuera la guerre, dans l'Arragon ou dans la Valence.

2. Quelles troupes on doit mettre en Campagne, & ce qu'il faudroit laisser en Catalogne pour sa defense.

3. Quel train d'Artillere il faudroit, & comment on reglera le bagage.

4. Quelles places seroient les plus propres pour y faire des Magazins.

5. Quels

5. Quels desseins il faut former, avec esperance de succès.

6. Où c'est que sa Majesté doit se tenir.

7. Où sera le Rendez-vous de l'Armée.

Le Roy a conclu en donnant des marques de sa confiance en la valeur & en la vigilance des Officiers Generaux, dont les preuves signalées qu'il en a eu par le passé, luy font esperer pour l'avenir les plus grands progresz, en faveur de la cause commune.

L'Amiral Leake a déclaré, qu'il est difficile d'ajuster les services de Mer & de Terre, si differens dans leur nature, mais qu'il protestoit au nom de tous les Officiers de la flotte, qu'ils s'acquitteroient de leur devoir envers sa Majesté, du mieux qu'il leur seroit possible, en tout ce qui concerneroit la Marine : Après quoi aiant présenté à sa Majesté un conseil de Guerre qu'ils avoient tenu à bord & qui contenoit leurs opinions, il a ajouté qu'il s'en tenoit à ce conseil, comme exprimant son sentiment, puis qu'il ne voyoit point de raison pour en changer.

Sa Majesté aiant entendu l'avis d'un chacun, il a été resolu d'une voix unanime ; que dans l'état present des affaires il est le plus expedient d'agir dans le Royaume de Valence, où nous aurons l'avantage d'être

assistés de la Flotte, ce qui diminuera beaucoup la dépense, & la fatigue que l'armée auroit à souffrir si elle marchoit par l'Arragon. Il n'y a point en Espagne d'autre corps de troupes, qui puisse en retarder la conquête, que celui du Comte de las Torres. Comme il est fort petit, il sera aisé de le mettre en déroute; après quoy la Valence étant libre, la Murcie se soumettra, ce qui ouvrira le chemin le plus court & le plus commode pour marcher droit à Madrid. D'ailleurs nôtre armée se tournant ainsi vers celle des Portugais, elles pourront se joindre facilement, & estre par là en état de repousser tous les efforts, que les François seroient capables de faire, pour empêcher la conquête entière des Espagnes.

Pour le second Point, comme il est de la dernière conséquence de mettre cette Principauté à couvert de toute insulte, il faut laisser une bonne garnison dans Gironne, quoy qu'il n'y ait point d'apparence que l'ennemy puisse entreprendre aucun autre siège de tout l'été, ni rien faire contre Barcelonne tandis que la Flotte des Alliés sera sur ces côtes.

On

On a trouvé à propos de faire ainsi la repartition des Troupes pour la Catalogne.

<i>Dans Barcelonne, le Regiment de</i>	
Marine de Wills Anglois	1000
Le Regiment de Breton Anglois	500
Le Regiment de la Ville	1000
Du Regiment de Cavalerie de Clariano	150

	2650

<i>Dans Gironne, les Fuzilliers Anglois</i>	500
Hamilton Anglois	500
St. Amant Hollandois	600
Dom Joseph Paguera	400
La Deputation	400
Dom Raphael Nebot, Cavalerie	400
Moraga, Cavalerie	300

	3100

<i>Dans Lerida, Palms Hollandois</i>	700
Sobias, Cavalerie	150

	850

<i>Dans Tortose, Dom Antonio Paguera</i>	500
Pour toutes les Garnisons de Catalogne	

Infanterie	6100
Cavalerie	1000

 7100

Il reste pour mettre en Campagne.

En Infanterie,

Les Anglois que le Comte de Peterborow
envoyera par Mer à Valence 1800

Il y a dans le Royaume de Valence
avec le Regiment d'Ahumada 1200

Les Napolitains du Regiment de Ca-
stillon 1000

Le Regiment de Colbatch 500

 4500

En Cavalerie,

Les gardes de Zizendorf 500

Le Regiment de Morra 500

Les Regiments de Killegrew & de Gun-
ningham 1000

 2000

En tout 6500.

Sur la troisième proposition qui regarde
le train d'Artillerie, il a été convenu, qu'il
y auroit quatorze pieces de Campagne, qua-
tre demy Canons, deux Mortiers avec de la
poudre,

poudre, des boulets, des bombes, & des autres choses necessaires à proportion. Et comme il est de consequence de regler le bagage, quelques Generaux ont été chargez de prendre les mesures qui seront les plus propres, & de passer un Contract au meilleur marché qu'il se pourra.

Sur la quatrieme proposition, qui est pour les Magazins & pour les provisions, le Comte de Peterborow a déclaré, qu'il y a sur la flotte assez de bled pour vingt mille hommes pendant trois mois; & il a été proposé de faire un autre contract pour du pain & de l'orge, qui seroient necessaires en Campagne, afin qu'il y en ait des Magazins bien pourvûs, dans les villes les plus propres pour cela.

Sur la cinquieme proposition, il a été resolu qu'on agiroit par mer & par terre, comme l'etat & les mouvemens de l'ennemy le requétroient, & que l'on seroit toujours attentif à faire evanouir les desseins qu'il pourroit former, & à luy ôter toute forte d'occasion d'avoir quelque avantage sur nous.

Sur la fixieme proposition, où sa Majesté fera sa residence. Quoy que le Roy ait déclaré qu'il vouloit être à la teste de son

son armée, il a été jugé plus à propos qu'il s'avance jusqu'à Tortose, parce qu'étant sur les frontieres d'Arragon & de Valence, sa presence animera l'inclination qu'ont en general ses sujets de se ranger sous son obéissance ; d'ailleurs sa Majesté fera hâter les preparatifs pour la Campagne ; Elle fera assembler plus promptement l'Armée, qui étant presté à marcher sera logée dans les villes voisines de Tortose, afin que sa Majesté soit plus à portée d'y envoyer ses ordres, selon que les occasions le demandent.

Pour ce qui est de la dernière proposition, où sera le Rendez-vous de l'armée, on est d'avis, que le lieu le plus propre c'est près de Valence, parce qu'il sera plus aisé d'y envoyer par Mer & par Terre les choses nécessaires pour le Camp, & que de là on sera plus en commodité de prévenir tout ce que les ennemis pourroient entreprendre.

Sa Majesté ayant approuvé toutes ces résolutions, a ordonné qu'elles seroient exécutées en toute diligence, & a chargé le Comte de Peterborow du soin de faire la distribution des troupes, comme il a été convenu, & d'envoyer la Cavalerie du côté de

de Valence, en laissant quatre cens chevaux pour la garde du Roy.

*Par ordre de sa Majesté,
Franc. Adolfo Zinzerling.*

JE prie les Lecteurs de remarquer, que dans ce Conseil de guerre on fit la disposition, de toutes les troupes qu'il y avoit de ce côté là de l'Espagne. On pourra être surpris qu'elles fussent en si petit nombre, si l'on se souvient avec combien de promptitude & de chaleur, le Parlement avoit ordonné immédiatement après le premier siege de Barcelonne, que l'on y envoyeroit un puissant renfort. Cette surprise augmentera si l'on fait reflexion que la Gazette de Londres du 24. de Juin 1706, representoit le Comte de Peterborow à la teste d'une armée de vingt cinq mille hommes. S'il n'avoit pas le bonheur que l'on grossist ses actions, ce qui à la verité n'étoit pas nécessaire, on luy faisoit au moins l'honneur de grossir extrêmement ses troupes, sur tout dans cette occasion. Tout ce qu'il peut passer en revue à Valence, ne faisoit qu'un peu plus de quatre mille hommes. Après qu'il se fut embarqué, des six mille qui avoi-

avoient été commandés, il plût au Roy d'en ôter deux mille : De sorte qu'il ne s'en faisoit qu'environ vingt mille hommes, qu'il n'en eût vingt-cinq mille comme la Gazette le publioit.

Ce Conseil de Guerre dont les resolutions furent prises d'une maniere si solemnelle sur les sentimens du Comte, & qu'il fit confirmer une seconde fois, montre bien l'impatience & l'ardeur qu'il avoit de marcher à Madrid. Pour cet effet, après que le jour où Charles devoit partir de Barcelonne fut fixé, & qu'on eut même réglé la route qu'il tiendrait, Peterborow ayant fait partir la Cavalerie, se mit sur la flotte avec l'Infanterie qui n'étoit point en état de marcher, faute de ce qui étoit nécessaire pour transporter le bagage, & il arriva à Valence au commencement du mois de Juin. La nature du païs, & sur tout les circonstances où nous nous trouvions, & qui demandoient beaucoup de diligence, faisoient que nous avions besoin d'un bon corps de Cavalerie. Le Comte crut qu'il ne pouvoit mieux profiter du peu de tems qu'il avoit à demeurer dans ces quartiers, qu'en y *recrutant* celle qu'il avoit déjà, & qui étoit fort delabrée,

labrée. Non seulement il y réussit, mais encore il monta un Regiment de Dragons qu'il composa de soldats choisis dans l'infanterie.

Je ne puis m'empêcher de remarquer que dans la seule levée de ce Regiment, ce qui semble un paradoxe, il épargna à la Reine près de vingt mille livres sterling, c'est à dire trois cens soixante mille livres de France. Les chevaux ne coûterent l'un portant l'autre que dix livres sterlin chacun, au lieu que s'ils avoient été transportés d'Angleterre ou d'Irlande, ils seroient revenus à soixante, comme on trouva qu'avoient fait ceux dont on s'estoit servi pour faire la descente dans la Catalogne. On doit rendre cette justice au Comte, que quelque liberal qu'il fût de son propre bien, il n'y a jamais eu un meilleur menager du bien public. Il a donné un grand nombre de preuves dans cette guerre si extraordinaire en tout, qu'il sçavoit l'art de faire subsister une armée sans argent, aussi bien que de prendre des villes sans Troupes. Il avoit tant d'impatience de marcher dans la Castille, que ce Regiment de Dragons reçût sa route le même jour qu'il fut monté.

Je ne saurois aussi passer sous silence la peine qu'il se donna, afin d'avoir des Mulets pour le bagage de l'armée par voie d'achapt ou autre-

autrement. Quoy qu'il semble d'abord que ce n'est qu'une bagatelle, cependant si l'on considere combien nous en avions besoin, combien il estoit impossible de nous mettre en Campagne tandis que nous en manquions, & enfin combien il estoit difficile d'en trouver dans un pais que l'ennemi venoit d'épuiser, on reconoitra que le Comte rendit en cela un service fort considerable. Il n'y avoit même que luy qui dans un pareil tems eût été capable de le rendre. Au moins ceux qui le virent fatiguer sans cesse, depuis le matin jusqu'au soir pendant trois semaines, & faire tout ce qu'on auroit peu attendre du plus bas Officier, n'auroient jamais été capables de soupçonner, qu'il eût eu aussi peu d'inclination à marcher, que quelques uns l'ont voulu faire àcroire.

Pour faciliter nôtre entrée dans la Castille, il envoya promptement le Lieutenant General Windham, avec un detachement de quinze cens hommes, pour assieger Raquena. Cette ville assés forte est la seule place de guerre qu'il y ait sur le chemin de Valence à Madrid ; elle estoit la premiere ville frontiere de l'ennemy, & on y avoit mis une bonne garnison, qui auroit peu nous incommoder beaucoup dans nôtre marche. L'entreprise

prise réussit selon nos desirs, & ainsi le chemin fut entièrement ouvert à nos troupes. Le Comte fit conoitre au Roy par le raport des deserteurs, & des exprés qui passoient tous les jours, qu'il n'y avoit rien qui peut l'empêcher de se rendre à Madrid, sans autre escorte qu'un petit parti de Cavalerie. Il croyoit qu'un Prince n'avoit pas besoin de beaucoup de sollicitations, pour aller se mettre en possession d'une Couronne, qui ne luy couteroit plus qu'un Voyage de plaisir plutôt qu'une Marche, & pour ainsi dire une promenade tout au plus de quinze jours.

Il fut fort etonné de voir les delays & les remises de la Cour, apres qu'il avoit tout préparé pour conduire Charles & ses troupes dans la Capitale de son Royaume. Il ecrivit lettres sur lettres, il dépêcha Courrier sur Courrier, pour faire sentir au Roy la nécessité de partir de Barcelonne. Sa Majesté ne trouva pourtant à propos d'en sortir, que près d'un mois apres le jour qui avoit été marqué pour son depart. Mais l'étonnement du Comte fut à son comble, lors qu'il aprit que Charles etant arrivé à Tarragone avoit changé de dessein, & qu'il vouloit prendre le chemin de Saragosse. Il luy representa le plus fortement qu'il luy fut possible, combien

bien le moindre retardement pourroit estre fatal dans une conjoncture si delicate. Il luy fit remarquer les dangers, & les incommodités qu'il rencontreroit dans une marche ennuyeuse, par un pais sterile, plein de montagnes, & où apres tout il courroit risque d'estre surpris par l'ennemy. On ne peut temoigner plus de Zele qu'il en fit eclater dans cette affaire. Il escrivoit au Roy chaque jour pour le faire revenir de son dessein. Il fit partir une deputation que la Noblesse du Royaume de Valence luy fit sur ce sujet. Il luy envoya les Conseils de guerre, où les Ministres d'Espagne avoient assisté, aussi bien que ceux de la Grand' Bretagne, & où d'un consentement universel, on supplioit tres instamment sa Majesté de continuer sa marche par la Valence, selon la premiere resolution, puis que c'estoit la route la plus aisée, la plus courte, & la plus seure tout ensemble.

Voici quelques extraits de ses Lettres à sa Majesté Catholique, dont les originaux sont en François.

A Valence le 5 de Juillet, 1706.

Carthagene s'est soumise, il y a cinq cens hommes de garnison dans la place,

place, Raquena a capitulé, les soldats prisonniers de guerre, & les habitans sans capitulation soumis à vôtre volonté. V. M. trouvera la Cavalerie vers Alarcon à moitié chemin de Madrid, & deux mille fantassins; les Espagnols & les Allemans sont de ce côté là.

Les chemins de Madrid sont si libres de ce coté, que les deserteurs passent à trois ou quatre. V. M. peut passer à sa capitale de ce côté ci, comme dans une profonde paix, & avec la diligence qu'il plaira à V. M. de faire.

J'ai écrit au long à Monsieur Zinzerling, & je luy ai représenté les raisons urgentes qui à mon avis demandent la presence de V. M. dans vôtre Capitale; de ce coté ci, il n'y a nulle difficulté, ce n'est proprement qu'un Voyage qui se fait en peu de jours: Par l'Arragon c'est une affaire de six semaines ou de deux mois, & toutes les affaires de l'Europe sont en suspens durant ce tems là, & la marche même dangereuse & incertaine.

Qui peut rien conseiller à V. M. sur les affaires d'Italie & des Indes, dont nous sommes chargez, Monsieur Stanhope & moy? Tout ce que nous pouvons dire à V. M. c'est que la grande Flotte n'est point arrivée;

E

que

que V. M. peut être en deux semaines à Madrid, assurée de la Monarchie d'Espagne, & prête à donner les ordres nécessaires pour les Interets de l'Espagne & de toute l'Europe, & que dans ce tems là nous serons aussi en état d'exécuter ce que V. M. trouvera nécessaire par mer & par terre.

La résolution de V. M. de passer en personne de ce côté ci, n'empêche point la marche des troupes nécessaires du côté d'Arragon ; au contraire quand on fera assuré que V. M. étant à Madrid peut les soutenir avec le renfort nécessaire, il y aura moins de difficulté ; c'est de là seulement, Sire, qu'on peut prendre de bonnes mesures,

Si V. M. passe directement à Raquena sans perdre un moment de tems, ce qui me paroît la résolution la plus nécessaire, il seroit à propos, que je fusse ici pour mettre tout en état afin de ne perdre aucun moment ; si V. M. ne prend point cette détermination, qu'il luy plaise de m'en faire avertir, afin que je prenne la poste pour me rendre auprès d'Elle.

J'ai trouvé sur mon credit l'argent nécessaire pour faire marcher les troupes de V. M. & il me semble qu'il ne manque plus

plus rien, que la personne de V. M. à Madrid.
Dieu y conduise au plutôt Vôte Majesté.

A Valence le 6. Juillet 1706.

SIRE,

La ville de Valence a cru, que c'étoit de son obligation de faire sçavoir à V. M. le desir extrême qu'elle avoit que V. M. l'honorât de sa presence. Elle m'a averti qu'elle envoie un exprès à Tortose. Je n'ay rien de particulier, Sire, à vous communiquer, si ce n'est que la ville de Campillo, a arrêté le Courrier que le Marquis de las Minas & Mylord Galloway faisoient passer avec des lettres pour V. M. Dom Pedro Moras qui a marché de ce côté là, donnera le châtiment que meritent ces gens là, qui ont envoyé ces lettres vers la Navarre au Duc d'Anjou. On dit, que ces Generaux sollicitoient V. M. de vouloir au plutôt passer par la Valence vers Madrid ; qu'ils étoient prêts d'envoyer de la Cavalerie, pour renforcer celle de V. M. s'il étoit nécessaire ; qu'ils ne vouloient point entrer dans Madrid qu'avec V. M. & que tout languissoit faute de sa presence.

J'ay receu des lettres des Amiraux ; Ni

eux ni moy, Sire, ne favons que dire dans la conjoncture presente : Il semble que rien ne peut se mouvoir, que V. M. n'anime le tout par sa presence à Madrid. Je ne puis faire autre chose auprès de V. M. de la part de la Reine, des Alliés, ou de moy même, que supplier V. M. de ne point perdre un moment pour passer à sa Capitale ; tout souffre par son absence. J'attens les ordres de V. M. pour passer à Tortose, ou pour preparer toutes choses pour le chemin le plus court vers Requena, ou pour ce que V. M. peut juger necessaire. J'espere que le Comte de Savella est arrivé auprès de V. M. Je me remets à son Zele, & a la connoissance qu'il a de son propre pais, assurant V. M. de ma diligence pour son service, & d'un desir extreme de vous voir le plus grand Prince de ce siecle.

Du 10 de Juillet

SIRE,

Il n'est plus de saison de parler à V. M. sur la resolution qu'Elle a prise. C'est mon devoir de faire ce qui depend de moy, pour soutenir ce que V. M. a resolu. Je l'ai fait en proposant avec toute la soumission

tion possible mes sentimens quand il étoit à propos. Dans l'état present-des affaires, je craindrois que la Cavalerie ennemie bruleroit le pais jusqu'aux portes même de Saragoffe. V. M. aura sans doute receu l'Exprés qui est venu de Madrid. Il nous a bien fait comprendre combien il feroit à fouhaiter que V. M. fût deja là.

Vous verrez, Sire, par la lettre de la Reine qu'il a plû à sa Majesté d'accroitre mon fardeau, qui n'étoit que trop pesant : Elle m'a envoyé des ordres & des instructrions tres claires sur l'état present des affaires ; si je les avois receu plûtôt, j'aurois représenté avec plus de force s'il étoit possible, la necessité de passer avec la derniere diligence à Madrid par le chemin asseuré de Valence.

Je dois avertir V. M. au nom de la Reine, que non seulement elle fait les derniers efforts pour les interêts de V. M. en tous les endroits où ses troupes peuvent agir, mais encore que la Nation Angloise souffre dans ses propres interets, par le Zele qu'elle a pour les vôtres. Les François ont ruiné quelques unes de nos Colonies en Amerique. St. Christofle a souffert plus que les autres ; les Ennemis y ont envoyé des forces considerables, ce qui les a rendus si foibles de-

vant Barcelonne ; ils tachent de s'affeurer de Carthagene & de la Havana. J'ay les avis & les instructions neceffaires fur ce grand article, qui touche de fi près V. M. & toute l'Europe ; mais le tems fe perd par une Marche ecartée & dangereufe, quand V. M. pourroit remedier à tout à Madrid.

J'ay obeï aux ordres de V. M. touchant les Regiments de Ahumada & Colebatch, quoy que dans les circonftances presentes ils font fi avancez dans la Caftille, que leur Marche vers Madrid, feroit le plus court & le plus praticable chemin pour aller à Saragoffe.

Je vois par la lettre de Monsieur Zinzerling combien V. M. a befoin d'argent, il m'en eft venu un peu d'Angleterre, que j'enverrai à V. M. au plutôt à Saragoffe, après avoir donné ce qui fera neceffaire, pour faire marcher les troupes felon vos ordres, m'estimant fort heureux, fi je puis être utile à V. M. l'establiffement & la gloire de laquelle je defire plus que chofe au monde, &c.

A ces extraits des lettres du Comte, j'ajouteray une partie d'une lettre que le Roy luy ecrivit de las Borjas de Urgel le 7 Juillet, 1706. l'original eft auffi en François.

My

My Lord Comte,

JE dois la reponse à quatre de vos Lettres du 30. du passé, du premier & 5. du courant, que j'ai receu en differens endroits de mon voyage. Vous me representez l'importance de me rendre au plutôt à Madrid, & me proposez la route de Requena pour la plus courte & libre des insultes; vous me dites les dispositions du Monde & d'argent qu'à cette heure vous avez faites pour accompagner ma personne, & me faites de plus l'offre de me venir chercher pour concerter le reste, qui pourroit contribuer au bon succez de cette entreprise, dont je vous suis fort obligé, mais me voyant sur la route d'Arragon, & engagé de la suivre, &c.

Je considere que le voyage de Sarragosse, que vous devriez faire pour me rencontrer, vous sera trop difficile & éloigné, & puis que nous attendons à toute heure l'arrivée de la grande flotte, je crois votre presence necessaire à l'endroit où elle se trouvera, pour regler l'operation très importante du secours de Monsieur le Duc de Savoye, sur laquelle affaire je me suis assés expliqué en plusieurs precedentes, &c.

UNE Lettre du Comte à un des Ministres d'Etat en Angleterre, fera encore mieux conoître ce qu'il pensoit de ce voyage du Roy. Il y représente si au vif les funestes suites qu'une si étrange resolution devoit avoir naturellement, qu'on diroit qu'il n'en parloit que par un Esprit Prophetique. Mais prevoyant si bien les malheurs qui arrivèrent, pouvoit il être capable de rien negliger pour les prevenir, s'il luy avoit été possible ? Qui pourroit s'imaginer qu'il eut pû si fort oublier sa reputation & ses interêts, que de ne pas solliciter, que de ne pas presser vivement, pour avoir le plaisir de conduire Charles dans sa capitale, puis que par là il auroit eu luy seul toute la gloire d'avoir terminé la guerre, & eût empêché que personne ne pût pretendre aucune part, à l'honneur d'avoir placé le Roy sur son trone.

Voici un Extrait de cette Lettre écrite de Valence dans le mois de Juillet en 1706.

CE torrent de bonne fortune qui a emporté toutes les difficultez, & cet esprit d'etour dislement, qui par tout semble avoir saisi l'ennemy, arrêtent les craintes que je pourrois avoir si justement de faire naufrage dans le port. Mais qu'il est cruel, apres
avoir

avoir echapé, apres avoir surmonté tant de dangers, qu'il faille que tout soit exposé aux risques d'une ruine entiere, par les plus deraisonnables résolutions qui ayent jamais été prises.

Avant que cette Lettre vienne entre vos mains, vous pourrez recevoir par la voye d'Italie, celles que je vous ay écrit dans l'incertitude de ce que les Portugais pourroient faire. Par toutes les relations que nous avons, il paroît que la moindre opposition leur auroit fait rebrousser chemin : Il a même été assez difficile de les faire marcher vers Madrid, qu'oy qu'ils ne trouvasent point de résistance. D'ailleurs par un exprés depesché au Roy, & qui passa il y à deux jours dans cette ville, nous apprenons que les malheureux delays que l'on a conseillé à sa Majesté dans sa marche pour Madrid, sont capables de causer le changement le plus fatal. Si quelque infanterie des ennemis peut joindre six mille chevaux qui se sont retirez de Madrid, j'aprehende que l'on ne voye d'étranges revolutions.

Jugez de ma mortification & de ma douleur, de voir une si belle & si seure partie, en danger d'être perdue de la maniere que
je

je vais vous représenter. Si je commandois cette Cavalerie Espagnole qui est tres-bonne, je voudrois repondre sur ma teste, que bien loin de laisser aller le Roy à Madrid par Saragosse, je l'y tiendrois renfermé, en faisant des courses, en ravageant & brulant toute la Campagne, jusques aux portes de cette ville dès qu'il y seroit entré. De forte qu'il ne faudroit pas moins que toute l'armée Portugaise pour luy ouvrir le passage, & encore faudroit il que si l'infanterie de cette armée pouvoit tenir la Campagne, elle fût extrêmement harassée. Pour le moins je retarderois la marche du Roy jusques à ce que les troupes Françoises de pied & de cheval, peussent passer de Navarre en Arragon. Et alors permettez moy de vous dire, qu'une Bataille decideroit du sort de l'Espagne, &c.

M Algré tous les Conseils, toutes les remonstrances, tous les avertissemens toutes les supplications de Peterborow, Charles demeura ferme dans sa resolution : Il est inutile de faire voir combien elle fut fatale. Tout le Monde a veu qu'elle nous ôta toutes sortes d'occasions de faire de nouveaux progrès, & qu'elle fut même cause, que
bien

bien tôt après nous perdîmes tous les avantages, que nous avions déjà remportés avec tant de peine, peu s'en faut que je n'aye dit par tant de Miracles. Comme le Roy persistoit à ne point prendre d'autres mesures, il ne restoit au Comte qu'une seule esperance. Voyant qu'il y avoit de la correspondance entre sa Majesté & l'armée Portugaise, *qu'il avoit ouï dire* qui étoit alors en possession de Madrid, il ne doutoit pas que ceux qui la commandoient, ne tirassent tout l'avantage possible d'une conjoncture si favorable, & si heureuse, & qu'ils ne manqueroient pas de s'asseurer toujours de Madrid, jusqu'à ce que le Roy y eût fait son entrée, & d'occuper & même de fortifier les passages de la Navarre. Dans le parti que Charles prenoit, c'étoit visiblement le seul expedient qu'il y avoit pour luy conserver la paisible possession de son Royaume.

Je ne rechercherai point les raisons que sa Majesté Catholique pouvoit avoir. C'est une matiere trop delicate, & peut être qu'il ne seroit pas à propos de l'aprofondir ici. Mais je ne puis m'empêcher de témoigner, combien j'ai été etonné d'entendre accuser Comte de Peterborow, d'avoir été cause
que

que le Roy prit la route d'Arragon ; quoy qu'à dire la verité, je n'ignorasse pas qu'il a souvent eu le malheur, d'être chargé des fautes même qu'il avoit fait tous ses efforts pour prevenir.

On a fait valoir un bruit qui a couru, que le Roy ayant demandé de l'argent pour son voyage, le Comte avoit refusé de luy en envoyer, ce qui l'avoit déterminé à passer par l'Arragon, dans l'esperance que ce Royaume qui n'avoit point été foulé par la guerre, s'étant depuis peu déclaré pour luy, feroit éclater son zele en fournissant avec plaisir tout ce qui luy feroit necessaire. Il faut avouer que l'histoire est plausible, sur tout quand on y ajoute cette belle circonstance, que le Comte avoit alors receu cent trois mille livres Sterlin pour le service du Roy, & qu'il n'avoit point voulu donner de paye aux troupes de ce Prince qui étoient dans la Valence. Mais on voit dans cette fable le veritable esprit de la calomnie, qui pour venir à bout de ses malicieux desseins, non seulement fait naître des soupçons injustes, mais encore a la hardiesse d'inventer des faussetés, en dépit des verités de fait, les mieux attestées. Bien loin que la Comte refusât au Roy pour son voyage, l'argent qu'il

qu'il étoit en son pouvoir de luy donner, qu'au contraire n'ayant rien reçu de ces cent trois mille Livres Sterlin, dont on parle, il fut contraint d'ordonner pour cela une somme considerable qui avoit été appropriée à d'autres usages. Tous ceux qui sont un peu instruits de ce qui s'est passé en Espagne, savent aussi qu'étant informé de ces calomnies, il mena devant le Roy Mr. Mead Payeur de la Reine, qui en presence de Mr. Stanhope temoigna à sa Majesté, que toutes ses troupes avoient été payées, dix jours d'avance, & il en produisit les receus; qu'il n'avoit rien touché des cent trois mille Livres Sterlin, mais que par les pressantes sollicitations du Comte, on en avoit avancé pour son service quarante mille, quoy qu'il y eût eu déjà des ordres donnez, pour les employer d'une autre maniere.

Bien plus, lors que le Roy écrivit de Saragosse au Comte pour de l'argent, il luy fit remettre sur le champ tout celuy qu'il avoit à luy en propre, & tout ce qu'il en peut trouver sur son credit, de quoy sa Majesté le remercia par une Lettre fort obligeante. Comment auroit il refusé au Roy de l'argent pour le voyage qui avoit été d'abord resolu, & qu'il souhaitoit avec tant
de

de passion, puis qu'il prit soin que sa Majesté n'en manquât pas, même pour celuy qu'il ne pouvoit approuver en aucune maniere ?

C'est en verité quelque chose de bien dur, qu'il soit obligé de prouver en Angleterre, qu'il n'a point eu de part dans une affaire, où s'il avoit pretendu quelque droit en cas qu'elle eût heureusement reüssi, ses pretensions auroient été condamnées, de toute l'Espagne. Un Grand de ce pais là, qui avoit alors beaucoup d'influence, le Comte de Cifuentes, s'attribua tout le merite du voyage du Roy ; comme il le fit voir dans une Lettre qu'il écrivit pour mettre la Cour, & pour se mettre luy même, dans les bonnes graces des Arragonnois. “ J'ay employé, leur
“ dit il, toute mon adresse, j'ai fait tous
“ mes efforts, pour disposer le Roy à prendre sa route par l'Arragon. J'ai reüssi,
“ & sa Majesté y a Consenti avec d'autant
“ plus de facilité, qu'il est convaincu que
“ les offres de service que vous luy avés
“ faits, étant libres & volontaires, & ne venant point du tout de quelque apprehension, ni d'aucune contrainte, comme
“ ceux des Catalans & des Valenciens, vous
“ aviez

“ aviez bien plus de droit qu’eux, d’être
 “ honorez de sa presence.

Les Valenciens dont le Zele s’etoit si fort distingué pour le service du Roy, furent si choquez de cette lettre qu’ils la firent imprimer, & la repandirent par tout leur pais, pour faire voir qu’elles fausses idées on avoit donné d’eux à sa Majesté ; qu’on n’avoit aucun egard pour tout ce que les Grands & les Gentils-hommes de ce Royaume avoient fait & souffert en faveur de la maison d’Autriche ; & qu’on en faisoit un Sacrifice aux * Païsans de Saragosse, devenus les favoris & les correspondans du Comte de Cifuentes.

* La lettre étoit adressée, a los laboradores de Zaragossa.

On voit clairement par ce que j’ai dit, de quelle maniere la Cour tourna alors cette expedition. Je m’ecarterois de mon but, si je recherchois quels en pouvoient être les autres motifs, puis que le Comte de Peterborow n’a eu aucune part dans cette malheureuse intrigue. On peut seulement remarquer en passant, que Charles donna toujours pour raison de sa traite par Saragosse, que les Generaux de l’armée Portugaise iroient de ce coté là, & qu’ils luy avoient promis d’asseu-

d'asseurer sa route jusqu'à leur Camp. Lors que le Colonel Pepper fût envoyé de Valence par le Comte de Peterborow, vers le Roy qui étoit en ce tems là sur le chemin de Saragosse, pour le supplier instamment de reprendre celui dont on estoit convenu ; sa Majesté se laissa gagner, & renvoya le Colonel porter au Comte cette bonne nouvelle. Mais un Officier François arrivant à Saragosse du Camp des Portugais, le Roy fit rappeler le Colonel Pepper, & il fut resolu tout de nouveau qu'il continueroit son chemin.

On a veu la raison pourquoy le Comte s'étoit arresté à Valence. On ne sauroit l'en blamer, puis qu'il y attendoit le Roy tous les jours, comme il yetoit obligé en vertu du Conseil de guerre tenu à Barcelonne, qui devoit être la regle de toute sa conduite. Il ne peut pas monter dans l'esprit, qu'il deût partir, & laisser venir après luy le Roy tout seul dans un país aussi mal disposé. Mais si tôt que le Comte eut veu, qu'il n'y avoit plus lieu d'esperer de faire revenir Charles à son premier dessein, il laissa environ mille hommes pour la seureté de la Valence, fit avancer dans la Castille le reste de ses forces, & les alla joindrer peu de jours après.

Il eut besoin pour cela de la resolution d'un Conseil de guerre, composé d'Espagnols & d'Anglois. Autrement il n'auroit peu se degager de l'obligation où il étoit d'attendre le Roy. Depuis la prise de Barcelonne qu'il ataquua de son chef, dans l'esperance que s'il réussissoit, on voudroit bien luy pardonner cette faute, il prit toujours soin comme je l'ay deja dit, de faire aprouver ses desseins par des Conseils de guerre. Voicy celui qu'il tint sur le sujet dont il s'agit à present, dans le Palais du Viceroy à Valence le 26 de Juin, 1706. avec les Comtes de Cardona, de Savella & d'Elda, les Brigadiers Killegrew & Hamilton; les Colonels Pepper, Southwell & Alnut.

Il vient d'arriver à Valence, un Officier que le Comte de Galloway a envoyé, avec des lettres pour le Roy, & pour le Prince de Lichtenstein, sans qu'il en ait pour le Comte de Peterborow, à qui les Generaux de l'armée Portugaise, n'ont jamais rien fait savoir de leur état ni de leurs desseins. Il rapporte que les Portugais ont fait de grands desordres, qu'il y a beaucoup de mécontentement & de chagrin parmy les Officiers, & qu'ils temoignent même par leurs discours,

F

qu'ils

qu'ils ont intention de se retirer sur leurs frontieres.

Après avoir meurement considéré de si facheuses & de si dangereuses circonstances ; quoy que le Conseil de guerre *Fondamental* tenu à Barcelonne, oblige le Comte de Peterborow, à suivre les mouvemens du Roy pour marcher à Madrid ; quoy que la Reine ait donné ordre que l'on sollicite pressamment sa Majesté Catholique, à consentir que l'on embarque des troupes pour l'Italie ; enfin quoy que la Valence soit menacée d'une invasion du côté de la Murcie & du côté de l'Andalousie ; cependant c'est le sentiment unanime de tous ceux qui sont ici présents, sujets & non sujets du Roy d'Espagne, que le Comte de Peterborow fasse marcher, non les forces qui sont déjà près d'Altea & prêtes à embarquer, mais toutes celles qui sont à Requena, & sur les frontieres de Castille, pour aller droit à Madrid, ou pour joindre l'armée Portugaise, selon les occurrences : Et qu'il dépêche sur le champ un Officier à sa Majesté, pour luy faire conoitre de nouveau le desir universel, qu'il luy plaise de ne point perdre de tems pour se rendre à Madrid, par la route battue & assurée, passant droit à Teruel, & de là par la

le haut chemin de Valence à Requena, où le Comte de Peterborow a déjà suffisamment disposé toutes choses pour la seureté de la Personne du Roy, de son train, & des trou-
pes qui le suivront, sans qu'il y ait même aucune possibilité de danger, & sans qu'il soit nécessaire que l'armée de Portugal marche plus loin que Madrid, ce qui pourroit causer de l'embarras, & être fort prejudi-
ciable au service du Roy.

CEux qui savent que deux Exprés de l'armée de Portugal pour le Roy, passerent à Valence, où étoit le Comte de Peterborow, seront peut être bien étonnés de voir dans le Conseil de guerre que je viens de rapporter, qu'il ne recevoit aucun avis des **Generaux** qui la commandoient. Soit qu'on y eût trop d'affaires, ou qu'on crût qu'il étoit trop difficile de le trouver avec un corps de quatre mille hommes, il paroît par le certificat suivant, qu'on ne luy fit jamais l'honneur de l'instruire d'aucun mouvement de cette armée ; si du moins ce n'est pas une impropriété de langage, que de donner le nom de mouvement, au tranquile séjour qu'elle fit à Madrid pendant six semaines.

Certificat.

Ayant été depeché de Madrid le 29 de Juin dernier, par les ordres du Marquis de las Minas, & de My Lord Gallo-way, avec des lettres pour sa Majesté le Roy Charles troisiéme ; je certifie que j'ay passé ce jourd'huy, par la ville de Valence, sans avoir aucune lettre pour le Comte de Peterborow, d'aucun de ces deux Messieurs ; & que je vais continuer ma route pour aller au Roy. A Valence le 6 de Juillet, 1706.

Dom. Juan de Franques y Luego.

J'ay souvent entendu que l'on accusoit le Comte de Peterborow d'avoir différé à marcher vers Madrid, pour n'avoir point de dispute avec le Comte de Gallo-way sur le Commandement, ou pour n'agir point de concert avec l'armée Portugaise. Ce n'est là qu'une calomnie aussi ridicule qu'elle est fausse ; il l'a dementie luy même par toute sa conduite. C'est un bonheur pour luy, qu'on l'attaque non seulement sur des choses où l'on ne trouve aucun pretexte, mais encore sur des chefs, où des
des

des faits averez justifient hautement son innocence.

Ce qu'il fouhaitoit avec le plus d'ardeur, & qu'il follicitoit avec le plus d'empressement & d'importunité, c'est, qu'on allât au plutôt droit à Madrid. Il favoit qu'il ne manquoit que cela pour couronner tout d'un coup ses glorieux succez, & pour affermer la Monarchie d'Espagne à la Maison d'Autriche, contre tous les efforts de la France. Mais comme il se disposoit à se mettre en chemin, il receut des lettres du Roy qui portoient, que tout étoit en feureté dans l'Espagne, & que l'armée de Portugal suffiroit pour sa defense contre tout ce que ses ennemis pourroient être en état d'entreprendre; qu'ainsi sa M. le pressoit, d'envoyer une partie des troupes qu'il commandoit, pour aller secourir le Duc de Savoye, conformément aux instructions de la Reine, ou pour reduire les Isles de la Mediterranée.

*L'original est
en François.*

Cette lettre est trop importante à mon dessein, pour ne pas la rapporter toute entiere.

My Lord,

Venant d'être affermé de toutes parts des progrès glorieux des armes alliées en Castille, & que la ville de Saragosse & pres-

que tout le Royaume d'Arragon, se sont rendu sous mon obeïssance, comme aussi que l'armée de mes Alliez en Castille va prendre ses mesures, pour s'aprocher du Royaume d'Arragon, & me conduire de là vers ma capitale de Madrid, je n'ai pas voulu manquer de vous faire conoitre de nouveau, le desir extrême que j'ai de voir assister au plutôt le Duc de Savoye, de la flotte & d'un detachment de troupes de débarquement, pour sauver de la dernière extrémité & ruine, un Prince qui avec tant de gloire & de fermeté se sacrifie pour le bien public, & dont la perte ne pourroit être que tres prejudiciable à la cause commune & particulièrement à mes intérêts en Italie. Il semble même que dans la conjoncture où nous sommes presentement, les forces des ennemis qui restent encore en Espagne, ne pourront empêcher qu'on ne me mette en possession de ma ville capitale, & en suite de tout le Continent de l'Espagne. Ainsi, My Lord je souhaite fort, qu'en attendant la flotte du Chevalier Shovel, qui peut être à l'heure qu'il est sera actuellement arrivé, vous fassiez de telles dispositions, qu'à la venue de la dite flotte, la partie des troupes alliées qui se trouve presentement au bord de la mer, & engagée dans
l'ex-

l'expédition d'Alicant & de Carthagene, se puisse immédiatement embarquer, & aller au secours du Duc de Savoye, reservant les troupes que le Chevalier Shovel nous amenera avec la flotte, pour l'expédition d'Espagne. --- Ou en cas que le dit secours ne seroit plus necessaire, pour entreprendre, l'operation des Isles de Majorque & de Minorque, qui après celle de Savoye me seroit la plus agreable, comme elle seroit la plus convenable pour le bien de la cause commune, & de mes Affaires en particulier, où ayant laissé les garnisons necessaires pour la conservation des dites Isles, vous pourrez faire conduire le reste des troupes à Barcelonne, &c.

A Tarragone
le 3 de Juillet
1706.

CHARLES

Le Comte de Peterborow qui avoit les meilleures intelligences que General ait jamais eu, crut que le Roy étoit mal informé de l'état des affaires. Convaincu d'ailleurs qu'il n'y avoit rien de plus pressé, que d'empêcher s'il étoit possible le retour des François en Espagne, & de s'asseurer du pais tout

autour de Madrid ; il prie sa Majesté de l'excuser, s'il ne faisoit pas ce qu'Elle luy marquoit, & continua son chemin dans la Castille. Tant s'en faut qu'il eût quelque repugnance à y conduire ses troupes, ou à les y faire avancer, lors qu'il en avoit ordre, comme quelques uns veulent l'insinuer, que quand il marcha de ce côté, ce fut contre les desirs de Charles, qui le pressoit d'exécuter incessamment les volontés de la Reine, en faisant embarquer du secours pour l'Italie.

Ce Prince ne tarda pas long tems à reconnoître, que Peterborow avoit raisonné juste. Au lieu d'aller en triomphe de Saragosse à Madrid, il se vit dans la nécessité d'écrire au Comte les lettres les plus pressantes, afin qu'il le vint joindre en hâte, pour assurer sa marche jusqu'à l'armée qui étoit à Guadalaxara.

Il le fit avec une extrême diligence, & ayant trouvé sa Majesté près de Pastrana il eut enfin l'honneur de la conduire à l'armée des confederez, environ quinze jours après avoir reçu la lettre que j'ai rapportée, & dans laquelle le Roy luy faisoit connoître qu'il n'avoit plus besoin ni de sa personne ni de ses troupes.

Je ne doute pas que les Lecteurs ne soient

ent à present convaincus, de la fausseté de ce fait, que le Comte eût cherché des delais pour ne point marcher. Mais pour achever de dissiper cette accusation, il faut encore que je refute les raisons sur quoy on l'appuye, & que je fasse voir combien elles sont sans fondement, & contraires à la verité. Sa fierté, dit on, ne pouvoit souffrir ni que personne fût au dessus de luy, ni même qu'il agist conjointement avec quelque autre General. Peut être suffiroit il de repliquer, que My Lord Galloway luy offrit le Commandement des troupes Angloises, parce qu'il avoit eu une plus ancienne Commission de General, lors qu'il fut commandé pour les Indes Occidentales. Mais quoy qu'il en soit, afin de prevenir toute dispute soit avec ce General, soit avec le General des Portugais, il proposa une maniere de disposer entr'eux le Commandement, en sorte qu'ils fussent tous contens. Il écrivit ainsi au Roy sur ce sujet le 8. d'Août 1706. au camp de Guadalaxara,

*L'original est
en François.*

SIRE,

Avec toute soumission je prens la liberté de représenter à V. M. les difficultés

tez qui se trouvent sur le commandement dans les circonstances presentes, & j'offre tous les expediens possibles, pour que je puisse avoir l'honneur de servir V. M. avec le caractere que je tiens, sans m'exposer à pouvoir être blâmé par la Reine, ou par les Anglois,

Mais, Sire, sur toutes choses, je suis porté à ne faire aucune difficulté qui puisse faire prejudice au service, ni donner aucun chagrin aux Portugais ni à leur General, & je prendrai soin de ne rien proposer qui à mon avis puisse leur donner quelque scrupule.

Le Traité avec les Portugais dit, que les Troupes fournies par la Reine, & les Etats, seront commandées en Portugal par un General du pais. Je veux supposer cela dans le sens le plus favorable pour eux, mais cela ne peut s'étendre qu'aux troupes sur cet établissement. Mes troupes sont independantes de ce Traité, elles sont destinées par le Parlement à des Services particuliers, & la Reine m'a fait l'honneur de me choisir pour son General,

V. M. m'a fait le grand honneur de me confier jusques ici le Commandement de ses troupes. Dans ces circonstances je ne veux point

point pretendre de Commandement sur le General Portugais, ni luy donner le moindre chagrin ; mais aussi je ne puis recevoir des ordres que de V. M. Nos troupes sont composées de deux établissemens Anglois, des troupes Portugaises, & des Hollandoises. Le partage entre le Comte de Noyelles, My Lord Galloway, & moy sera égal. Le Comte de Noyelles prendra toutes les troupes Hollandoises à sa charge ; si V. M. me donne les troupes Espagnoles avec les miennes, nous serons à peu près également partagez. Ainsi nous aurons chacun nôtre charge particuliere, & nous pourrons concourir en toutes choses pour vôtre service. V. M. pourra donner l'ordre à tous les quatre, pendant quelque tems pour la forme, & en suite à ceux qui se trouveront presens, & on ajustera le tout pour éviter aucune distinction, &c.

LE Comte de Peterborow alla plus loin, il offrit de servir en qualité de volontaire, lors qu'il y auroit quelque occasion, si l'on trouvoit quelque difficulté dans ce qu'il proposoit. Quelle plus grande resignation pouvoit on attendre d'un Seigneur, qui étoit alors General, & Amiral

miral tout ensemble, & qui par dessus étoit revêtu du caractère d'Ambassadeur Extraordinaire? Il étoit si éloigné d'être animé de quelque ressentiment, ou de quelque jalousie par rapport au Commandement, ou à la conduite de sa Majesté à Madrid, que pourvu qu'Elle y fût arrivée, il auroit été content de servir de la maniere qu'on eût voulu, ou même de ne point servir du tout. Quoy que l'honneur de mener le Roy dans sa Capitale, fût un droit qui semblât luy appartenir legitiment, & qu'il ne fût pas aisé qu'un General le voulût resigner à quelque autre; cependant il y avoit long tems qu'il avoit donné à cet égard des preuves incontestables, qu'il pouvoit sacrifier toute son ambition particuliere au bien public, & non seulement souffrir, mais encore conseiller de luy même, que quelque autre eût une gloire qui étoit due en quelque maniere à ses services & à ses travaux. C'est là en effet ce qu'il avoit imaginé & proposé, avant même que les François eussent assiégé Barcelonne. On verra avec

combien d'habileté & de Grandeur d'ame, il avoit formé ce projet, dans une de ses lettres au Roy; datée de Valence le 13 de Mars, 1706.

L'Original est en François.

Je ne puis m'empêcher, disoit il, de faire à V. M. une proposition qui paroitra extraordinaire. Je vois plusieurs qui voudroient proposer des moyens inevitables de tout perdre ; c'est de faire marcher une partie des troupes vers la Catalogne. Pour moy Sire, dans la conjoncture presente, je voudrois que V. M. fist un coup aussi extraordinaire que celui de venir à Barcelonne. Ce ne seroit pas de retourner à Lisbonne, mais de s'embarquer dans quelques vaisseaux, que je pourrois faire tenir sur cette côte tous prêts pour cet effet, & passer avec un bon vent à la premiere terre de Portugal, pour vous aller mettre à la tête de vingt six mille hommes qui sont en bon état sur les frontieres de Castille. Les Ennemis n'ont que cinq mille hommes, & les affaires sont bien changées. Toute l'Espagne est en armes, & je ne doute pas que V. M. n'arrive bien tôt à Madrid. Sire, cela paroît extraordinaire, mais le voyage de Denia jusqu'à cet endroit de Portugal se pourroit faire dans une semaine, sans risque, tous les navires François s'estant retirés de ces côtes. Je ne vois rien de si grand, de si seur pour votre personne. Mais, Sire, il faudroit un grand secret, je ne voudrois me fier qu'à l'Ambassadeur de Portugal, qui
sans

sans doute verroit avec plaisir, que sa Patrie auroit la gloire de mettre la dernière main à l'œuvre. Si V. M. laissoit le Prince de Hesse Vice-Roy de Catalogne avec ordre de suivre mes avis pour la guerre, & ceux du Comte de Savella, & de quelques autres pour la Politique, je repondrois de soutenir la Catalogne & la Valence, & peut estre d'ouvrir le premier le chemin à Madrid. Peut être, Sire, ce seroit le plus fin coup de Politique qui se soit jamais pratiqué le moins attendu, & le plus propre pour mettre promptement en seureté la Catalogne, qui ne seroit pas si vivement attaquée si vous étiez ailleurs en personne. &c.

Ce que j'ai rapporté fait voir que le Comte de Peterborow se rendit avec empressement à l'armée Portugaise, dès qu'il eut l'occasion de passer avec quelque seureté au travers des obstacles qui l'arrêtoient dans sa marche. Il falloit bien qu'il fût porté à cette jonction, parce qu'il la souhaitoit avec ardeur, & la jugeoit absolument necessaire, puis qu'il avoit tant de pretextes, ou plutôt tant de raisons pour ne la point faire, s'il avoit eu la moindre envie de s'en dispenser.

Il croyoit trouver une puissante armée, prête à conduire le Roy en triomphe dans la Capitale de ses Etats, ne doutant point que pendant les quarante jours qu'il avoit non seulement fait des preparatifs pour marcher en Castille, mais encore reduit Carthagene, Cuenca, Alicant, & Requena, toutes places fortes & de grande consequence, le General Portugais n'auroit pas eu moins de prevoiance & d'activité, pour s'asseurer de son côté de tout le pais autour de Madrid. Je suis persuadé que si le Comte avoit été à la teste de cette armée, il n'auroit pas perdu une si belle occasion de faire retirer le Duc de Barwic au de là de l'Ebre. Du moins n'auroit il pas été assés mal informé, pour laisser venir vingt mille hommes des ennemis à deux lieuës de son armée, sans avoir aucune conoissance de leur aproche, & jamais il n'eût souffert qu'ils eussent peu reprendre Madrid, sans tirer un coup de mousquet.

Il fut donc bien trompé dans son attente, en arrivant au Camp des Portugais. L'armée des confederés bien loin de pouvoir faire entrer glorieusement Charles dans Madrid, se retiroit devant les ennemis, & chacun faisoit la justice à My Lord Tyrawly d'avouër, qu'on étoit sur tout redevable à sa
bonne

bonne conduite de ce que dans une si grande surprise on pouvoit faire quelque retraite.

Pour tacher de reparer une si malheureuse disgrâce, l'avis general estoit d'aller combattre les ennemis. Peterborow s'y opposa & fit voir, que dans les circonstances où nous étions, une bataille perdue auroit absolument ruiné nos interêts en Espagne, au lieu qu'il pouvoit être fort avantageux de se tenir sur la defensive. Il offrit en même tems, d'entreprendre de recouvrer Madrid avec cinq mille hommes, par un projet qu'il appuya de si bonnes raisons, qu'il fut approuvé plus d'une fois du Roy & de tous les Generaux. Mais comme les consultations étoient alors languissantes, & que l'on n'exécutoit rien qu'avec une extreme lenteur, au bout de deux ou trois jours de deliberation sur ce projet, il falut l'abandonner uniquement faute de pain. On avoit pris aussi peu de soin, de se pourvoir des choses necessaires pour demeurer où l'on estoit, que de poursuivre le Duc de Barwic.

Après que le Comte eût été quelques jours en un lieu où il n'y avoit rien à faire, il resolut d'en partir pour executer les ordres qu'il avoit eû de la Reine de passer en Italie. Le bruit courut en Angleterre qu'il avoit quitté l'armée

l'armée à Guadalaxara par quelque mecontentement, & de luy même, pour aller faire en Italie un voyage de plaisir, sans y être envoyé pour aucune affaire. Mais ce bruit également faux & ridicule, étoit dementi par le commandement exprés qu'il avoit reçu de sa Majesté Britannique. Il avoit de plus non seulement le consentement, mais encore les sollicitations les plus pressantes, du Roy Charles, de ses Ministres, aussi bien que de ceux de la Reine Anne, & enfin de tous les Generaux qui étoient à Guadalaxara. Le meilleur moyen de refuter cette accusation, c'est de produire les pieces qui justifient ce que je viens d'avancer.

Voici une partie des instructions qui furent données au Comte de Peterborow, & au Chevalier Shovel, le 4 de May, 1705.

Nous vous avons donné, à vous Comte de Peterborow la liberté de servir sur la flotte ou à terre, en vertu de nos commissions & de nos instructions, comme vous le jugerez plus à propos pour le bien public: Mais considérant que sans nôtre permission expresse, vous ne pourriés vous absenter d'aucun de ces commandemens que nous vous avons confiés, & qu'il peut pourtant y avoir des occasions

casions où il seroit necessaire que vous fussiez employé dans des negociations importantes, distinctes des Commandemens sus-mentionnez ; nous croyons qu'il est expedient, qu'en de telles occasions vous ayez la liberté de laisser la flotte sous le commandement du Chevalier Cloudesly Shovel, & de vous embarquer selon que l'occasion le demandera, dans quelque vaisseau net, pour faire plus de diligence, afin de regler & d'ajuster les affaires auxquelles nos instructions se rapportent.

*Partie des instructions de Comte de
Peterborow datées du 3 de May, 1705.*

Dans toutes vos conferences, & dans toutes vos Consultations, avec quelque Prince ou quelque Etat qui nous est confederé, ou avec quelqu'un de leurs Ministres, ou Commandants, vous tacherez d'avoir par écrit ce qu'ils proposeront, ce qu'ils demanderont de nous, & ce qu'ils offriront de leur côté, pour pousser quelque dessein contre nos ennemis communs.

*Instructions envoyées au Comte de
Peterborow, & au Chevalier Jean
Leake, datées du 12 de Juin 1706.*
Par

Par nos instructions du 2 d'Avril, & du 14 de May dernier, nous vous avons chargés d'envoyer trois Regimens, ou un plus grand nombre, au secours du Duc de Savoye, supposé que Turin fût assiegé, & de concerter avec le Roy d'Espagne l'exécution de cet ordre. Depuis ce tems là nous avons eu avis que Turin est actuellement assiegé. C'est pourquoy nous avons jugé à propos de vous ordonner par celles cy, de presser de nôtre part le Roy d'Espagne à consentir que ces instructions soient promptement executées, & s'il est possible, d'envoyer cinq de nos Regimens au Duc de Savoye, en cas que vous ayiés des avis certains que le siege de Turin soit continué. Il est de la dernière importance pour le Roy d'Espagne même, aussi bien que pour toute la Confederation, de ne pas negliger de secourir ce Prince ; puis que sa reduction mettroit necessairement fin à la guerre d'Italie, & qu'ainsi les forces des François dans ce pais là pourroient être employées en Espagne ou ailleurs. Pour mieux disposer le Roy d'Espagne à concourir dans ce dessein, vous luy representerez que tant que les troupes de France seront occupées devant Turin, il aura moins besoin des nôtres

tres en Espagne, sur tout puis que nous avons déjà pris des mesures pour envoyer nos forces qui sont en Portugal au secours du Roy d'Espagne, s'il arrivoit que contre nôtre attente les Portugais fissent de nouvelles difficultez pour marcher à Madrid. Que si elles y vont vous ferez observer au Roy, qu'il aura moins d'occasion de retenir en Espagne les troupes que nous destinons au secours du Duc de Savoye. Vous devez regarder cette instruction, comme une chose que nous souhaitons extremement, laissant à vôtre soin & à vôtre Prudence, à y travailler autant qu'il vous sera possible, selon l'état présent de nos affaires, & de celles de nos Alliez en Espagne. Comme vous êtes sur les lieux vous pouvez mieux juger de ce qu'il faut faire, que nous ne pouvons vous le marquer, à cause de nôtre éloignement.

Vous avez aussi ordre de nôtre tres cher Epoux le Prince, de passer à Naples avec un détachement de nôtre flôte. En cas qu'il soit resolu que l'on envoie du secours au Duc de Savoye assiégé dans Turin, vous prendrez avec vous les troupes qui seront destinées pour cela, vous les débarquerez à Oneglia, ou en tel autre lieu dont

dont le Duc de Savoye & vous ferez convenus ; apres quoy vous continuerez avec vos vaisseaux la route de Naples, selon vos instructions. S'il se trouvoit qu'il fût impossible d'exécuter ces deux desseins tout ensemble , cest à dire de secourir le Duc de Savoye & d'aller à Naples avec une escadre, c'est nôtre plaisir que vous preferiez le secours du Duc de Savoye, au Voyage de Naples. Nous avons un extreme desir de profiter de toutes les occasions qui pourront se presenter, pour faire nos plus grands efforts afin de soutenir un si bon Allié, quoy que nous souhaiterions beaucoup que l'on peût faire tout à la fois ces deux expéditions. Nous ne doutons pas que le Roy d'Espagne ne vous donne pour le Gouvernement de Naples, les pouvoirs & les directions nécessaires, au cas que vous réussissiez en ce que vous entreprendrez par raport à ce pais là.

*Instructions du Comte de Peterborow,
& du Chevalier Jean Leake,
Datées du 19 de Juin 1706.*

Par nos instructions du 2 d'Avril, & du 14 de May, nous vous avons recommandé d'envoyer trois Regimens, ou un plus grand nombre, au secours du Duc de Savoye, supposé que Turin fût assiégé. Nous vous envoyons des copies de ces instructions. Dans d'autres qui sont du 12 du courant, & dont vous trouverez aussi une copie dans ce paquet, nous vous avons donné ordre d'envoyer trois Regimens pour secourir le Duc de Savoye, en cas que le siege de Turin continue. Depuis ce tems là nous avons eu avis du Duc de Savoye & de nôtre Ministre residant à sa Cour, que le siege de Turin est poussé avec la dernière vigueur, & qu'il y a une nécessité indispensable de sauver ce Prince s'il est possible. C'est pourquoy nous vous ordonnons d'envoyer, dès que vous aurez receu la presente, pour le moins trois Regimens à son secours, aussi loin qu'il sera possible de les faire avancer. Nous avons lieu de croire que les affaires du Roy d'Espagne sont en si bon état, qu'un tel detachement de nos troupes ne pourra luy être d'aucun prejudice. Mais vous le preserez aussi à consentir, qu'outre ces trois Regimens il en soit envoyé autant qu'il pour-

ra

ra en laisser aller convenablement. Comme nous vous chargeons de detacher au moins trois Regimens de nos troupes, pour aller assister le Duc de Savoye, nous ne doutons pas que vous ne trouviez les Officiers des Etats Generaux, prêts à concourir avec vous, en donnant de leurs troupes à proportion pour être jointes aux nôtres, conformément aux ordres qu'ils recevront des Etats par cet exprés. Vous vous conduirez dans cette affaire de la maniere que les Conseils de Guerre jugeront la plus avantageuse pour le Service. Vous débarquerez à Oneglia, ou en tel autre endroit qui fera jugé le plus convenable, comme nous vous disions dans nos instructions precedentes.

Quoy que vous eussiez des nouvelles certaines de la prise de Turin, vous ne laisserez pourtant pas d'envoyer au Duc de Savoye trois de nos Regimens, ou un plus grand nombre, avec des troupes des Etats Generaux à proportion, pour le soutenir en cas qu'il se fût retiré à Quieras ou à Coni, & qu'il continuât à se defendre.

Lettre du Chevalier Charles Hedges Secrétaire d'Estat, au Comte de Peterborough, datée de White-hall le 19 de Juin 1706.

My Lord

IL est arrivé un courrier du Duc de Savoie, avec des lettres du 13 du courant nouveau stile, qui nous aprenent que ce Prince est vivement pressé dans sa Capitale, & réduit même aux dernières extrémités, par l'armée Françoisé que commande le Duc de la Feuillade. Sa Majesté a une extrême passion de faire tout ce qui sera en sa puissance pour défendre un si bon Allié, & jugeant que pour cela il est d'une nécessité absolue, qu'on luy envoie promptement du secours, de l'armée que vous commandez, Elle a trouvé à propos de vous ordonner, par l'instruction qu'elle envoie à votre Excellence datée de ce jour, & adressée au Chevalier Jean Leake, afin qu'elle vous soit rendue avec plus de seureté, de faire marcher aussi tost que vous l'aurez reçue, pour le moins trois de ses Regimens, qui aillent au secours du Duc, aussi avant qu'il sera possible de les faire

faire aller. Les Etats Generaux sont si pleinement convaincus de l'importance & de la necessité de cette expedition, qu'ils ont depeché leurs ordres pour cela, & ils seront envoyez en même tems que cette lettre, à leur General & à leur Amiral. Il n'y a point de doute qu'ils ne concourent avec vôtre Excellence, à faire passer au secours de ce Prince, des forces proportionnées à celles que vous fournirez.

Il y a sujet de croire que la perte même de Turin, ne fera pas abandonner au Duc la cause commune, mais qu'il se retirera à Quieras, & que s'il ne peut pas s'y maintenir, il passera à Coni, & qu'ainsi il fera tout ce qui dependra de luy, pour entretenir jusqu'au bout la diversion des forces de l'ennemy, qu'il a fait jusqu'à present avec tant de resolution & de fermeté. En ce cas là, comme vôtre Excellence le verra dans ses instructions, vous luy donnerez du secours pourveu qu'il persiste encore à se defendre.

Son Altesse Royale, est si convaincue du grand courage & de la conduite de vôtre Excellence, Elle est si assurée des heureux succez qui suivent toujours vôtre personne quelque part que vous alliez, & qui ont

ont *plus d'une fois* retabli nos affaires, lors qu'elles étoient *fort embarrassées*, qu'Elle a souhaité que ce fût *vous même* qui conduisist le secours qu'on luy donnera. Sa Majesté y a donné son consentement; Elle *laisse* pourtant votre Excellence en *pleine liberté d'aller ou de n'aller point*, selon que vous jugerez qu'il sera plus à propos pour son service, & pour *votre propre commodité*. Je suis, &c.

C. Hedges.

Le Roy d'Espagne avoit donné toute son approbation aux ordres de la Reine du 12 de Juin, d'envoyer du secours au Duc de Savoye, & il en avoit luy même fortement pressé l'exécution. Par là il avoit fait voir qu'il ne croyoit point, que ni les troupes du Comte de Peterborow, ni sa personne fussent nécessaires à Madrid. D'ailleurs la réitération de ces ordres de la Reine, qui furent donnés de nouveau le 19. de Juin, accompagnés des plus grandes instances d'un Secrétaire d'Etat, n'étoit elle pas une raison plus que suffisante pour justifier son voyage? S'il a le chagrin qu'on l'ait blâmé en Angleterre, il a au moins la consolation de savoir, qu'il rendit en cela un service qui

a été extrêmement estimé dans les païs étrangers. Bien loin que sa conduite à cet égard ait besoin de quelque Apologie, il est visible, que toutes ses démarches ont été si bien autorisées, que si aujourd'huy on vouloit tourner ses instructions de la maniere la plus capable de justifier ce qu'il a fait, il faudroit les laisser comme elles sont, sans y changer une syllabe. Elles furent communiquées au Roy, & tous les Generaux les approuverent si fort dans un Conseil de guerre que je vais rapporter, que les Etrangers ne pourront s'etonner assez, que personne ait peu faire au Comte, un crime d'avoir voulu les executer.

Conseil de Guerre tenu au Palais de Guadaxara le 9 d'Aoust, 1706.

LE Comte de Peterborow a communiqué au Conseil des *ordres positifs* qu'il a receu de la Reine sa Souveraine, de se mettre sur la flotte avec des troupes pour aller en Italie : Il a offert en même tems de faire autant qu'il fera en son pouvoir, tout ce qui pourra contribuer d'avantage au bien de la cause commune, & enfin il a souhaité que chacun dist son sentiment sur une affaire d'une

d'une si grande importance. Tous ceux qui composent ce Conseil, ont fait conoître ce qu'ils croient plus expedient, & ils ont esté generalement de cet avis ;

Que my Lord aille avec la flotte en Italie, en faisant que les Amiraux ayent un nombre suffisant de vaisseaux sur la côte de l'Andalousie, pour empêcher par cette diversion que les troupes des Ennemis destinées pour la defense de Cadix, & d'autres places frontieres, ne joignent l'armée du Duc d'Anjou, ce qui feroit un tres grand prejudice à la cause commune.

Que my Lord Peterborow apres avoir executé en *Italie* les ordres de la Reine, revienne avec la flotte, & tente de se rendre maître du Port de Mahon. Nous croyons cette Conqueste de la derniere importance dans l'état present des affaires ; les côtes de la Catalogne & de la Valence, demeurant toujours exposées aux invasions de l'Ennemi, à moins qu'elles ne soient protégées par le voisinage de la flotte. Pour cet effet, il est d'une necessité indispensable, qu'elle ait ordre de demeurer durant l'hyver dans ledit Port ; on fera sur ce sujet de nouvelles instances à la Reine d'Angleterre, afin qu'il luy plaise de faire donner un tel ordre à la flotte pour l'hyver

l'hiver qui vient, sans quoy il faudroit desesperer de conserver ni la Catalogne ni la Valence.

Le Comte de Peterborow se charge du soin d'envoyer des Fregates legeres à Lisbonne, pour transporter l'argent que la cour de Portugal pourra faire tenir, afin de payer l'armée, aussi bien que pour avoir les intelligences, qui peuvent être de quelque importance pour le succès de nos desseins.

Présens ; Le Marquis de las Minas, le Comte de Galloway, l'Ambassadeur de Portugal, le Comte de Noyelles, l'Envoyé de la Reine Monsieur Stanhope, & le Prince Antoine de Lichtenstein.

Outre ces Pouvoirs qui autorisoient le Comte à partir d'Espagne, il avoit encore de tres fortes raisons prises de l'état où étoient alors les affaires. Le defaut d'argent avoit mis l'armée dans une condition qui étoit déjà bien miserable, mais qui ne pouvoit que le devenir beaucoup d'avantage, si l'on ne trouvoit des moyens efficaces pour y en faire venir promptement. Pressé de cette necessité, les Ministres & les Generaux recommanderent instamment cette affaire au Comte. Le Marquis
de

de las Minas & l'Ambassadeur de Portugal luy remirent des Lettres de change pour en traiter à Genes : Et ce qui montre d'un côté la confiance que le Roy avoit en luy, & le besoin extrême ou il étoit ; sa Majesté luy donna pouvoir d'engager quelque partie que ce fût de ses Etats, plutôt que de ne pas réussir dans sa negotiation. Voici les Lettres que ce Prince luy fit expedier pour cela.

CHARLES par la Grace de Dieu Roy d'Espagne, &c. Le Comte de Peterborow General des troupes de sa Majesté Serenissime la Reine d'Angleterre, & Commandant en chef de nos forces, *a eu ordre d'aller* avec la flotte des Alliez sur les côtes d'Italie, pour les interêts de la cause commune, & au grand avantage de nos fujets & des Princes de l'Europe. Comme par nôtre application continuelle, & le secours de nos Alliez, nous avons delivré nos fujets d'Arragon du joug de la France, ainsi qu'il paroît par les grands & heureux succez que Dieu nous a donnés dans ce Royaume là ; & que nous sommes à present à la teste de l'armée en Castille, pour amener à une heureuse fin nos justes entreprises ; les depenses extraordinaires que nous avons été obligés de faire, ayant été cause que nous manquons des
moyens

moyens nécessaires pour achever un si grand ouvrage ; nous avons pensé d'un côté à la bonne correspondance, que la Republique de Genes a toujours entretenu avec nôtre Auguste Maison, & dont nous nous promettons la continuation, dans une conjoncture si importante pour la paix & le repos de l'Europe, & d'un autre côté à la grande confiance que nous devons avoir au *Zele si connu* du Comte de Peterborow, & en son *activité*, dont il a donné *tant de preuves* pour nôtre service ; ainsi outre *les Pouvoirs & l'Autorité* dont nous l'avons déjà revêtu par rapport à ce qui concerne la Guerre, nous avons résolu de luy donner comme nous faisons par les presentes, *Commission, Pouvoir & autorité* de solliciter, traiter, & concerter en nôtre nom Royal avec ladite Republique, & avec ses habitans, en commun ou en particulier, pour un prêt de cent mille pistoles, ou pour une plus grande ou plus petite somme à tel intérêt, & à telles conditions que ledit Comte trouvera à propos, avec un exprés & ample pouvoir non seulement de signer en nôtre nom Royal les obligations, écrits, & cautions nécessaires pour la seureté de la somme qui sera prêtée ; mais encore d'accorder & de
donner

donner telles assignations, que demanderont les personnes interessées, sur nos Revenus Royaux, & Patrimoines de nos Royaumes & Etats, ou sur quelque partie que ce soit de ces Revenus & Patrimoines. C'est pourquoy nous donnons au dit Comte de Peterborow, les pouvoirs necessaires & l'autorité d'executer le tout aussi amplement qu'il a été exprimé cy dessus, comme si nous avions donné & signé nous mêmes les dites obligations, assignations, & autres écrits concernant cette affaire. En foy de quoy, nous avons ordonné que les presentes Lettres, soient passées par nôtre Confirmation Royale, & scellées de nôtre Sceau Royal. Donné a Guadalaxara le 10. d'Août 1706.

MOR LE ROT.

J'ajoutèray à ces Lettres de Charles, un Extrait d'une partie des Instructions qu'il donna au Comte.

“ En vous servant de la Commission &
 “ du Pouvoir que nous vous avons donné,
 “ en particulier par nos Lettres Patentes,
 “ nous nous promettons de vôtre *grande*
 “ *prudence*, que vous obtiendrés le prêt de
 “ cent mille pistoles, de la Republique de
 Genes,

“ Genes, où de ses habitans, prenant toutes
“ les mesures que vous jugerez les plus pro-
“ pres & les plus efficaces pour réussir dans
“ une affaire si importante. Nous laissons
“ à vôtre discretion la maniere, & le tems,
“ que vous croirés les plus convenables,
“ pour nous envoyer cette somme en tout
“ ou en partie ; persuadez que vous êtes
“ suffisamment convaincu, combien il im-
“ porte au bien Public, que vous vous appli-
“ quiez à trouver du remede aux grandes
“ necessités presentes.

Ce qui confirma encore le Comte de Peterborow dans la resolution d'aller en Italie, c'est qu'il trouva que de la maniere que les choses étoient, il n'y avoit aucun besoin qu'il demeurât en Espagne. De l'aveu de tout le monde la Campagne alloit finir, & les Generaux ne parloient que de prendre des quartiers dans la Castille, & de s'y maintenir jusqu'à ce que la saison permît de se remettre en Campagne. Je dois remarquer ici, que le Comte se trompa en croyant que les troupes ne sortiroient point de cette partie de l'Espagne ; mais c'étoit le dessein qui avoit été pris lors qu'il partit de l'armée. C'est ce qui fit que tous les Espagnols s'opposerent fortement à la proposition de se re-

H

tirer

tirer dans la Valence. Le Roy & tous ses Officiers étoient d'avis au contraire, de demeurer dans la Castille, comme on le peut voir dans la Lettre que le Comte de Noyelles Velt Maréchal de l'Empereur & General du Roy d'Espagne, écrivit au Comte de Peterborow, dans le tems même de la retraite. L'original est en François, & en ces termes.

My Lord,

Vôtre Excellence me pardonnera si je ne luy ay pas donné de mes nouvelles depuis son depart de Guadalaxara ; nos marches qui sont marquées par les incendies & le pillage de tous les lieux où nous passons, ne vous auroient pas fait plaisir. Je n'ay peu avec les Espagnols arrêter nôtre marche de Chincon, & retarder le passage du Tage, dans une saison aussi peu avancée que celle où nous sommes. On nous flatoit d'establi des quartiers d'hyver en Castille, entre les Rivieres de Xucar & Gabriel, où nous sommes à present ; mais on veut que l'armée marche dans le Royaume de Valence, contre le sentiment du Roy. La marche précipitée que nous faisons, & qui ressemble à une fuite, chagrine beaucoup le Monarque &

& l'afflige. C'est un bonheur que l'Ennemi ne temoigne pas plus de vigueur, & il semble qu'il se contente de nous suivre. Il n'y a à mon opinion qu'un parti à prendre dans cette conjoncture, pour remédier s'il est possible, à une manœuvre si peu conforme aux intentions du Roy & à ses interets, qui est d'occuper Cuença avec les troupes Espagnoles. Peut être que cette resolution de la Majesté, portera les Generaux des Alliez à la soutenir. Au moins il est certain que cette demarche, fera voir à tout le monde les sentimens & l'intention de ce Prince. Cuença à ce que l'on m'affeure est une grande ville, forte par sa situation ; les places de ce pais n'ayant pas d'autres fortifications. Vous avez rendu *un service considerable* de vous en affeurer, quand même vous eussiez divisé vôtre peu de troupes ; puis que nous sommes obligez de le faire presentement, cette ville étant une des meilleures de Castille après Madrid.

Je ne crois pas que les Alliez voudront s'opposer jusques là aux sentimens du Roy, & s'attirer toute la Nation Espagnole à dos, en exposant leurs troupes toutes seules, pour occuper un poste si important selon les bonnes maximes de Guerre. Mais il est diffi-

cile de juger de ce qu'ils feront, après tout ce qui s'est passé cette Campagne. On espère en tout cas pouvoir retirer les troupes, & en avoir le tems, parce que l'Ennemi naturellement ne peut pas croire, que nous ne soutenions le poste avec vigueur, & avec toute l'armée, à moins que d'être parfaitement informé des desseins que l'on peut avoir ; peu de tems nous éclaircira de tout.

J'ay de la joye, My Lord, que nous ayons toujours été d'une opinion, & que nous ayons accompli ce que la Reine souhaitoit, à l'égard de la bonne intelligence entre nous. C'est aussi ce que j'ai taché de faire avec les autres Generaux, & pour en donner une preuve certaine, vous savez, My Lord, que j'ay fait la Campagne auprès de la personne Royale, sans commandement ni pretension. Je ne crois pas que l'on peut pousser la modestie plus loin. Il est vray que dans les Conseils de Guerre, où l'on m'a fait assister, je n'ay pû souvent être de leur sentiment, étant trop different du mien, & de celui des Espagnols, qui conoissoient le país.

Vôtre fort, My Lord, est bien plus agreable, & plus heureux que le mien. Vous ne voyez en Italie que des succez heureux, scûtenus d'une bonne conduite, qui seroit
bien

bien necessaire ici. V^{otre} *presence* est souhaitée ici, & que vous nous aportiez de l'argent, sans quoy nos affaires iront si mal, que je ne sai comment on pourra y remedier. Rien ne seroit plus utile au Roy, & ne rejoüiroit plus vos amis que *v^{otre} retour*. Faites moy l'honneur de me mettre de ce nombre, & de me croire avec une parfaite estime,

My Lord

Villaverde le
23. de Sep-
tembre 1705.

De V. Exc. &c.

Le Comte de NOYELLES.

Bien tôt après que le Comte de Peterborow eût quitté Guadalaxara, il aprit que les ennemis la même nuit qu'ils avoient recouvré Madrid, s'étoient saisis de ses Mulets, de ses Chevaux, de ses Chariots, & de tous les Equipages qu'il avoit fait faire pour son Ambassade; ce fut pour luy une perte de huit mille livres sterlin. Tout cela avoit été laissé à Huete, & comme les habitans de cette ville, & des villages voisins, bien loin de le sauver des soldats, leur avoit prêté la main

pour le piller; lors qu'ils virent aprocher le Comte, ils luy offrirent de le dédommager de sa perte, en luy donnant dix mille pistoles, ou une plus grosse somme s'il la souhaitoit. Mais il refusa une offre qu'il pouvoit accepter avec tant de justice, & ne songea qu'à la subsistance des troupes confederées. Sachant combien elles manquoient de pain, & qu'il y avoit beaucoup de blé dans ce quartier, il obligea les Magistrats d'en faire des magasins, qui suffirent pour vingt mille hommes pendant deux mois. C'est ainsi qu'il pourveut genereusement, à l'entretien d'une armée qu'il avoit laissé sous un autre commandement que le sien, & sans doute qu'on ne le croira pas plus mauvais General, pour avoir fait une action si extraordinaire, où il faisoit paroître tant de zele pour le bien public, & si peu de soin pour son propre intérêt.

En arrivant à Alicant, il y trouva des ordres formels venus d'Angleterre, d'envoyer à l'Amerique une escadre, destinée entr'autres choses à y faire passer des *Vice-Roys*. Après ce detachement de la Flotte, il ne falut plus songer au dessein sur le Port de Mahon, qui avoit été formé dans le

le Conseil de Guerre tenu à Guadala-
xara. La seule chose que le Comte avoit
à faire avant que de s'embarquer pour l'Ita-
lie, c'étoit de mettre la Valence à couvert
des insultes de l'Evêque de Murcie. Ainsi
quoy que le Roy, & le Comte de Gal-
loway, le pressassent d'envoyer en Castil-
le les troupes qui estoient dans le Roy-
aume de Valence, ce fût le sentiment u-
nanime, non seulement des Gentilshommes
du païs, mais encore de tous les Officiers,
que considerant la situation des affaires
de ce côté là de l'Espagne, & la neces-
sité qu'il y avoit d'être assuré du chemin
de la mer, il étoit de la dernière im-
portance de retenir le peu de forces qu'il
y avoit en garnison à Alicant, pour con-
server le Royaume de Valence, & la com-
munication avec la Castille. C'est ce qu'on
trouvera mieux expliqué dans le Conseil
de Guerre tenu à Alicant sur ce sujet le
6 de Septembre 1706.

Presens, les Brigadiers, Gorge, Killegrew ; les Colonels Pepper, Stopford, Alnut ; les Lieutenants Colonels Hamilton, Whiltmore, Steward, Cooper, Mead ; & les Majors Steward, Rapin, Philips, & Collier.

LE Comte de Peterborow nous ayant fait diverses propositions, sur ce qui feroit le plus expedient pour le bien public, dans des circonstances aussi delicates, & aussi dangereuses que celles où nous nous trouvons, nous Officiers qui composons le present Conseil de Guerre, avons tous été de ce sentiment ;

Que le Roy ayant fait savoir au Chevalier Leake, le desir qu'il a que les forces qui ont été employées au siege d'Alicant marchent sans delay en Castille, ce qui a été aussi demandé au Comte de Peterborow par le Comte de Galloway ; nous declérons solennellement, que nous sommes asseurez que la moindre diminution des forces que nous avons ici, nous feroit perdre infailliblement tout ce qui est entre Alicant & Tortose, & que d'ailleurs l'armée, & même la personne du Roy, seroient

roient exposées aux plus grands risques, puis qu'il n'y auroit plus de communication avec la mer, d'où depend toute l'esperance que nous pouvons avoir de soutenir la guerre, & de pourvoir à la feureté des troupes de sa Majesté Britannique. De plus n'y ayant icy que neuf cens fantassins, ce ne seroit qu'une trop petite augmentation à l'armée, qui couvrirait la perte entiere de ce Royaume. Enfin ce seroit la plus haute folie, que de quitter le chateau imprenable d'Alicant dont nous sommes Maitres, & les troupes que nous avons icy suffisent à peine pour la garnison de cette place.

EN moins de deux mois l'experience ne fit que trop voir, que le resultat de ce Conseil de Guerre étoit fondé sur de tres bonnes raisons, & qu'on y avoit deviné fort juste ce qui pouvoit arriver à l'armée en Castille. Si par une sage prevoyance, le Comte de Peterborow n'avoit pas conservé la communication entre la Mer & ce Royaume, où est ce que ceux qui vouloient qu'on leur envoyast les troupes qui étoient dans la Valence, auroient peu faire leur retraite, & où est ce que l'armée auroit peu subsister jusqu'à la bataille d'Almanza ? C'est
pour

pour les mêmes raisons, que le Comte ne voulut point prendre de ces troupes avec luy pour l'Italie, jugeant que si le Duc de Savoye avoit besoin de renfort, il feroit beaucoup plus à propos qu'on le tirât des garnisons de Catalogne.

Après avoir été quelques jours en mer, il rencontra par bonheur le vaisseau appelé *Mary Galley*, qui luy donna l'heureuse nouvelle de la grande victoire remportée par les Alliez devant Turin. Cependant outre la nécessité de faire nettoyer ses vaisseaux à Genes, les negotiations dont il étoit chargé dans cette ville le determinerent à poursuivre son voyage. Comme il est vray que nous avons un extrême besoin d'argent, il est vray aussi qu'il n'y avoit que le Comte qui fût capable de nous en procurer. C'étoit l'opinion non seulement de tous ceux qui assisterent aux Conseils tenus à Guadalupe, mais encore de tous les Officiers qu'il laissa dans la Valence. L'utilité ou plutôt la nécessité qu'il allât luy même travailler en personne à une affaire d'une si grande importance, ne sauroit être plus fortement représentée qu'elle le fut, dans un Conseil de Guerre tenu à Alicant le même jour que le
pre-

precedent, & par les mêmes Officiers. Le
voici.

LE Comte de Peterborow nous a fait voir une Commission du Roy d'Espagne de traiter avec les Genoïs pour un prêt d'argent, & les billets du Marquis de las Minas de cent mille livres Sterlin, qui doivent être negociés pour l'usage de ses troupes : Il nous a aussi fait considerer l'état de l'armée qui manque absolument d'argent, & le meurtre de tant d'Officiers & de tant de soldats de la Reine, ce qui est le malheureux effet du brigandage de l'armée, qui ne peut être tenue sous une bonne discipline, tandis qu'elle ne sera point payée. Enfin il nous a montré qu'il a été obligé de donner au Roy d'Espagne, l'argent destiné pour la paye des troupes de cet établissement, qui jusques ici ont observé la discipline la plus severe, & vecu en tres bonne intelligence avec les gens du pais, & nous croyons qu'il est de la dernière consequence, qu'elles continuent dans la même regularité, & dans la même correspondance avec les habitants.

Mais comme l'argent est pour cela d'une necessité absolue, & qu'on ne peut point esperer d'en avoir, à moins que les soins du
Comte

Comte de Peterborow en fassent trouver à Genes, & qu'il l'envoye en suite de là sur ces côtes dans de bons vaisseaux nous avons été contraints d'approuver la resolution qu'il a pris d'aller en personne, pour prevenir s'il est possible, le coup fatal dont la necessité d'argent nous menace, n'ayant rien à objecter contre son voyage, que les dangers auxquels nous craignons qu'il soit exposé pour servir le public.

Le Comte nous a aussi fait esperer un corps considerable de Cavaliers Allemans, qui pourront venir avec tout leur equipage, à la reserve des chevaux, étant deja convenu de quelque chose de semblable avec le Duc de Savoye ; ce qui ne pourroit être que tres avantageux au Roy d'Espagne dans les presentes circonstances. Nous considerons aussi que le Comte n'a laissé l'armée que par les ordres positifs de la Reine qui regardent l'Italie ; que la saison d'agir finira bien tôt dans ces quartiers jusques après les pluyes ; & qu'il n'y a point ici de troupes qui puissent être envoyées à l'armée, ou qui soient d'une assés grande consequence, pour demander la presence d'un General. Le Comte a donné au Brigadier Gorges toutes les instructions necessaires pour fortifier
le

le Chateau d'Alicant, & pour y mettre des provisions. Quand une fois il sera mis en bon état, nous croyons qu'il pourra être défendu contre quelque force que ce soit. Pour toutes ces raisons nous convenons des services importans que le Comte pourra rendre par son voyage d'Italie, n'étant point juges competens des dangers auxquels le General peut être exposé par mer.

LE langage des Officiers dans ce Conseil de Guerre, temoigne bien que leurs troupes avoient un extrême besoin d'argent. Que l'armée qui étoit en Castille fût dans la même nécessité, & ne souhaitât pas avec moins d'ardeur qu'on en peût faire venir d'Italie : C'est ce qui paroît non seulement par les Comissions & par les Pouvoirs, qui furent donnez pour cela au Comte de Peterborow à son depart de Guadalaxara, mais encore par une lettre que Mr. Stanhope Envoyé de la Reine d'Angleterre auprès du Roy d'Espagne, luy ecrivit pendant qu'il étoit en Italie. Voici un extrait de cette lettre datée du 12 d'Octobre, 1706.

‘ Je puis seulement dire en peu de mots à
‘ votre Grandeur, que depuis vôtre depart
‘ les affaires sont allées *de mal en pis*. Toute
‘ nôtre

‘ notre armée est en quartier dans le Ro-
‘ yaume de Valence, à la reserve des garnisons
‘ de Cuenca & de Requena, les deux seules
‘ places que nous avons en Castille, & pour
‘ lesquelles nous ne sommes pas sans appre-
‘ hension. Nôtre Cavalerie est ruinée. Vo-
‘ tre Grandeur fait comment vous nous aviez
‘ laissés pourvûs d’argent, & par consequent
‘ avec combien d’impatience nous souhaitons
‘ vôtre retour.

Je m’eloignerois de mon sujet si je parlois
ici des autres negociations qu’il fit en Italie.
Je dirai seulement qu’il ne fût point sans ri-
en faire à la Cour du Duc de Savoye, &
quelque tems après on disoit par tout dans
les pais etrangers, que si l’on s’étoit tenu en
Espagne sur la defensiva, & selon la propo-
sition que le Comte en avoit fait avec in-
stance, & qui avoit été approuvée du Roy
d’Espagne & du Duc de Savoye, on auroit
facilité la prise de Toulon, ce qui n’eût peu
manquer de terminer heureusement la guerre.

Pour aggraver davantage les plaintes que
l’on faisoit sur le Voyage du Comte en Italie,
on disoit qu’il avoit donné un intérêt exhor-
bitant, pour l’argent qu’il avoit pris à Genes
sur le pied de vingt pour cent, ce qui seroit mon-
té à Vingt mille livres Sterlin. Il est pour-
tant

tant vray qu'il n'en avoit donné que mille au delà du change courant. Et une somme si considerable trouvée en un tems si difficile, si promptement, & avec si peu de perte, doit peut être tenir un des premiers rangs, parmy tant de grands Services qu'il a rendu dans la guerre d'Espagne. Après avoir reüssi au delà de tout ce qu'on esperoit, il retourna à Valence, où il trouva les forces confederées dans des necessités aussi pressantes que quand il en étoit parti. Il fut receu avec une joye Universelle, & avec toutes les marques imaginables de reconnoissance.

Si je voulois justifier combien on eroyoit que ce Voyage avoit été avantageux, & combien il avoit rempli toutes les vûes que l'on s'y étoit proposées, je ne pourrois mieux faire que d'alleguer les applaudissemens, que la Nation Espagnole donna au Comte, & les grands honeurs qu'il receut dans toutes les Cours. Sur tout sa Majesté Catholique témoigna solennellement, à quel point il étoit content de de ses negociations, en luy adressant cette patente.

LE R O Y.

Illustre Seigneur Comte de Peterborow,
General de mes troupes, considerant que par
les

les ordres que vous avez receu de sa Majesté Serenissime la Reine de la Grande Bretagne, ma tres chere & bien aimée, bonne sœur, vous avez la liberté, sans en être empêché par le Commandement de mer & de terre, qu'elle a mis entre vos mains, d'entreprendre avec tels vaisseaux de la flotte que vous trouverez à propos, les Expéditions les plus nécessaires pour le bien public, ce que vous avez executé depuis peu dans le Voyage que vous avez fait en Italie, avec *mon Approbation*, & *l'avis* de tous les Generaux & Ministres, qui étoient auprès de moy dans ma ville de Guadalaxara au tems de vôtre depart, & par le moyen duquel vous m'avez rendu les *Services les plus Signalez* : Considerant aussi que dans l'état present de mes affaires, il fera encore plus avantageux au bien de ma couronne, que vous retourniez en Italie, selon les propositions qui sont faites pour cela, ayant été instruits par vous des desseins qui ont été formés pour Naples, ou pour quelque chose d'équivalent, persuadez que par vôtre conduite approuvée, ces desseins & tous les autres que l'on pourroit se proposer de ce côté là, seront executez de la maniere la plus favorable à l'interêt public en general, & à l'interêt de ma Monarchie en particulier.

ticulier, pourvû que vous continuiez seulement d'agir avec cette *vigueur* qui a toujours distingué vos actions, & que vous avez fait paroître dans les mesures, qui par votre *Zele* & votre *habileté* ont été prises, avec le Duc de Savoye & le Prince Eugene. Je leur ferai savoir par la premiere occasion, combien je suis content de tout ce que vous avez fait, de même qu'à la Reine votre Souveraine, approuvant vos representations pour retourner promptement en Italie, afin que la *presence de votre Personne* donne de la chaleur, & procure d'heureux succez, aux affaires importantes de ce pais là. Je considere encore, qu'il seroit extremement necessaire que vous fussiez auprès du Duc de Savoye, dans cette conjoncture, croyant que vous recevrez des ordres de sa Majesté Britannique, qui puissent contribuer à l'accomplissement des esperances, que je fonde sur votre Voyage, & sur votre *diligence si connue* pour l'intérêt de ma cause, & du bien public. En fin nous nous assûrons que votre *Zele* pour nôtre Service, vous engagera à faire tous vos efforts, avec cette sincerité que vous avez toujours pratiquée, pour executer les desseins que l'on se propose. Et si après les avoir heureusement terminez, ou si après les avoir mis en état

de reüssir, vous voulez revenir dans ces Royaumes, vous trouverez en nôtre Royale Presence toutes les preuves de Satisfaction, que vous avez raison d'attendre. A Valence le 4 de Fevrier, 1707.

MOY LE ROY.

Par ordre du Roy nôtre Seigneur,
Dom Enrique de Gunter.

Un si glorieux temoignage est une preuve eclatante, que sa Majesté Catholique donnoit toute son approbation au Voyage du Comte de Peterborow, & fait voir en même tems qu'il n'y avoit rien de plus faux, que le bruit qu'on faisoit courir malicieusement, qu'il étoit mal dans l'esprit de ce Prince. Je luy ai souvent oui dire, qu'il n'avoit jamais trouvé en rien la moindre resistance, ni la moindre difficulté de la part du Roy, lors qu'il avoit été avec sa Majesté, & que toutes les resolutions qu'Elle prenoit dans les Conseils de Guerre ou autrement, estoient toujours conformes à ses sentimens. Mais dans son absence, les mauvais conseils, les faux rapports, les partis & les cabales avoient trop souvent prevalu sur l'esprit de Charles. Sur tout pendant sa Correspondance avec l'armée Portugaise ; non seulement

ment. Il se laissa aller à de malheureux Con-
seils, mais encore Peterborow trouva à son re-
tour d'Italie, que par de certains artifices on
l'avoit porté à temoigner contre luy quelque
mecontentement, à la Cour d'Angleterre. Mais
ce Prince a depuis eu la bonté de justifier
hautement la Conduite du Comte. Et pour
montrer combien il faisoit fonds sur son
Zeze, & combien il luy temoignoit être
satisfait de ses Services, je ne saurois trouver
rien de plus fort que ses propres lettres; J'en
rapporterai deux dont l'original est en Fran-
çois : La premiere est datée de Barcelonne la
nuit du 30 de Mars, 1706. avec cette sus-
cription à *mon cher my Lord le Comte de
Peterborow*, & elle est conçue en ces termes.

Mon cher My Lord, Comme j'ay déjà en-
tant d'occasions éprouvé vôtre grand Zeze &
affection, pour le plus grand bien & seureté
de ma Personne ; je mets particulièrement
dans cette fatale conjoncture où je me trouve,
ma plus grande confiance en vous, esperant
que vous tacherez avec la derniere promti-
tude & resolution, de secourir sans perdre
le moindre tems, un Prince qui pour la
Cause commune s'est sacrifié en telle ma-
niere, comme le present risque le montre,
pour ne pas abandonner ses fideles sujets, &

ce que vous avez si glorieusement contribué à conquérir. J'espere que comme vous avez la gloire d'avoir occupé la Catalogne, moy je vous devrai l'obligation d'avoir secouru un Prince, qui se trouve dans la dernière extrémité. L'Ennemi est à deux lieues d'ici ; mes sujets sont bien en volonté de repandre leur sang pour moy ; mais ils manquent de poudre & de provisions pour se defendre long tems. C'est donc à vous, My Lord, de faire ce coup si glorieux que de delivrer un Roy d'une telle necessité. Vous pourrés représenter mon état à mes fideles sujets, & les animer tant Catalans que Valenciens à montrer à cette heure leur veritable amour, & Zele. Tachez mon cher My Lord, d'avertir au plûtôt l'Amiral Leake & l'Amiral Wassenauer, afin qu'ils aident aussi à me secourir, de sorte que delivré de ce risque je puisse continuer à m'employer pour la Cause commune ; que si dans cette place je pouvois la servir avec ma vie, je serois content. Mais je ne crois pas que ce soit l'interêt de mes Alliez. C'est donc en vous que je mets mon esperance, vous pourrés concerter avec le Comte de Cifuentes, le Prince Henri, avec moy s'il est possible, & My Lord Donnegall, qui de même est averti d'avancer de son

son côté avec les gens du païs. My Lord, ne perdez point de tems à me secourir, parce qu'il pourroit être trop tard. Nous manquons ici de tout, pour resister & nous defendre long tems. Adieu My Lord, J'espere de vous embrasser en peu de jours ici fort Glorieux. Ne perdez point de tems, je vous reste toujours avec la même inclination très Affectionné.

CHARLES.

L'autre lettre fut écrite six ou sept mois après la précédente, ce qui doit être bien remarqué, parce que cet intervalle comprend le tems où l'on gagna sur l'Esprit du Roy d'Espagne, qu'il fist paroître quelque mecontentement sur la Conduite du Comte de Peterborow. Le 11 d'Octobre, 1706. Sa Majesté luy écrivoit ainsi de Valence.

My Lord, J'espere que la presente vous trouvera heureusement arrivé au lieu, pour lequel vous êtes parti d'ici, & que vous rencontrerez toute sorte de facilité pour l'exécution de vos glorieux desseins. En arrivant dans cette ville, votre *Presence* m'y auroit été *bien agreable*, pour conferer avec vous sur l'état present de mes affaires, & sur bien d'autres choses qui me semblent ne se devoir

negliger, dans une Conjoncture si favorable comme la presente. Comme l'Empereur mon frere me donne part, par les dernieres lettres que je viens de recevoir, de la resolution qu'il a prise de m'envoyer le Duc de Moles, pour Ambassadeur auprès de ma personne; je suppose qu'à l'heure qu'il est ledit Duc sera actuellement arrivé à Genes, ou qu'il y arrivera en fort peu de tems. C'est pourquoy, My Lord, vous me ferez un plaisir tres agreable, & même utile à la cause commune, en prenant des mesures afin qu'à son arrivée à Genes, il puisse seurement & promptement se rendre vers moy, en cas qu'il n'ait pas le bonheur de vous joindre pour venir en votre Compagnie. Sur quoy je prie Dieu qu'il vous ait, cher My Lord, en sa sainte garde, & vous assure de *ma constante & parfaite estime & reconnoissance.*

CHARLES.

DEpuis que le Comte fût revenu en Espagne, il n'y agit plus avec aucun caractere public; mais dans toutes les Occasions il fit paroître pour le bien commun & pour la prosperité des Armes de la Reine le même attachement & le même zele. Et quoy qu'il fût dechargé du commandement
de

de l'armée, il ne se crût pas dispensé pour cela de faire tous ses efforts, afin d'avancer les intérêts des Confederez. Il ne fit pas même difficulté de donner son avis, sur des affaires, dont l'experience & la conoissance particuliere qu'il avoit du país, le rendoient capable de juger. Ainsi dans un Conseil de Guerre tenu à Valence, il donna par écrit son sentiment sur la maniere dont on devoit se menager dans la Campagne de 1707. C'est un glorieux monument de sa Prudence, que les evenemens n'ont que trop rendu digne d'attention. L'original est en François, voici la copie.

*L'Opinion du Comte de Peterborow dans un Conseil de Guerre tenu à Valence le 15 * de Janvier 1707.*

* Il y a dans l'Anglois le mois de Fevrier, mais c'est une erreur.

Les entreprises offensives font beaucoup d'eclat pour la reputation des troupes & le credit des Generaux, mais souvent la defensive est plus utile pour l'interêt du public.

Les circonstances requierent des efforts vigoureux dans l'Italie, ou dans l'Espagne. En Espagne la defensive nous assure la couronne d'Arragon ; mais ce sont seulement les troupes d'Italie qui peuvent donner le

coup mortel, c'est à dire entrer dans la France. On ne peut point douter que si les François abandonnent leurs esperances pour l'Italie, les grandes forces que nous avons dans ce pais là, ne soient utilement employées, par le Duc de Savoye & le Prince Eugene.

On ne peut point donner d'avis positif, sans savoir l'état de la flotte; la meilleure disposition dans l'Italie est inutile, sans une puissance maritime pour la soutenir, & en ce cas on doit tout risquer en Espagne, puis que la Guerre y est d'une depense inconcevable pour les Alliez. Mais par la Campagne passée, on voit la difficulté de faire subsister une grosse armée, particulièrement dans la Castille, & qu'il est bien dangereux de mettre le tout, à passer à Madrid, devant une armée superieure en Cavalerie.

Il faut passer le Tage devant l'Ennemy sans Pontons, & avec des preparations fort mediocres pour une telle entreprise; les precipices de cette Riviere sont des fortifications naturelles. Si du côté d'Aranjues, il y a des plaines, il est presque impossible de passer devant une armée en bataille, sans l'assistance d'une grande artillerie, & il est tres facile à une Cavalerie nombreuse, d'empêcher

pecher les provisions necessaires, dans un pais qui n'en est pas abundant.

Si on marche avec les troupes pour avancer dans la Castille vers Madrid, sans les precautions necessaires pour la defense de la Catalogne, il faut ou gagner Madrid ou tout perdre. On peut douter si la prise de Madrid, sans detruire l'armée ennemie, peut être decisive. Mais la perte de la Catalogne paroît indubitable, si les places ne sont pas mieux pourvues, & fortifiées, & si on n'envoye point de troupes dans la Catalogne, ou dans les parties de l'Arragon proche la frontiere, qui peuvent servir en même tems pour embarrasser les secours de la France, & pour soutenir les places fortifiées de la Catalogne.

Si l'on peut esperer une force maritime superieure de bonne heure dans ces mers, il n'y paroît aucune necessité pour des mesures temeraires, & la moindre disgrâce, ou les fatigues peuvent donner à nos troupes l'humeur de desertion, & les Ennemis doivent leur en donner toutes les facilitez, quand elles seront dans une situation favorable à se sauver.

Sur tout la defense de la Catalogne paroît necessaire. Les intelligences assurent que
des

des troupes nombreuses viennent dans le Roussillon, & qu'on formè de ce côté là de grands Magazins de munitions de guerre & de bouche, pour l'Infanterie & pour la Cavalerie.

Enfin en ne peut donner de meilleurs avis sur ce sujet que ceux du Duc de Savoye & du Prince Eugene, qui ont sans doute fait conoitre leurs sentimens à l'Empereur, à la Reine d'Angleterre & à sa Majesté Catholique, auprès de laquelle S. A. Royale à son Ministre.

Le Comte de Peterborow partit d'Espagne peu de tems après avoir donné des avis si salutaires, mais il emporta avec luy un desir extrême que nos affaires dans ce pais là eussent le plus heureux succez. Il les roula sans cesse dans son esprit, mais plus il y pensa & plus il se confirma dans ses premiers sentimens, comme il le fit conoitre à l'Ambassadeur de Portugal auprès du Roy Charles, en luy écrivant de Turin une Lettre où il les appuyoit encore plus fortement qu'il n'avoit fait dans le Conseil de guerre tenu à Valence. Elle fut écrite en François & en ces termes.

Mon-

Monsieur.

J'affeure V. Excellence que je suis avec un penchant particulier vôtre serviteur ; je vous regarde comme mon ami & comme mon compagnon, dans toutes les miseres & les mortifications de la Guerre d'Espagne, & en tous lieux je rends temoignage à vôtre sage conduite, & à la fermeté que vous avez montrée dans des occasions si extraordinaires.

Dieu veuille que vous n'ayez point d'autres chagrins quand je serai en repos. Il me semble que les orages menacent l'Espagne, & je suis plus en peine, parce qu'il me semble que les Generaux ont un grand penchant pour des mesures temeraires. Il est certain qu'ils sont seulement en état de se tenir sur la defensive, & cela suffit pour le public, puis que les preparatifs contre la France, seront terribles du côté de l'Italie & de la Flandre. Vous savez mes sentimens dans les Conseils tenus à Valence. Mais les secours qu'on envoie en Espagne, & la personne du Duc d'Orleans, sont des preuves des grands efforts que l'on fera au commencement de la Campagne. Si vous prevenez la premiere tempête, pendant qu'on s'affeure de Naples, de la Sicile, & de la Sardaigne,
la

la paix nous donnera ce que nous voulons. Je vous avertis que rien ne peut empêcher les Imperiaux de marcher vers Naples : Mais puis que l'on ne peut prevenir cette diversion des troupes, il faut les aider à terminer bien tôt cette affaire ; il me semble qu'étant finie, on pourra solliciter ces troupes pour le secours de l'Espagne.

Mais, Monsieur, songez aux conséquences d'une bataille au Printems en Espagne ; il vaudroit mieux en perdre deux dans la Flandre. Tel malheur peut arriver par la superiorité de la Cavalerie, contre la meilleure Infanterie du monde, qu'elle sera toute detruite en cas de defaite, & que toute l'Espagne sera perdue, faute de garnisons dans les places fortes que nous possedons. Si nous defendons bien ce que nous avons, cette grande Cavalerie se perdra faute de fourrage, ou detruira le pais mal intentionné, & bien tôt elle sera rappelée par les besoins pressans que les ennemis en auront, puis que nous aurons dans ce pais ici, près de soixante dix mille hommes effectifs, pour les mesures vigoureuses que l'on propose.

Je sçai que mes raisons quoy que bonnes n'auront point de force avec les Generaux. La derniere Campagne les embarrasse. Pour
moy

moy graces à Dieu j'ai l'esprit libre & en repos. Je suis content du commencement que j'ai fait. Je souhaite seulement une heureuse fin de l'affaire, & rien de particulier ne se meslera dans mes sentimens pour le public. Je fais grand fonds sur le credit que vous avez avec tout le monde, & je suis bien assuré que l'interêt de vôtre pais demande des mesures precautionnées, puis que vos meilleures troupes sont dans l'Espagne, & qu'une defaite mettroit le Portugal en danger, avant qu'on peût luy donner du secours. L'Angleterre se trouve presque sans troupes, & celles d'Italie étant destinées pour d'autres services, elles prendront difficilement d'autres mesures quoy que les circonstances puissent exiger. Je supplie vôtre Excellence de songer aux consequences d'une bataille perdue. Dieu merci nous ne sommes point dans la necessité d'une victoire, c'est la circonstance de la France.

Je vous dis en partant que je vous ferois savoir les mesures que j'avois proposé au Roy, & qui me paroissent certaines. Mais on ne voulut jamais entendre parler de diviser les troupes. C'étoit pourtant le seul moyen de réussir pour s'asseurer de Madrid. Il falloit des mouvemens prompts, avant que
les

les secours peussent arriver de France, & cela ne se fait point avec de grands corps. Je voulois qu'avec deux mille chevaux, & huit mille fantassins, on eût defendu l'entrée de la Valence ; rien n'étoit plus facile ; & qu'avec onze mille fantassins & cinq mille chevaux, on eût gagné par une marche derobée la tête du Tage. Vous auriez été acompagnez d'autant d'Arragonnois que vous auriez souhaité. Dans les montagnes & pour defendre les bords du Tage, ils auroient égalé vos meilleures troupes ; & ils auroient été plus propres pour de longues & promptes marches. Vous auriez mis le Tage entre vous & les ennemis ; Madrid se trouvoit sans defense ; le Duc d'Anjou obligé à un second voyage de Burgos ; & on empechoit la jonction des secours de la France. Les troupes de Valence eussent suivi les ennemis à une distance raisonnable, quand ils auroient pris la route du Tage. Je vous assure que de telles mesures bien conduites auroient fort embarrassé l'ennemy. Une autre fois je vous expliquerai ce projet plus distinctement, en vous faisant des reponses aux objections qu'on pourroit faire.

A present, mon cher Seigneur, il ne me
reste

reste qu'à souhaiter qu'on ne fatigue point les troupes, dans des vûes impossibles de gagner Madrid, courant risque de perdre la moitié de l'armée par les maladies & la famine, ou le tout par une bataille inégale & trop hors de saison. Je ferai tout mon possible pour obtenir dans le moment favorable, un secours de troupes pour l'Espagne, afin que dans l'arrière saison on puisse pousser les affaires. Je prie V. Excellence d'asseurer le Roy, que rien ne peut diminuer l'attachement inviolable que j'ai pour ses intérêts. Faites s'il vous plait mes complimens, &c.

De Turin le 21. d'Avril. 1707.

L'expérience n'a que trop justifié que le Comte raisonnoit parfaitement juste sur les affaires d'Espagne, & qu'il eût été fort à souhaiter que selon ses sages Conseils on se fût tenu sur la défensive. Mais quoy qu'en prevoyant si bien ce qui est arrivé, il ait donné une haute idée de la pénétration de son génie, & de la solidité de son jugement, je suis pourtant assuré qu'il voudroit de tout son cœur s'être trompé, & n'avoir pas appris comme il fit bien tôt après qu'il eût écrit à l'Ambassadeur de Portugal, que ceux qui
n'avoient

n'avoient eu aucun egard à ses predinctions, les avoient fait accomplir.

Que l'on rassemble à present tous ces faits que je viens d'exposer aux yeux du public & dont j'ai produit les preuves les plus convaincantes. On voit qu'avant même que les François assiegeassent Barcelonne, le Comte de Peterborow avoit conçu un moyen, pour procurer à My Lord Galloway l'honneur de mener le Roy d'Espagne à Madrid, & qu'il n'avoit pas tenu à ses instantes sollicitations, que sa Majesté ne l'eût mis en pratique. On voit avec qu'elle generosité, il refusa des habitans de Huete un dedommagement de dix mille pistoles, & aima mieux les obliger, à fournir de blé pour deux mois l'armée des confederez, en un tems où elle en avoit le plus grand besoin. On voit avec qu'elle affection, avec quel zele il s'exposoit à toute sorte de dangers, & même aux censures & aux reproches de ceux qui luy devoient des remercimens, pour avoir procuré un argent si necessaire à la subsistance d'une armée où il ne commandoit plus. On voit enfin avec combien de prevoyance & d'ardeur, il conseilloit le plus sage parti qu'il y avoit à suivre, quoy qu'il eut peu se dispenser de prendre cette peine, puis qu'il n'avoit plus
d'employ

d'employ qui l'y obligeât. Que l'on juge après tout cela, s'il étoit animé d'un esprit de ressentiment, de jalousie ou d'envie ; & si au contraire il n'a pas fait éclater un Zèle à toute épreuve, pour le bien des troupes de la Reine, lors même qu'il étoit dechargé du soin de les conduire.

La seconde fois que le Comte alla à la Cour de Savoye, il y fut reçu comme il l'avoit été la première, je veux dire avec des marques toutes particulieres d'estime & de considération. La seule chose que je luy aye entendu regretter par raport à luy même, c'est qu'on ne luy eût pas permis de demeurer en qualité de Volontaire, auprès de son Altesse Royale, ou sur la flotte avec le Chevalier Shovel son bon ami. On le pressa de s'en retourner en Angleterre, quoy qu'il ne fût guere en état de faire un si long voyage. D'ailleurs il avoit un extrême chagrin de laisser à Genes, un tres digne Fils encore fort mal d'un coup de canon qu'il avoit reçu à la cuisse, en servant d'escorte à son Pere, d'Espagne en Italie. Attaqué par six vaisseaux de France, il defendit long tems le sien nonobstant sa blessure, avec une prudence & un courage, que tout le monde a admiré, & enfin lors qu'il n'é-

K

toit

toit plus possible de le sauver, il le fit échoüer, & y mit luy même le feu. De deux fils du Comte de Peterborow, c'est le plus jeune, & en même tems le second qui à été estropié au service dans cette Guerre. L'ainé un des hommes du Royaume le mieux fait, pour son coup d'essay fut à la teste d'une des Compagnies de Grenadiers du Regiment des Gardes, qui commencerent le combat de Donawert. L'action fut si chaude dans l'endroit où il donna, que de soixante hommes qu'il commandoit, il n'en resta en vie que dix ou onze. Quelques jours après, continuant à donner des preuves d'une valeur hereditaire à sa Maison, l'une des plus anciennes & des plus illustres de toute l'Angleterre, il receut au bras gauche, sur la fin de la fameuse Bataille de Bleinheim, un coup de mousquet dont il fera estropié toute sa vie.

Je n'ay fait icy qu'une simple narration, d'une partie de la Conduite du Comte de Peterborow en Espagne, justifiée par des faits dont les uns sont d'une notorieté publique, & dont j'ai demontré les autres par des pieces autentiques & originales. Je ne doute point que ceux qui liront ce petit ouvrage, ne re-
marquent

marquent d'eux mêmes, avec quelle regularité, avec quelle precaution, le Comte s'est menagé dans tout ce qu'il a fait ; & qu'ils n'observent avec plaisir, qu'encore qu'il n'eût rien tant à cœur dans toutes ses actions, que la Gloire de sa Majesté Britannique, & le bien de sa Patrie, il n'oublioit pourtant pas de pourvoir à sa propre defense, s'il arrivoit que par ignorance ou par envie ses actions fussent mal représentées. Quelques clameurs qu'on ait excité contre luy, il est si bien fourni de materiaux pour sa justification, que s'il étoit jamais obligé à les produire, le Public ne feroit peut être pas moins surpris, de voir que ses Accusateurs eussent si peu à dire contre luy, qu'il l'a été luy même d'entendre que personne eût été capable de l'accuser.

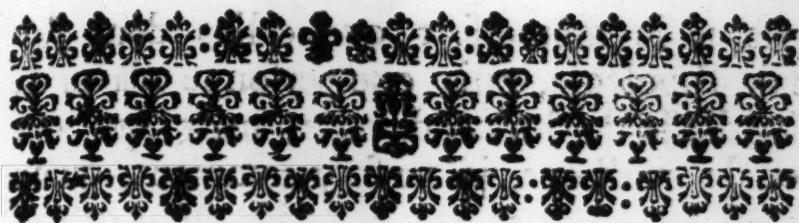
Je n'ay trouvé qui que ce soit d'affés hardy, pour rien dire qui reflechist sur sa bravoure. Cependant on auroit autant de raison, de mettre en doute son Courage que sa prudence ; puis que'n tout ce qu'il a entrepris, & qu'il a heureusement executé, il s'est trouvé dans des circonstances, qui l'ont obligé à faire plutôt des coups de teste, que des coups de main. On juge naturellement de la Conduite d'un homme, par le cours &

l'enchainure de ses actions. Quand on voit que quelqu'un forme des desseins avec prudence, qu'il les conduit avec habileté, & qu'il les execute avec vigueur; quand on voit qu'il est toujours alerte, toujours aux aguets pour se saisir de l'occasion, & pour en profiter, qu'il prend toutes les mesures possibles pour bien conoître les forces de l'ennemy, & pour faire paroître les siennes avec avantage; quand on le voit choisir le tems propre à mettre en usage toute sorte de stratagemes tantôt pour attaquer tantôt pour se defendre; enfin quand on le voit menager si bien de petites forces, que même sans en venir à un combat, il rend inutiles tous les efforts d'une nombreuse armée; alors on ne peut s'empêcher de reconoître, que ce sont là de bonnes, & de solides preuves d'un grand sang froid, & d'une profonde sagesse. Pour moy j'avoue que je suis à cet egard de l'opinion du vulgaire, & que je n'en aimerois pas moins les gens de ce caractère, pour avoir eu d'heureux succez.

Si j'étois du conseil des ennemis du Comte de Peterborow, le meilleur avis que je croirois pouvoir leur donner, ce seroit de nier absolument tout ce qui a été fait en Espagne. A moins qu'ils ne veuillent
avoir

avoir recours à des Miracles, il est impossible que l'on puisse assigner une cause raisonnable, aux grands succez que nous avons eu dans ce païs là pendant un assez long tems, si on ne la cherche dans la pénétration d'esprit, & dans la sage conduite du Comte. Quiconque en jugera sans partialité, avouera qu'un recueil de papiers, tel que celui qu'il a en main, & dont je n'ay publié qu'une fort petite partie, ne pourroit jamais avoir été fait par un homme qui se conduiroit au hazard, sans réflexion, & sans prevoyance.

Toute la faveur que je sçay qu'il souhaite, & qui est la seule dont il ait besoin, c'est que le Public veuille juger de luy selon que des temoins deposeront, si jamais on vient à les examiner.



L A

CAMPAGNE

D E

VALENCE.

J'AI executé le dessein que je m'étois proposé, & qui n'étoit autre que de dissiper les fausses idées, qu'on avoit donné de la conduite du Comte de Peterborow en Espagne, pour pouvoir faire des plaintes contre luy, sans quoy on n'en auroit point eu le moindre pretexte. Je n'en demeurerai pourtant pas là, & puis que j'ay en main de si bonnes pieces, je veux encore m'en servir pour une autre vûe. Ce sera en donnant une relation particuliere de quelques unes des actions du Comte, qui à la verité n'ont

K 4

pas

pas eu le même sort que celles dont j'ay fait l'apologie, puis que personne n'a eu la hardiesse de les condamner, mais qui ont eu le malheur, je ne sçay comment, qu'on n'en ait presque point parlé, quoy quelles soyent tres dignes d'être publiées avec les plus grands eloges.

La Campagne de Valence est si peu connue, que quand ce ne seroit que cette raison, j'espere que le Public me saura gré que je l'en instruise. Les moyens que l'on mit en œuvre, pour venir à bout d'un dessein aussi important, que celui de s'asseurer de ce Royaume, furent si extraordinaires, qu'avec tout le soin que je prendrai de ne rien rapporter que d'exactement vray, le Recit que j'en ferai aura plus l'air d'un Roman que d'une Histoire. Cependant il paroîtra que dans cette suite *d'heureuses temerités*, comme s'expriment quelques uns en parlant des grands Exploits du Comte, il y avoit beaucoup plus de reflexions, & d'efforts de genie, qu'il ne semble qu'on en peut faire dans le trouble & dans les embarras de la guerre. En un mot, une courte & simple Relation d'une si glorieuse Campagne, suffira pour mettre dans tout son jour, l'habileté & la prudence que le Comte de Peterborow y

fit

fit paroître avec tant d'éclat, & qu'on a tenu jusqu'ici dans l'obscurité, par un silence aussi injuste qu'il a été affecté.

DAns le premier Conseil de guerre que l'on tint après la prise de Barcelonne, le Comte de Peterborow étoit d'avis de separer les troupes en deux corps, & d'en envoyer sans delay plus de la moitié au Royaume de Valence, & le reste au Royaume d'Arragon. Mais Coningham & le Baron de Schratenbach, tous deux Majors Generaux, l'un Anglois & l'autre Hollandois furent d'avis au contraire, qu'il ne falloit point harasser davantage les troupes, ni les afoiblir en les separant, & que puis qu'elles suffisoient à peine pour defendre les places de la Catalogne, on devoit prendre tout le soin imaginable de les conserver en bon état, & de les tenir aussi près les unes des autres qu'il seroit possible. Il y avoit de fortes raisons pour ce second sentiment, qui prevalut sur le premier. Il semble que l'on ne pouvoit pas refuser quelque repos, à des troupes qui avoient tant souffert sur la mer, & qui venoient de faire un siege si fatigant. Cependant le Comte fit resoudre d'une commune voix, que l'on enverroit
un

un bon corps à Lerida, & environ mille fantassins avec deux cens chevaux à Tortose, qui est sur la frontiere de la Valence.

Il faut sans doute donner quelque tems à faire des recrues, & à retablir des Regimens ruinez ou delabrés. Mais il est certain qu'un peu de repos, une bonne nourriture, & quelque petite recompense, font revenir bien tôt les Soldats de quelque fatigue que ce soit, & les mettent en état & en bonne volonté de servir pour tout ce que l'on veut. L'évenement fit voir qu'avec une prompte marche, & une somme d'argent pour acheter des chevaux, nous aurions peu alors courir toute l'Espagne, avant que l'Ennemy eût eu le loisir de s'opposer à un dessein si vigoureux & si peu attendu. D'ailleurs les mechans Quartiers de Barcelonne nous faisoient perdre plus de monde, que nous n'en aurions perdu dans quelques combats ou dans des marches raisonnables, encore même qu'on les eût faites en hyver.

Le Comte pressoit extremement la Cour, pour être envoyé au Royaume de Valence, quoy qu'il ne peut y aller qu'avec un fort petit corps de troupes. Mais il y avoit des gens qui aimoient mieux, que l'on peût attribuer la reduction de cette belle partie de
l'Es-

l'Espagne, à leurs negotiations & à leurs intrigues, plutôt qu'aux armes de la Reine d'Angleterre & des Etats Generaux. Ces jaloux artifices causerent des delays qui firent à être tout à fait funestes. Il est vray que l'on vint cependant à bout de faire revolter la ville de Valence, avec le Comte de Cifuentes que le Duc d'Anjou avoit nommé Vice-Roy de ce Royaume, & qui pour le dire en passant y étoit assés haï. Mais la joye qu'on eut de cet accident fut de peu de durée ; les demarches lentes des Ministres, donnerent le tems à l'Ennemy d'envoyer un Corps considerable de troupes disciplinées devant St. Mattheo, sous la conduite du Comte de las Torres. Ce General avoit servi dans la guerre d'Italie, & outre qu'il avoit une longue experience, il s'étoit acquis la reputation d'un homme de courage.

La Cour de Barcelonne fut fort alarmée de cette nouvelle ; mais il courut un bruit que les Milices de la Catalogne, de la Valence, & de quelques villes d'Arragon, avoient pris les armes au nombre de seize mille ; qu'elles s'étoient assurées des villes & des passages necessaires, pour rendre fort difficile la subsistance des troupes qui étoient devant St. Mattheo, & leur

re-

retraite impossible : De sorte qu'il ne manquoit pour les ruiner entierement, que peu d'Officiers, & quelques soldats aguerris, capables de conduire & d'animer ce grand nombre de gens qui étoient postés si avantageusement.

St. Mattheo étoit d'une extrême importance par sa situation. Si les ennemis s'en fussent rendus maîtres, il ne pouvoit plus y avoir de communication entre la Catalogne & la Valence. Ainsi toutes nos esperances dans ce Royaume se seroient evanouïes par la perte de cette ville. Ce fût pour tacher de la sauver que le Roy d'Espagne envoya ses ordres au Comte de Peterborow, en ces termes.

LE ROY

Illustre Comte de Peterborow, General & Commandant de mes troupes ; j'ay receu avis ce même moment, que dans le bois de Vallivana entre Morella & St. Mattheo, Tilly qui a mille chevaux & autant de fantassins, est entouré par les gens du pais, qui apres s'être saisis de tous les passages, ont demandé des troupes réglées pour les aider, au Commandant de Tortose, lequel a répondu qu'il n'avoit point receu d'ordre pour cela,

cela, & que sans ordre il ne pouvoit point donner de troupes. Sur quoy j'ai resolu, considerant combien il seroit avantageux à mon service Royal, que cette entreprise fût heureusement executée, de vous ecrire à cette occasion, afin que vous envoyiez promptement ordre au dit Officier, qu'il donne aussi tôt le nombre de gens que vous croirés qui sera suffisant ; ce que j'attens de vôtre grand Zele & de vôtre Prudence. Selon la situation où l'on m'assure que sont les ennemis, *il est impossible qu'il en echa-pe aucun*, si les troupes de la Reine qui sont si bien en commodité dans Tortose, vont assés à tems pour assister les gens du pais qui sont assemblés.

Donné à Barcelonne le 31 de Decembre 1705.

Le Comte de Peterborow regrettoit trop le tems qu'on avoit deja perdu, pour en perdre un moment davantage. Au lieu d'envoyer par quelque subalterne l'ordre que le Roy demandoit, il prit luy même la poste, & quoy que St. Mattheo soit à plus de trente lieues de Barcelonne, il trouva le moyen d'en faire lever le siege environ huit jours après son depart. Un tel dessein étoit
sans

sans doute fort extraordinaire, mais la manière dont il s'y prit le fut encore bien davantage.

Il ne s'arresta ni le jour ni la nuit jusqu'à ce qu'il vint à Tortose, où il avoit depeché un courrier avec ordre au Brigadier Killegrew de marcher. De sorte qu'avant qu'il y arrivât, les troupes avoient passé l'Ebre. Il ne fût pas plutôt dans la ville, qu'il fit venir le Gouverneur les Magistrats & les Officiers. Quel fut son etonnement, quand il aprit que les ennemis étoient trois fois plus forts qu'on ne les avoient représentés, & qu'il n'étoit point vrai que les gens du pais fussent en armes, ni même qu'il y eut un seul de ces *seize mille hommes qui devoient ne laisser échaper personne* ? Ce qu'il y avoit de fort réel, c'est que les ennemis étoient devant St. Mattheo, avec près de trois mille chevaux, & environ quatre mille hommes d'infanterie ; au lieu que le Comte de Peterborow ne pouvoit faire fonds que sur mille fantassins & deux cens dragons.

Il n'est pas mal aisé de deviner quel pouvoit être l'avis general des Officiers dans de pareilles circonstances. Aussi le Comte n'eut garde de vouloir leur persuader qu'il
fût

fût raisonnable d'aller attaquer les ennemis, avec un si prodigieux defavantage. Mais il s'apliqua à leur faire sentir, qu'à moins que de faire lever le siege nos affaires seroient entierement desesperées. En suite il les pria de luy laisser tenter la fortune, pour voir si la diligence & la surprise ne pourroient pas le faire venir à bout, de ce qu'il luy étoit impossible d'exécuter à force ouverte. L'extrême confiance qu'ils avoient en sa capacité, fit que dans toutes les occasions ils donnerent leur approbation, ou du moins leur acquiescement à tous ses desseins, quelques difficultés qui peurent s'y rencontrer.

Il est certain que le Comte de las Torres, n'eut aucune connoissance de nôtre approche, jusqu'à ce que des Emissaires du Comte de Peterborow, luy en porterent les nouvelles. Ils le firent si bien selon les instructions qu'il leur avoit donné luy même, qu'ils produisirent tout l'effet qu'il souhaitoit. Il faut confesser à sa gloire que nous devons tous nos succès en Espagne, d'un côté aux rares & surprenans stratagemes de son invention, & de l'autre à l'exaëtitude des gens qu'il employoit pour les faire réussir.

Il ne se feroit jamais d'aucun Espagnol sans se saisir de toute sa famille, pour luy repondre de la maniere dont il s'aquitteroit de sa commission : Et comme les gens de ce pais là ont naturellement beaucoup d'esprit, & s'exposent à toute sorte de risques pour de l'argent, il étoit difficile que le General ennemi s'empêchât d'être trompé, à moins que de renoncer à toutes les regles qu'il faut suivre pour avoir de bonnes intelligences, & de s'obstiner à ne rien croire quelques probable qu'il peut paroître.

En marchant dans les montagnes, en separant ses troupes, & à la faveur de l'obscurité, il rassembla tout son monde en une nuit, proche d'une ville appelée Traguera, à deux lieues du Camp des Espagnols. Après les y avoir fait entrer, il prit si bien ses mesures qu'il empecha que personne n'en sortît pour aller avertir les ennemis.

Il commença à marcher avant le jour, & ayant fait reconnoître les bois & les hauteurs avec un petit parti, il posta quelques Dragons & des Miquelets si commodement, que les gens qui venoient du côté du Camp des Espagnols, ne pouvoient les voir qu'après qu'ils les avoient passiez & alors le Comte faisoit
arrê-

arrêter ces gens, de sorte que personne ne pouvoit rebrousser chemin. Tous les soldats furent ainsi conduits dans leurs postes, pour paroître à une certaine heure, aussi tôt après que ses espions auroient fait dans l'armée ennemie, l'impression qu'il souhaitoit. On verra ce qu'il se proposoit dans ce stratageme, par cette lettre qu'il ecrivit au Commandant de St. Mattheo.

Au Colonel Jones.

VOUS aurez de la peine à croire, ce que vous apprendrés par cette lettre si elle peut vous être rendue, mais quoy que j'aye pris toutes les precautions afin qu'elle puisse parvenir jusqu'à vous, il n'y auroit pas grand mal quand elle tomberoit entre les mains des ennemis, puis qu'ils verront ou plutôt qu'ils sentiront mes troupes, presque aussi tôt qu'ils pourroient avoir quelque connoissance de mon approche, quand même je serois trahi par ceux à qui je confie cette lettre. La raison pourquoy je la hazarde, c'est afin que vous vous prepariez à ouvrir la porte la plus avancée du côté de Valence, & que vous teniez vos mille Miquelets tout prêts. Je leur promets l'em-

L

ploy

ploy qu'ils aiment, & pour lequel ils sont très propres, c'est de poursuivre les Ennemis lors qu'ils fuyent & de les piller. Le pais est tel qu'on le peut souhaiter pour les détruire entierement. Soyés seur qu'aussi tôt que mes troupes paroîtront, & que vous aurez entendu la premiere décharge de l'artillerie, vous y repondiez en criant à l'Angloise *Halloo*. Vous prendrez du côté des montagnes, avec tout vôtre monde. Ne vous mettez point en peine de ce que la ville deviendra ; laissez la à vos Maîtresses. Il faudra que le Comte de las Torres tire du côté de la plaine : Les montagnes qui sont sur la gauche sont presque impraticables, étant occupées par cinq ou six mille hommes du pais. Mais ce qui le fera plus enrager, c'est que le Regiment de Nabot qui a pris nôtre parti près de Valence, est avec ces gens là.

Il n'y a que huit jours que j'étois à Barcelonne, & je crois que le Comte de las Torres a de là de trop bonnes intelligences pour pouvoir l'ignorer. Pour ce qui regarde mes troupes & mes desseins, c'est au moins ce que je puis aisement l'empêcher de savoir, supposé que je ne peusse point luy cacher autre chose. Vous savez les forces que

que j'ay, & le grand nombre de gens qui s'assembloit de toutes parts contre nous, de sorte que je suis forcé de tout risquer aujourd'huy. Il faut que cette affaire soit décisive, ou autrement nôtre partie est absolument desespérée; à neuf ou dix heures, c'est à dire une heure après que vous pourrez avoir reçu cette Lettre, assurez vous que vous nous verrez au haut des montagnes, & à moins de deux portées de Canon du Camp des Ennemis.

Les commoditez de la Mer sont inconcevables. Je m'en suis heureusement servi pour faire ce que vous n'auriez jamais peu vous imaginer : J'ai des forces presque égales à celles des Ennemis, & vous savez qu'il ne nous en faudroit pas tant. Jamais gens n'ont été plus transportez de joye que les nôtres le sont, d'avoir été menez avec tant de secret si près de l'Ennemy. J'ay autour de six mille hommes logez cette nuit dans la ville de Traguera. Je ne m'attens pas que vous le puissiez croire, jusqu'à ce que vous le voyiez.

Vous savez que nous avons mille hommes de pied, & deux cens Dragons dans Tortose. Le Regiment de Wills, & mille Fantassins Anglois & Hollandois, ont des-

cendu l'Ebre dans des batteaux, & j'en ay fait embarquer mille autres à Tarragone, qui ont mis pied à terre à Vinaros. De là j'ai fait transporter l'artillerie dans des charrettes. Il m'a été facile d'assembler la Cavalerie. Les Regimens de Zinzendorf & de Moras sont aussi bons que les nôtres, & font avec nos Dragons Anglois prez de deux mille hommes. Mais le tout depend de donner vigoureusement sur les ennemis, & de les poursuivre à toute outrance, & sans relâche.

Mon cher Jones, faites voir que vous êtes un vray Dragon. Soyez diligent & alerte, prechez à vos Miquelets cette Doctrine qui leur sera si agreable, *Pillage sans danger.*

Vôtre amy

PETERBOROW.

Cette lettre fut écrite double, & donnée à deux hommes ; l'un fut chargé de se rendre le lendemain matin à une certaine heure, au camp du Comte de las Torres, & de luy remettre comme par trahison celle dont il étoit chargé. L'autre devoit demeurer caché dans les montagnes pendant le jour, & essayer

essayer de rendre la fienne dans la nuit au Colonel Jones. Celuy cy étoit véritablement persuadé, que le nombre de nos troupes étoit tel que le Comte de Peterborow vouloit qu'on le crût. Le premier avoit ordre de ne rien dire de nos forces, afin qu'il ne fût pas maltraité, si la vérité venoit à être connue. Mais après avoir delivré sa Lettre, il devoit découvrir où l'autre espion étoit caché, en stipulant auparavant, que si on le pouvoit prendre on luy sauveroit la vie. On n'a point sçu si ce fut l'artifice du premier de ces espions, ou la bonne foy du second qui fit le coup ; mais il est certain qu'aussi tôt que la lettre eût été traduite en Espagnol, le Comte de las Torres donna des ordres pour se disposer à marcher. Peu de tems après, un petit parti des Ennemis s'étant retiré, quelques uns de nos gens s'avancerent jusqu'au haut de la Montagne qui commande St. Mattheo ; & des qu'on les y eût aperçus, tout le camp fut dans la plus grande confusion, les Soldats abattirent les tentes, chargerent le bagage, & l'on ne songea plus qu'à lever le siege.

Les troupes du Comte de Peterborow parurent bien tôt au haut de la montagne voisine, qui n'étoit éloignée du camp des

ennemis que tout au plus de toute la portée d'un canon. Comme le pais est dans cet endroit mellé d'eminences & de valons, & d'ailleurs couvert d'oliviers, il favorisoit extrêmement nôtre aproche, & un parti avancé de l'Ennemi ayant été repoussé vers le camp, avant qu'il peût juger de nos forces, il fut aisé, à nôtre General de les faire paroître d'une maniere qui étoit fort à leur avantage. Cette surprise inspira aux Ennemis toute la frayeur qu'il pouvoit leur souhaiter, & s'il eût eu assez de monde, il avoit la plus belle occasion de les tailler tous en pieces. Mais il se contenta de faire fuir sept mille hommes sans les attaquer, & il crut qu'il suffisoit d'avoir fait lever le siege avec des forces aussi disproportionnées, que l'étoient douze cens hommes contre plus de six mille. Cette belle action luy étoit d'autant plus glorieuse, que toutes les bonnes nouvelles qu'on avoit débité à Barcelonne, & qui l'avoient engagé à partir, se trouverent absolument fausses, & qu'il rencontra dans son dessein tant d'obstacles, & de si grands dangers, que toute autre que luy n'auroit jamais eu la hardiesse de l'entreprendre.

Le

Le secours de St. Mattheo, parut à la Cour aussi important, qu'il avoit été inespéré. On peut juger de quelle maniere la nouvelle en fut reçue, en comparant deux lettres que Mr. Crow qui étoit à Barcelonne en qualité d'Agent de la Reine, écrivit au Comte. Quoy que la seconde ne fût écrite que deux jours après l'autre, elles sont pourtant d'un air bien different. Voici la premiere.

My Lord.

Je n'ay pas besoin de savoir ce que votre Excellence pensera de la liaison de cette Lettre avec la precedente. Je crois que vous n'y cherchez point de suite, ni en rien de tout ce qui n'est pas sous votre commandement immediat. Il n'y a ici, que *defiance, mécontentement, & desespoir.*

A Barcelonne le

M. CROW.

12 de Janvier 1706.

Là seconde Lettre est sur un tout autre ton.

My Lord

J'étois en proye à toute la melancholie, que le mauvais tems, le triste état de nos affaires,

affaires, & mes réflexions sur une entreprise aussi difficile que la vôtre, étoient capables de m'inspirer. J'étois même si faisi de crainte, que je n'osois ouvrir la lettre de votre Excellence du 10. Mais que la première ligne a bien vite chassé tous mes chagrins ! Souffrés que dans les transports de ma joye je vous embrasse mille fois, & que je vous donne un million *d'Horabuenas*. Que ne meritez vous point, vous qui par votre sage conduite & par votre heureuse étoile, savez si bien reparer la mauvaise fortune des Rois ? J'ai couru au Palais, & là tout ce qu'il y a de gens de qualité, m'ont félicité sur le glorieux succez de votre Expedition. Je puis vous assurer, My Lord, que le Roy paroît extraordinairement content de ce que vous avez fait, & que tout le monde vous donne les applaudissemens qui vous font si bien deus : Vous n'avez pas seulement rendu la vie au Ministère, mais vous avez encore fait revivre ceux qui alloient expirer à l'autel de *St. Gajetano*. Les messâges qu'il a falu que j'aye reçu, & que j'aye fait faire ce matin, m'ont emporté tant de tems, que je crains que le courrier ne parte avant que j'aye fermé cette lettre.

Mal-

Malgré l'avis de la *Junta* en presence du Roy, le Regiment d'Ahumeda a des ordres positifs de retourner à Lerida, quelque part qu'il puisse être. Ainsi j'espere que le Colonel Wills aura marché.

A Barcelonne

le 14 de

Janvier 1706.

M. Crow.

LE Comte de Peterborow passa par St. Mattheo, ayant auparavant resolu de qu'elle maniere il feroit mine de poursuivre les ennemis, sans courir risque de perdre son petit corps de troupes, s'il arrivoit qu'ils fussent mieux informez de son état, & qu'ils revinssent de leur terreur panique. Pendant qu'ils marchaient dans une plaine étroite, qui va à Valence, il prit le long du bord des montagnes, jusqu'à la ville d'Albocazer qui n'est pas loin de St. Mattheo, & un peu à la droite des Ennemis.

C'est là qu'il receut un exprés du Roy, avec toutes ces tristes nouvelles; que le Duc de Noailles entroit dans la Catalogne du côté du Roussillon, avec près de huit mille hommes, que le corps commandé par
Serclas

Serclas Tilly dans l'Arragon, étoit de quatre ou cinq mille, & qu'il attaquoit toutes les villes aux environs de Lerida ; enfin que le Duc d'Anjou & le Marechal de Tessé, assembloient près de Madrid dix mille hommes qui feroient bien tôt en mouvement ; sans compter les troupes du Duc de Berwic sur les frontieres de Portugal. En suite le Roy donnoit avis au Comte, que tout cela l'obligeoit à rappeler mille hommes de pied & trois cens chevaux, qui avoient eu ordre de l'aller joindre, & qui étoient déjà arrivez à Tortose. Toutes les lettres qu'il recevoit en même tems de la Cour, luy representoient l'extrême necessité qu'il y avoit de défendre la Catalogne, & sur tout de conserver la personne du Roy. Cependant sa Majesté ne luy envoyoit point d'ordres formels, comme il luy en avoit donné, & des plus pressans, pour aller secourir St. Mattheo.

Les gens qui devoient venir joindre le Comte ayant été contremandés, il ne luy resta pour sa consolation, qu'un ample & plein pouvoir que le Roy d'Espagne luy avoit envoyé, de faire tout ce qu'il trouveroit à propos, & que sa Majesté fortifia de beaucoup de complimens, & d'une grande

de autorité qu'Elle luy donnoit dans ses Etats, au lieu d'un bon renfort de troupes. Par là il étoit exposé à être chargé de la perte de la Valence, s'il repassoit l'Ebre, où de la perte de la Personne du Roy, s'il ne retournoit pas dans la Catalogne, qui se trouvoit en un peril si eminent.

Cependant son Infanterie marchoit sur des cailloux dans des montagnes au cœur de l'hyver, sans habits, sans souliers, & ses dragons étoient montez sur des chevaux qui avoient peine à se trainer. Dans de si facheuses circonstances, il demanda l'avis de ses Officiers, qui fût, que l'on devoit tout mettre en usage, pour aller promptement defendre la Catalogne. Voici leur resolution dans un Conseil de guerre tenu à Albocazer le 12. de Janvier 1706.

Presens Richard Gorges, Robert Killegrew, Edward Pearce, Thomas Allen, J^a.St. Pierre, Josline Mead, Archibald Hamilton, Thomas Alnutt, D. Collberg, Charles Steward, Dom Joseph Bellver, & Thomas Phillips.

AYant examiné des Espions, des Prisonniers, & des deserteurs, sur les forces de l'ennemy, nous avons trouvé qu'ils
s'ac-

s'accordent tous à dire, que les ennemis ont trois de leurs meilleurs Regimens de Cavalerie, & un de Dragons, outre deux cens chevaux de la garde du Duc d'Anjou. Il paroît aussi qu'ils doivent avoir été joints par le Regiment de Cavalerie, de Pozo Blanco, & par un Regiment de Dragons, qui n'étoit qu'à trois jours de marche. Chaque Regiment de Cavalerie, s'il est complet, est de douze Compagnies, où il y a trente hommes dans chacune.

Sur ce pied-là, il faut qu'ils ayent en tout pour le moins deux mille chevaux, & leur Infanterie est d'environ deux mille huit cens hommes. Il nous paroît encore, par des avis, des lettres, & des relations, que Velfco est venu près de Valence avec un corps de cinq cens chevaux, & de quinze cens fantassins ; les deserteurs & les Prisonniers rapportent que les ennemis marchent pour l'aller joindre, faisant grand fonds sur la correspondance qu'ils ont dans cette ville. Pour ce qui est de nôtre état, les troupes qui ont fait lever de siege de St. Mattheo, ne consistoient qu'en mille fantassins, & moins de deux cens Dragons. L'Ennemy ne sachant rien de nôtre marche a été surpris, & s'est retiré. Nos troupes pour le
suivre

suivre ont fait une longue & penible marche, au travers des montagnes jusqu'à Albocazer, où le Comte de Peterborow a eu avis de la Cour, que les troupes réglées du Duc d'Anjou, avoient augmenté jusqu'au nombre de douze mille hommes sur les frontieres d'Arragon, outre près de six mille qui étoient entre ce Duc & la Valence. Il nous reste neuf cens hommes d'Infanterie, qui sont extrêmement fatiguez, d'avoir marché si long tems, les pieds presque nuds sur des rochers & dans des montagnes. Sur cela nôtre General a tenu un conseil de guerre; tous les Officiers des allies & du Roy d'Espagne qui y ont assisté, ont été d'avis, de ne point avancer d'avantage dans les plaines qui menent à Valence, mais d'essayer de nous rendre maîtres de Peniscola, en marchant du côté de Vinaros, qui sera un bon poste pour y attendre les troupes qui nous viennent joindre. Ce port n'est pas si éloigné de Tortose, que le Comte de Peterborow ne puisse employer de là ses forces, à secourir la Catalogne en passant l'Ebre, si cela étoit nécessaire, où à soutenir Valence dès qu'il sera suffisamment renforcé pour y aller, ce n'est pas qu'il ne puisse continuer quelque

que tems a suivre luy même les ennemis avec quelque petit parti à cheval, pour observer leurs mouvemens. Par des lettres interceptées du Comte de St. Estevan Vice-Roy d'Arragon, nous voyons de plus, que cinq mille hommes marchaient sous le Duc d'Arcos, & n'étoient qu'à cinq lieues de Valence. Cependent les derniers ordres de la Cour laissent au Comte de Peterborow, une entiere liberté d'agir en tout comme il le trouvera bon, au lieu qu'en venant dans ces quartiers, il avoit des ordres expréz d'aller secourir St. Mattheo, sur des intelligences où il ne s'est trouvé aucune ombre de fondement ; ce qui l'a empêché de rendre un service plus considerable, puis que pouvant passer les ennemis, & prendre près de mille chevaux, il auroit peu se jeter dans Valence avec trois mille hommes. En un mot puis que la Cour permet au Comte de Peterborow de suivre le parti qu'il voudra, c'est l'opinion de tous ceux qui composent ce Conseil de guerre, qu'ils s'exposeroient à être blamez de tout le monde, s'ils ne luy conseilloient pas de poster ses troupes, de maniere que l'on ne puisse point l'empêcher de secourir le Roy en personne, & d'aller defendre la Catalogne, dans l'ex-
trême

trême nécessité où elle se trouvera selon toutes les apparences.

VOyla d'un côté tout un Conseil de guerre qui étoit d'avis, que Peterborow ne songeât plus qu'à la conservation de la Catalogne, & de la personne du Roy d'Espagne. D'un autre côté sa Majesté Catholique luy insinuoit, combien elle esperoit qu'il acheveroit la Conquête de la Valence, quoy qu'en même tems Elle rapellât le peu de troupes, qu'Elle luy envoyoit de renfort pour un si grand dessein. Tout cela fait voir combien il étoit difficile au Comte, pour de pas dire impossible, de concilier ces deux vues si différentes, & de repondre à l'une & à l'autre. Il y a sans doute bien peu de Generaux, qui avec deux cens Dragons & neuf cens fantassins, & encore dans le mauvais état qui a été représenté, eussent peu penser à reduire un Royaume, nonobstant une si grande superiorité des forces de l'ennemy ; nonobstant le defaut d'ordre precis de la part du Roy, pour une telle entreprise ; nonobstant les sollicitations de toute la Cour, pour faire revenir le Comte dans la Catalogne ; enfin nonobstant le sentiment si unanime & si bien fondé tout ensemble d'un Conseil

feil de guerre. Il y en a encore moins, qui fussent venus à bout d'un tel dessein.

Le Comte suivit le resultat du Conseil de guerre. Il envoya à Vinaros toute son Infanterie, avec un petit parti à cheval ; c'est une petite ville du côté de la Mer, à six lieues de Tortose. Là en cas de necessité il pouvoit embarquer son infanterie, dans des bateaux, & luy faire monter l'Ebre en toute seureté. En même tems il se mit à la teste d'un parti de Cavalerie, pour suivre les ennemis. Sa separation des Officiers fut fort triste, & leurs craintes pour luy redoublerent, lors qu'il leur declara qu'encore que dans les circonstances où il se trouvoit, tout deût luy faire desesperer de pouvoir s'asseurer du Royaume de Valence, il étoit pourtant resolu de l'entreprendre, & que puis que sa Majesté avoit cru, qu'il pouvoit faire cette Conquête dans l'état où il étoit, Elle ne pourroit pas se plaindre de ses demarches, quelque temeraires qu'elles peussent être. Enfin il protesta qu'il ne repasseroit point l'Ebre sans un ordre exprès de la part du Roy, & il fit conoître sa resolution à ce Prince, comme on le verra par cet extrait d'une lettre, dont l'original est en François.

SIRE,

SIRE,

L'Honneur que V. M. me fait dans sa dernière lettre me donneroit du courage si j'avois plus d'ennemis sur les bras. V. M. me promet sa confiance, m'assure de son estime, & de son amitié ; c'est trop, Sire, la recompense est trop grande. Mais je supplie V. M. de croire que je ferai tout mon possible pour n'être point indigne de ses faveurs. Il est vray Sire, j'ai souhaité ardemment d'avoir du credit auprès de vous. Mais je prens le grand Dieu à témoin, que je ne l'ai point désiré pour des intérêts particuliers, c'étoit pour pouvoir vous servir que je l'ay souhaité ; c'est vôtre établissement que je demande par dessus toutes choses.

V. M. m'a fait des honneurs que je ne puis meriter. Mais Sire, depuis long tems je me suis cru exclus de vos Conseils, comme aussi le Ministre Anglois. Nos avis n'ont point été aprouvez, & si V. M. m'avoit voulu confier le maniment de ses troupes, elles seroient à présent en état de faire teste à vos ennemis ——— Si V. M. m'avoit voulu permettre de marcher en Valence, quand je l'ai demandé avec tant d'empres-

M

fement

fement, au lieu qu'on m'a fait attendre pour la marche de troupes imaginaires ; si V. M. m'avoit voulu croire dans cette occasion, elle auroit peut être déjà, non seulement un Viceroy de Valence, mais encore le Royaume même ----

Je marche droit à Valence, avec ce qui me reste après le grand detachment que j'ai fait, des forces que j'avois ramassées. Je ne puis pas prendre d'autres precautions, soumettant le tout à la Providence. V. M. m'a fait passer l'Ebre, par des ordres positifs, pour le secours de ce Royaume. Si Elle le trouve à propos, il est juste de me donner les mêmes ordres pour le repasser, quand Elle jugera que le secours de la Catalogne le requiere. Si le tems qui a été perdu si fort contre mon gré, m'expose à être sacrifié, du moins je perirai avec honneur, & comme un homme qui meritoit un meilleur sort, &c.

A Alcala le 27. de Janvier 1706.

Le Comte de Peterborow envoya ordre en même tems, de faire entrer dans la Valence les mille fantassins Espagnols, & les trois cens chevaux dont il a été parlé. En cas que le Roy les contremandât une seconde

conde fois pour les faire retourner à Lerida, il ordonna au Colonel Wills de venir incessamment à son secours, avec le même nombre de gens de pié & de cheval. Il réussit dans son dessein. Comme on vit qu'il étoit resolu de tirer des troupes Angloises qui étoient à Lerida, autant d'infanterie & de Cavalerie qu'il y en avoit dans le corps Espagnol qu'on y faisoit retourner, ce corps eut ordre de reprendre sa marche selon les desirs du General Anglois, qui cependant continuoit à *poursuivre* les ennemis. On ne doit pas m'accuser de parler improprement en me servant de ce terme, puis qu'ils marcherent vingt lieuës avec la même précipitation, que quand ils s'enfuirent de devant St. Mattheo, toujours persuadés qu'ils avoient à leurs trouffes une armée de beaucoup supérieure à la leur ; le Comte ayant eu l'adresse de les entretenir dans cette opinion, par les mêmes ruses qui leur avoient fait lever le siege.

Il est aisé de comprendre quel repos pouvoit avoir un petit parti employé à un tel dessein, & qui pour y réussir étoit continuellement obligé de paroître tantôt d'un côté tantôt d'un autre, afin de donner jour & nuit des alarmes à l'Ennemy. Quelle

fatigué n'étoit ce pas aussi pour un General, qui se voyoit dans la necessité d'être toujours en personne à la tête de ce parti, à chaque pas qu'il falloit faire, & qui devoit avoir l'esprit incessamment occupé à inventer de nouveaux stratagemes, n'ayant que cette seule ressource pour venir à bout de son entreprise ! Si je voulois écrire le détail de tout ce qu'il fit dans cette occasion, il paroîtroit presque incroyable. Je rapporterai seulement une circonstance, qui pourra faire juger de tout le reste.

Après quelques jours de marche, toute l'armée ennemie arriva à Nules, qui est à trois journées de Valence, & à une journée de Castillon de la Plana, ville peuplée, riche, abondante en chevaux, & quoy qu'elle fût entre les mains des ennemis, tout à fait bien disposée pour le Roy Charles. Nules étoit au contraire entierement opposée aux interêts de ce Prince, & d'ailleurs fortifiée avec des tours regulieres, & de bonnes murailles, où il ne manquoit rien. Il falloit deloger les ennemis de cette place, & s'il se pouvoit s'emparer de quelques autres villes murées, qui couvroient Castillon, comme Villa Real, Burriana, &c.

L'ennemy marcha de Nules, dont il laissa
la

la garde à mille de ses habitans bien armez. Il n'y avoit point d'apparence qu'elle voulût recevoir le Comte de bonne grace. Mais les Espagnols étant entrez le jour auparavant, moitié par composition, & moitié par force dans Villa Real, l'avoient passée au fil de l'épée, sous pretexte de sa resistance. Notre General toujours habile à profiter de tout, jugea qu'à son aproche les gens de Nules pourroient apprehender d'être traitez de la même maniere, s'ils ne se rendoient promptement à la premiere sommation. Sur cela il prit une resolution aussi surprenante & aussi hardie qu'elle fut heureuse. Il alla luy même avec son parti se presenter aux portes de la ville, sans craindre toute la mousqueterie que l'on tenoit couchée en joue sur luy, & sur ceux qui l'accompagnoient. Il demanda qu'on luy fit venir en diligence le premier Magistrat, ou quelque Prestre, si l'on ne vouloit pas que tout fût mis à feu & à sang, dès que l'Artillerie ou les Mineurs auroient fait une breche. Quelques Ecclesiastiques qui le connoissoient sortirent, & pour leur inspirer d'avantage de frayeur, il ne leur accorda que six minutes pour luy rendre reponse. Aussi tôt les portes luy furent ouvertes, & ce fut là qu'il

commença de former cette Cavalerie, qui asséura au Roy Charles le Royaume de Valence, & qui ensuite aida beaucoup à la conservation de Barcelonne. Il prit environ deux cens chevaux dans cette ville, où une heure auparavant les ennemis avoient trois mille hommes. Après cette action si hardie, qui força les troupes du Duc d'Anjou à faire ce même jour une seconde marche, il fit une petite course, & arriva à Castillon de la Plana.

Dans cette bonne ville, & dans quelques autres du voisinage, le Comte acheta ou prit huit cens chevaux sous les yeux des ennemis, faisant croire à tout le monde que son armée étoit allée à leur poursuite, pour les chasser du Royaume, & qu'une partie devoit rebrousser chemin pour venir prendre ces chevaux qu'il avoit assemblez.

Son activité dans cette occasion, sa diligence, ses manieres insinuanes, son adresse, ses ruses, passent l'imagination; & quoy que l'on vist qu'il alloit au devant des evenemens, par ses vues & par ses projets, cependant lors qu'on les voyoit arriver, ils étoient si estranges dans leur nature & dans leurs circonstances, qu'on ne pouvoit les regarder qu'avec le dernier étonnement.

Jamais

Jamais surprise ne fut egale à celle des Officiers & des Soldats du Regiment de Pierce, qui de Vinaros où ils avoient été envoyez avec le reste des neuf cens fantassins Anglois, étoient venus à Oropesa à quatre lieues de Castillon de la Plana. Le Comte les joignit à dix heures du matin, dans une plaine qui est tout proche la ville. Après les avoir passez en revue, il leur fit ce compliment qu'il eût souhaité d'avoir des chevaux, & tous les assortimens necessaires à un Regiment de Cavalerie, pour voir si ce corps qui avoit acquis tant de reputation dans l'infanterie, la conserveroit en servant à cheval. Il n'y eût sans doute personne qui ne secondât ses souhaits, sans songer qu'ils alloient être acomplis. Le Comte ordonné à son Secretaire, de delivrer aux Officiers leurs Comissions, qu'il avoit pris soin qui fussent toutes prêtes. Ce qui ayant été executé sur le moment, il les fit tourner du côté d'une hauteur, où ils virent huit troupes de chevaux rangez en bon ordre, avec tous leurs equipages. Il y en avoit trois pour chaque Capitaine, deux pour chaque Lieutenant, & un pour chaque Cornette. Le Comte donna au Colonel, au Lieutenant Colonel, & au Major, la liber-

té de choisir leurs Campagnes; les autres Capitaines tirèrent au fort. Tout le Regiment monta aussi tôt à cheval, & marcha dans les quartiers que le General luy avoit fait preparer.

Il prit le même soin pour les Dragons Anglois & Espagnols, qui avoient été demontez. Pendant qu'il poursuivoit luy même l'ennemy l'espace de vingt lieues, il fit venir en huit ou neuf jours, dans des barques qui aborderent à l'endroit le plus proche du lieu où il étoit, des selles, des armes, & toutes les autres choses necessaires pour les equiper. Après avoir ainsi augmenté ses chevaux du nombre de deux cens à celui de mille, il les met en quartier autour de Castillon de la Plane dans de petites villes, bien affectionnées pour la maison d'Autriche, & qui aiant des murailles ne pouvoient être insultées sans canon. Il les fait marcher d'une ville à une autre avec toutes les precautions necessaires & par ce moyen il confirme les gens du pais de même que les ennemis, dans la persuasion qu'il a une bonne armée. Il écrit à la ville de Valence qu'il va promptement à son secours, & même qu'il obligera bien tôt les forces du Duc d'Anjou à sortir du Royaume. Ensuite il prend

prend la poste pour se rendre à Tortose, & ordonne à ses Secretaires de continuer ses correspondances avec la Capitale du Royaume, comme s'il eût été encore en personne dans ces quartiers.

Le dessein de ce voyage étoit de savoir, si le Roy consentoit que les troupes qui luy avoient été destinées continuaissent leur marche, ou en cas qu'elles fussent encore arrêtées, d'apprendre jusques où le Colonel Wills pouvoit s'être avancé. Il trouva à Vinaros que nos Espagnols avoient fait un jour de marche dans la Valence, & que la milice de ce Royaume, & celle de la Catalogne étoient arrivées à leur Rendezvous. Sans perdre un moment il retourne sur ses pas avec ces forces, à dessein de secourir la Capitale de Valence, & de chasser de ce Royaume des troupes qui malgré tous ses soins & toutes ses peines, étoient le double des siennes, & outre cela bien disciplinées, de vieilles troupes d'Infanterie & de Cavalerie.

Il ne pouvoit pas se flatter de tromper les ennemis, & de leur cacher sa foiblesse, autant de tems qu'il le faudroit; mais c'étoit le seul parti qu'il peût prendre. Il y réussit, avec le secours d'une poignée de Dragons Anglois, & de quelques bons Officiers, sou-

tenus

tenus des gens du païs, qui de tous les hommes du monde, sont les plus propres pour un pareil dessein. Si le grand art de la guerre consiste sur tout, à être bien instruit du veritable état des ennemis, & à leur faire croire ce qui n'est point, il est certain que le Comte le possédoit en perfection.

Il avoit envoyé de St Mattheo vingt espions tout à la fois dans le païs. Sachant la route que le Comte de las Torres feroit obligé de suivre, il leur marqua les endroits, d'où ils devoient faire semblant de luy donner des intelligences, & le tems qu'ils devoient prendre pour cela. Il feroit trop long de rapporter toutes les instructions dont il les avoit chargez sur ce sujet, & dont il a eu le soin de garder des memoires. Ceux qui furent en fonction le second jour de la retraite des ennemis, réussirent si bien qu'ils les obligerent à marcher dans la nuit. Ils rapporterent au General Espagnol, qu'un corps considerable étoit sur sa gauche, & un peu devant luy, pour se saisir de certains passages, par où il falloit qu'il entrât dans les plaines qui vont à Valence. Ils ajouterent que parmi ces troupes il y avoit des Anglois, ce que las Torres croyant impossible, un d'entr'eux offre de le faire voir à deux ou
trois

trois de ses Officiers, s'il veut les envoyer avec luy. Il est pris au mot ; deux Officiers habillez en païsan s'en vont avec luy, à cheval : Il les mene en un endroit où ils descendent pour se rafraichir: En mettant pied à terre, ils sont tous trois saisis par dix Dragons Anglois, qui avoient marché toute la nuit dans les montagnes avec les Espions. Quelque tems après, celui qui avoit conduit les deux Officiers, les avertit que leurs gardes se sont enyvres, & voyant en effet deux Dragons couchez par terre, ils se glissent dans l'ecurie, enlèvent trois chevaux de nos gens bien equipez. Il n'en falut pas d'avantage pour convaincre le Comte de las Torres, que le raport de l'Espion étoit veritable, & les Officiers encherirent par dessus ce qu'il avoit dit, selon le talent si naturel aux gens de leur nation, d'exaggerer les dangers qu'ils ont couru. Quelque fois des païsans apostez, amenoient de nos Dragons au camp des ennemis, comme s'ils les avoient faits prisonniers. C'est par ces sortes d'artifices, soutenus d'une vigilance continuelle, qu'il se trouva au voisinage de Castillon de la Plana, un petit corps de troupes, composé de douze ou treize cens chevaux, & de deux mille fantassins.

Le

Le tems qu'il falut mettre pour assembler, ces forces avec quelques milices, donna aux ennemis le loisir & le moyen, d'empêcher qu'il n'entrât point de provisions dans Valence. On conçoit aisément que leur armée étoit fort capable, d'effrayer un peuple naturellement facile à épouvanter. Au moins on va voir par deux lettres qui furent écrites au Comte, combien on étoit alarmé dans Valence. La première est des Magistrats de cette ville, & en ces termes.

Tres Excellent Seigneur.

Nous reconnoissons que nous avons des obligations infinies à V. Excell. pour avoir formé le glorieux dessein de nous secourir, dans les grandes extremités où nous réduit le voisinage d'une armée ennemie, qui exerce contre nous les hostilités, que nous avons souvent représenté à V. Excell. dans nos lettres précédentes. Nous ne pouvons espérer d'être delivrez que par vôtre secours, qui doit être non seulement puissant, mais encore aussi prompt que nos dangers sont éminents. Ainsi encore une fois nous supplions V. Excell. qu'il vous plaise de hâter vôtre marche, sans employer vos troupes à
autre

autre chose qu'à venir nous secourir. Nôtre état ne souffre point de delay ; l'ennemy à detourné l'eau de nos Moulins, & depuis ce matin il empeche qu'il n'en vienne une goutte dans la ville, ce qui ne peut manquer de nous reduire aux dernieres extremittez, puis que nous sommes dans une grande disette de farine. C'est pourquoy nous conjurons vôtre Excellence, avec tout le respect & toute la soûmission imaginables, de ne pas souffrir que nous perissions, puis que vous seul pouvez nous sauver. Nous aurons pour vous une eternelle reconnoissance, & nous ferons toujours tous nos efforts, pour servir V. Excell. & luy donner des preuves de nôtre gratitude & de nôtre devouement.

Dieu conserve la personne de vôtre Excellence, un grand nombre d'années dans sa plus grande splendeur.

*A Valence le
26. de Jan-
vier 1706.*

*Les Jurats le Racional, &
le Syndic de la Cité de
Valence.*

Vincent Ramon
Secretaire.

L'autre lettre est du Comte de Cardona, qui deux jours après ecrivit ainsi au Comte de Peterborow.

Tres

Tres Excellent Seigneur.

POur faire reponse à deux lettres que j'ai reçu de V. Excell. du vingt unième & du vingt quatrième du courant, je dois en premier lieu renouveler mes remercimens pour vos bontez, & vous assurer que je suis toujours à vôtre service, avec toute la soumission possible. Ensuite il faut que je vous apprenne que les ennemis ont laissé Moncada, & sont à Torrente, de sorte qu'ils s'aprochent plus prez de nous, & nous investissent de toutes parts. Hier ils couperent l'eau d'un Moulin de cette ville ; comme nous n'avons point de Cavalerie pour couvrir la Campagne, ils font tout ce qu'il leur plait. A ce malheur il faut ajouter les cruautés qu'ils exercent. Après avoir tiré de grosses contributions des gens du pais, & pris toutes leurs provisions, ils maltraitent leurs personnes, enlèvent leurs femmes, coupent leurs arbres, ravagent leurs terres, pillent & brulent leurs maisons, sans épargner même les Eglises. Ces horribles hostilités nous affligent extrêmement, & sont capables d'ébranler les plus fideles sujets de sa Majesté, en leur faisant

sant craindre les mêmes traitemens, s'ils voyent que ces inhumanités continuent dans leur voisinage, sans qu'ils soient en état de les éloigner, comme ils ne le sont point à present. Le nombre des mal intentionnez augmente chaque jour; vous ne venez point, nous l'avons cru souvent, & toujours nous avons été trompez dans nôtre attente. C'est ce qui fait que le commun peuple commence à desesperer. Le bruit court même publiquement, que V. Excell. n'a jamais eu dessein de venir, ni de nous envoyer des troupes, & que le General Ramos & moy n'avons fait qu'abuser le monde.

C'est une grande mortification pour nous, qui connoissons l'inclination & les desirs de V. Excell. Mais il faut que je me hazarde à vous dire, que vôtre Personne toute seule quand même elle n'auroit point de troupes, animeroit extrêmement jusqu'au moindre de nos gens, qui bien qu'ils soient intimidéz par les cruautés dont je vous ay parlé, & par l'apprehension de plus grands maux, sans avoir des moyens suffisans pour s'en garantir, ne laissent pourtant pas de faire paroître pour nôtre Monarque, plus d'amour & plus de Zele qu'on ne sauroit exprimer, & d'avoir en vous une confiance incroyable.

Pour

Pour toutes ces raisons, je conjure V. Excell. du fond de mon cœur, avec toute la soumission & toute l'ardeur dont je suis capable, en mon propre nom & au nom de tant de pauvres gens desolez, ayez la bonté de nous protéger, & de nous delivrer des grands malheurs où nous sommes exposez. Daignez faire toute la diligence qui vous sera possible, afin que vous puissiez tout à la fois, nous apporter une consolation universelle, & mettre en seureté cette cité & ce Royaume, qui fonde en vous sa plus grande, ou plutôt son unique esperance. Je me promets tout de votre Zele, & de votre compassion.

Dieu conserve V. Excell. autant d'années que je fouhaitè, &c.

*A Valence le
28 de Janvier 1706.*

CARDONA

LE Duc d'Arcos qui commandoit alors, se tenoit avec le gros de ses troupes, sur la droite de Valence du côté de Torrente, & il avoit envoyé le Brigadier Mahoni avec un detachment de Cavalerie, pour se saisir du passage le plus difficile à forcer, qu'il

qu'il y ait dans tout ce païs. C'est une Riviere au pied des murailles de Molviedro, l'ancienne Sagunte si fameuse dans l'histoire Romaine. Elle est à quatre lieues de Valence : Il falloit que le Comte passât par cet endroit, tout autre chemin étant impraticable. Tous les Officiers croyoient qu'il seroit arrêté là tout court, n'ayant ni Artillerie ni Mineur, ni rien de tout ce qui luy auroit été nécessaire, pour prendre une ville murée, où sans compter le grand nombre de ses habitans, tous armez & d'ailleurs tout à fait zelez pour le Duc d'Anjou, il y avoit un fort bon Officier General, avec huit cens hommes, dont les Dragons Irlandois de son propre Regiment, faisoient près de la moitié. Ce qui sembloit encore devoir nous faire perdre toute esperance de réussir, c'est qu'après le passage de la Riviere, il y avoit jusqu'à un Convent de Chartreux une plaine de deux lieues, où l'ennemy pouvoit se servir avec tout l'avantage du monde, de sa Cavalerie qui étoit parfaitement bonne, & une fois aussi nombreuse que la nôtre.

Le Comte fit esperer aux Officiers, qu'il viendroit à bout par adresse, de ce qu'il étoit impossible d'exécuter par la force, & il leur dit que s'il pouvoit gagner sur Mahoni qu'il

N

vint

vinst luy parler, il étoit presque assuré d'être bien tôt maître de la ville, & de traverser la plaine sans opposition.

Molviedro est située à une lieue de la mer ; la plus grande partie est sur un terrain plat, mais elle va en montant du côté du Château, qui est sur une haute montagne. A la droite regne une longue chaîne de montagnes, & un peu plus loin de la ville que la portée d'un Canon, il y a vers la Campagne une petite montagne ronde, qui ne tient à rien par aucun de ses côtés. Nos troupes s'approcherent de la ville par une grande descente ; le chemin pour aller au passage étoit derrière la montagne ronde, & tournoit tout d'un coup à la gauche de la Riviere.

Le lieu que le Comte avoit destiné pour l'entrevue, étoit du côté de cette petite montagne qui regarde Molviedro. Il avoit fait couler quelques troupes par derrière vers le passage, & les avoit mises en vue de la ville. En même tems le reste descendoit du haut des montagnes, à dessein de faire parade, & les soldats pour paroître en plus grand nombre, bordoient les Païsans du côté où ils pouvoient être vus. Le peu que nous avions de petites pieces d'artillerie, étoient aussi disposées avec le même avantage, & chaque

que chose étoit placée en forme de perspective, par rapport au lieu de la conference.

La scene étant ainsi préparée, le Comte de Peterborow envoya dans la ville un Trompette, dire à Mahoni de sa part, Que ce ne seroit pas sa faute, si ce país étoit exposé à des ravages que l'on pouvoit éviter, & dont les deux partis devoient également tacher de le garantir, puis que chacun s'attendoit à le posséder ; qu'il seroit fort aisé d'avoir un entretien avec luy, non seulement parce qu'ils étoient de même país, mais sur tout parce qu'il s'étoit acquis une belle reputation ; qu'une telle entrevue ne pouvoit avoir aucune mauvaise suite, & qu'au contraire elle pourroit produire quelque bon effet ; qu'ainsi il étoit prêt à l'aller trouver, avec dix ou douze chevaux, en quelque lieu propre pour cela, entre ses troupes & la ville. Il esperoit d'autant plus de réussir, qu'outre que dans ces sortes de conferences, chacun se flatte de les tourner à son avantage, il y avoit quelque raison de croire, que Mahoni seroit bien aisé de faire un traité, qui le mist en état d'aller joindre avec sa Cavalerie celle du Duc d'Arcos, pour nous empêcher de passer la plaine qui va à la Chartreuse.

Par bonheur pour nous, le Comte de las Torres, le meilleur Officier de toute l'Espagne, avoit été rappellé sous pretexte de quelques fautes qu'on luy imputoit, par raport au siege de St. Mattheo. De sorte que le Comte de Peterborow trouva un grand avantage, dont il sceut bien profiter, c'est qu'il eut à faire à un General, qui ne faisoit que d'arriver à l'armée; de grande qualité, mais qui n'avoit point de service.

Mahoni envoie un Officier faire compliment au Comte, & luy dire qu'il se rendra auprès de luy, sans autre feureté que sa parole, & qu'il se fera toujours un extrême plaisir de luy rendre le respect qui luy est deu, & de prendre avec luy des mesures, pour prevenir tous les desordres qu'il est possible d'eviter dans la guerre. Outre que ce Gentilhomme a beaucoup de monde & de politesse, il avoit une raison particuliere pour en user si civilement avec le Comte, c'est qu'il étoit parent de la derniere Comtesse de Peterborow, sortie de la maison de Tomond.

Il vint avec quelques un des principaux Officiers des troupes Espagnoles, au lieu où le
le

le Comte avoit resolu de le recevoir, parce que c'étoit le plus propre à faire paroître ses forces de la maniere la plus avantageuse. Après qu'ils se furent entretenus sur un sujet qui n'aboutit à rien, le Comte trouva à propos de le solliciter par de puissans motifs à prendre le parti du Roy Charles, & luy fit des offres tres avantageuses. Le Brigadier les refusa par des principes d'honneur, qui ne luy permettoient pas de quitter pour quelque avantage que ce fût, le service où il se trouvoit engagé. Tout cela se passoit avec de grands complimens de part & d'autre. Enfin le Comte pour faire connoître combien il étoit touché, de la confiance que Mahoni avoit eu en sa parole luy dit; Qu'il vouloit à son tour luy donner des marques de son estime, par un endroit qu'il croyoit qui luy seroit agreable, & qui en même tems pourroit prevenir des cruautés, qui sans cela seroient inevitables, quelque aversion qu'il eût naturellement pour elles. " Les Espagnols, luy dit il, ont traité Vil-
" la Real avec une rigueur, ou plutôt avec
" une inhumanité, qui me contraint à me
" servir du droit de represailles. Je vou-
" drois pourtant bien epargner une ville
N 3 " qui

“ qui est sous vôtre protection. Je sçay
“ que vous ne pretendez pas la defendre
“ avec vôtre Cavalerie, qui vous fera beau-
“ coup plus utile si vous allez joindre le
“ Duc d’Arcos, pour m’empêcher de passer
“ les plaines de Valence. Je suis seur que
“ pour executer ce dessein vous quitterez bi-
“ en tôt Molviedro, à quoy je puis aussi
“ peu m’opposer, que vous pouvez m’empe-
“ cher de prendre cette ville. Les habitans
“ seront ainsi exposez aux derniers malheurs,
“ sans que je puisse y apporter de remede,
“ à moins que je ne sois lié par une Capitu-
“ lation. Je pourrois vous l’accorder si j’en
“ avois un pretexte, en étant asseuré que la
“ place se rendroit dès cette nuit. Il y a
“ des choses qui sont si visibles, qu’il seroit
“ inutile de les dissimuler ; ce que vous
“ avez à faire est de cette nature. Je suis
“ certain que vous manderez au Duc d’Arcos,
“ qu’il est necessaire qu’il vienne à la Char-
“ treuse, & que vous l’y recontrerez avec vô-
“ tre Cavalerie. En suite, de l’air du monde où
il paroïssoit le plus de franchise, il luy of-
frit de luy faire voir ses troupes, avec son ar-
tillerie, & il luy donna même un detail de ce
qu’il pourroit faire venir par mer.

Maho-

Mahoni ne nia point qu'il n'eût dessein d'aller renforcer le Duc d'Arcos, & dit en riant au Comte, *My Lord je puis bien vous le dire, puis que vous l'avez deviné, & qu'il vous seroit impossible de l'empêcher.* Sur le tout il parut extrêmement satisfait, de la maniere franche & ouverte dont nôtre General luy avoit parlé, & luy dit, qu'il alloit rentrer dans la ville, & que dans une demy heure il luy envoyeroit la reponse.

Elle fut telle que le Comte la souhaitoit, on convint bien tôt de la Capitulation ; le principal Officier Espagnol en porta parole au Comte, qui ayant ainsi occasion de l'entretenir, le pressentit & essaya de le gagner. Mais le trouvant trop ferme pour pouvoir esperer de luy faire changer de parti, il mit tout en usage pour luy rendre Mahoni suspect, & il n'y réussit pas mal.

Ce Brigadier qui agit dans toute cette affaire, avec beaucoup de dextérité & en tres bon Officier, mais dont les sentimens ne furent pas suivis, avoit obtenu dans la Capitulation, qu'il n'évacueroit la place qu'à une heure après minuit, & que le Comte ne passeroit la Riviere qu'à la même heure. Il avoit en vûe de gagner le tems qu'il falloit au Duc d'Arcos pour marcher vers les plaines, se

promettant de s'y rendre luy même avant le jour. Mais le Comte de Peterborow avoit fait naître tant de soupçons, dans l'esprit des Officiers Espagnols contre Mahoni, que ce dernier fut contraint de faire dire au Comte, qu'il y alloit de son honneur d'observer religieusement la Capitulation, & ne fit pas même difficulté de luy avouer, que sa vie étoit en danger de la part des troupes Espagnoles, s'il ne donnoit les plus grandes assurances, & les preuves les plus sensibles, qu'il tiendrait exactement tout ce qu'il avoit promis.

Je suis persuadé que rien au monde n'auroit été capable de luy faire violer ses engagements, en quoy que ce soit, & aucune raison n'auroit peu le justifier, s'il eût passé la Riviere avant le tems marqué ; puis que les ennemis avoient retiré les Dragons qui en defendoient les retranchemens, comme on en étoit convenu. Mais ayant entendu dans la nuit le hennissement des chevaux, il crut qu'une partie des troupes étoit sortie de la place, & que si les ennemis entendoient quelques decharges de mousqueterie, ils soupçonneraient qu'il attaquoit ces troupes dans leur marche ; ce qui feroit encore mieux réussir le dessein qu'il avoit formé de tromper

per le Duc d'Arcos, en cas que quelqu'un de ces Officiers Espagnols, qui croyoient que Mahoni les trahissoit, allât luy en donner avis. Dans cette vuë, il ordonna à une partie de son monde, de monter un peu plus haut sur la Riviere, & de faire des decharges qui ressemblassent à un combat entre deux petits partis. Dès que cet ordre eût été executé, Mahoni luy envoya dire, que quelque raison qu'il y eût de prendre de l'ombrage, il faisoit fonds sur sa bonne foy, & ne croiroit jamais qu'il voulût luy manquer de parole.

Le Brigadier étoit pressé par plusieurs de ses Officiers de marcher sur le champ. Mais son dessein étoit de ne se mettre en chemin qu'à une heure, pour donner du tems au Duc d'Arcos ; & le Comte ne se proposoit, que d'augmenter la defiance & les soupçons des Espagnols. Il jugea que le message qu'il avoit receu de Mahoni, luy en donnoit une belle occasion. Il luy renvoya l'Officier qui étoit venu de sa part, avec un compliment qui réussit le mieux du monde. Il le pria de consentir que pour la seureté de sa personne, contre quelque accident qui peût arriver, il fît passer la Riviere à un Regiment de Dragons, qui attendroit l'heure
mar-

marquée, sous les murailles de la ville, ajoutant qu'il luy demandoit de ses propres Officiers pour conduire ce Regiment, & le poster dans les endroits les plus convenables ; parce qu'il avoit envoyé les deux tiers de nos Officiers dans la ville, en qualité d'otages, jusqu'à ce que les Articles de la Capitulation fussent fidelement executez.

Dés que les Officiers Espagnols virent que ce Regiment de Dragons marchoit vers la ville, la plûpart se mirent separement en chemin, avec les detachemens qu'ils commandoient, pour aller joindre le Duc d'Arcos, & quelques uns même quitterent leurs hommes, pour se hâter d'aller rendre compte au General de ce qui s'estoit passé.

Les Officiers du Comte croyoient qu'il luy feroit impossible, premierement, de passer la Riviere & de se rendre maître de Molviedro ; en suite, de traverser les deux lieuës de plaine qu'il y a entre Molviedro & Valence, malgré un corps de Cavalerie, si bon & si superieur au nôtre. Pour luy il espe-roit que s'il venoit à bout du premier de ces deux desseins, il executeroit le second. Dans cette esperance, si tôt qu'il vit que le traité avec la garnison de Molviedro étoit en beau chemin, il choisit deux Dragons Irlan-

Irlandois du Regiment de Zinzendorf, qu'il instruisit & paya également bien, & les fit aller au Duc d'Arcos, comme s'ils avoient deserté. Il leur promit de les faire Officiers s'ils réussissoient ; ce qui fut executé à l'égard de l'un, qui l'avoit tres bien merité ; mais l'autre mourut peu de jours après son retour.

Ils devoient découvrir au Duc, qu'étant sous un rocher de la montagne, où ils beuvoient ensemble, ils avoient ouï l'entretien du Comte & de Mahoni ; que ce Brigadier avoit touché à leurs yeux cinq mille pistoles, qu'il devoit être fait Major General dans les troupes Angloises & Espagnoles, & qu'il commanderoit un corps de dix mille Irlandois Catholiques, qu'on levoit pour le service du Roy Charles.

Ils partent & font leur raport au Duc d'Arcos. Ils declarent qu'ils ne veulent point de recompense, s'il n'est bien tôt convaincu de leur sincerité par Mahoni même, parce, disent ils, qu'il doit envoyer quelqu'un en diligence, pour engager ce General à marcher promptement avec toute l'armée, du côté de la Chartreuse, sous le pretexte de le joindre avec sa Cavalerie, afin d'empêcher le Comte de Peterborow de passer les plaines de Molviedro ; mais que comme il
faloit

faloit que le Duc marchât dans la nuit, le General Anglois & le Brigadier Irlandois avoient pris des mesures, pour le faire tomber dans une embuscade, où il seroit en grand danger d'être taillé en pieces.

Peu de tems après que ces faux transfuges eurent ainsi fait leur commission, un Aide de Camp de Mahoni arriva, avec des Propositions toutes semblables, à celles qu'ils venoient d'avertir le Duc qu'on luy devoit faire. Alors persuadé que leur raport n'étoit que trop veritable, & confirmé dans cette persuasion, par les Officiers Espagnols, qui étoient allez de Molviedro au camp, pleins des soupçons que Peterborow avoir eu l'adresse de leur inspirer contre Mahoni ; au lieu de marcher du côté que celui ci proposoit, il prit une route tout opposée. Le Brigadier attendit son General à la Chartreuse, jusqu'à ce que le Comte de Peterborow continuant sa marche, l'obligea de se retirer au Camp. Il n'y fut pas si tôt arrivé, que le Duc d'Arcos le fit arrêter, & traduire à Madrid. Mais quand il eut instruit la Cour du Duc d'Anjou, de la maniere dont l'affaire s'étoit passée, il fut fait Major General, recompense qu'il avoit tres bien meritée, & le Duc d'Arcos fut r'appellé.

Voila

Voila une des plus remarquables, & des plus merveilleuses actions qui se soient jamais faites. Tout un Royaume fut ainsi gagné, avec des troupes si inferieures à celles qui le defendoient, presque sans troupes, & absolument sans combat. Peterborow traversa les plaines jusqu'au Convent des Chartreux, sans même que l'ennemy se présentât à sa vûe. Après cela il fut seur d'entrer dans Valence sans aucune opposition.

Il n'est pas necessaire de dire de quelle maniere il y fut receu. On peut se le représenter, si l'on se souvient des extremitez où j'ai raporté que la ville étoit reduite. Je diray seulement, que peut être n'a t'on jamais fait eclater une joye plus grande & plus generale. On en étoit si transporté, qu'on l'exprimoit par les mouvemens les plus violens, & les plus excessifs. Jusques là que les Prestres & les Moines, étoient sous les armes avec leurs differents habits, & rangés en forme de Regimens, pour recevoir le Comte. Aussi ne manqua t'il aucune occasion de les traiter avec beaucoup de civilité, ce qui luy donna parmy eux un credit, dont il sçut tirer de fort grands avantages.

Après

Après une entrée, si glorieuse & si peu attendue , pendant qu'un chacun ne parloit que de triomphe & de nouvelles conquêtes, le Comte étoit sensiblement touché du mauvais état où il se trouvoit, & qu'il falloit deguïser autant qu'il se pouvoit aux yeux de tout le monde. Il n'avoit guere plus de trois mille hommes, sans poudre, & sans aucune des provisions necessaires à la defense d'une place. Cependant les ennemis avoient environ sept mille hommes proche de la ville. Il y avoit aussi à quinze lieues de là, à la Fuente de Higuera, quatre mille Castillans qui venoient joindre le Comte de las Torres, revenu avec Mahoni pour commander l'armée. En même tems le Maréchal de Tessé étoit avec dix mille hommes à Madrid, & se disposoit à aller assieger Valence, qu'il auroit emporté d'emblée, & se feroit ainsi epargné le mauvais succez, qu'il eut bien tôt après devant Barcelonne. Enfin le Comte étoit averti, qu'on avoit embarqué à Alicant dans un vaisseau Genoïse, seize pieces de Canon de fonte, & de vingt quatre livres de balle, qui devoient être employez au siege.

Pour conjurer la furieuse tempête dont Valence étoit menacée de tant d'endroits, il étoit

étoit nécessaire d'un côté, de ruiner ce corps de quatre mille hommes qui étoit à la Fuente de Higuera, avant qu'il pût joindre l'armée ; & de l'autre, d'intercepter l'Artillerie, & les munitions que les ennemis avoient destiné pour le siege, & dont nous avions tant de besoin pour nous defendre. Le Comte de Peterborow trouva le secret, de faire l'un & l'autre : Il enleva aux ennemis les seize Canons de baterie, avec toutes les provisions de guerre qui les acompagnoient dans une juste proportion. L'autre entreprise n'étoit pas moins nécessaire, mais elle étoit plus difficile ; parce que le Comte de las Torres, se trouvoit entre les troupes qui venoient de Castille, & le Comte de Peterborow. D'ailleurs les forces dont nôtre General vouloit se servir pour cette expedition, devoient passer & repasser le Xucar près de l'armée des ennemis.

Mais son Zele & sa diligence luy firent heureusement surmonter toutes les difficultés ; & les habitans de Valence connoissoient à peine le danger où ils étoient exposez, lors qu'ils eurent l'agreable surprise de voir arriver six cens de ces quatre mille Castillans, qu'il venoit de mettre en deroute, au delà de l'armée du Comte de las Torres,

res, avec seulement quatre cens de nos Cavaliers, & huit cens fantassins, qui passerent de nuit auprès de trois mille chevaux de l'ennemy, & retournerent librement à Valence avec leurs prisonniers.

Après ce coup, le General Espagnol desesperant de reüssir contre Valence, tourna ses vûes du côté d'Alcira, & de Sueca, deux villes sur la Riviere du Xucar, éloignées de la Capitale d'environ cinq lieuës. En s'en rendant maître, il l'eût été du Pont qui est sur cette Riviere à Cullera ; & il auroit ainsi coupé les deux tiers des vivres, que la ville de Valence tire de la Campagne. Mais le Comte de Peterborow instruit de ses mouvemens, penetra dans ses desseins, & pour l'empêcher de les executer, il jetta du monde dans Sueca, & envoya à Alcira un Officier, qui ne prévint les ennemis que d'une demy heure.

Il fit entrer dans ces deux villes quelque cinq cens fantassins Anglois, avec six cens hommes de pied & quatre cens Cavaliers Espagnols. En suite il forma à son tour un projet, qui auroit entierement ruiné l'armée du Comte de las Torres, si la confusion où se jetterent les Espagnols de nôtre parti, n'en avoit empêché l'execution. Cette armée étoit

étoit séparée en plusieurs corps, pour la commodité des quartiers, sans craindre que des troupes qui luy étoient si inférieures en nombre, vinssent l'attaquer à cinq lieuës de Valence. Peterborow ayant appris cette disposition, detacha des Espagnols six cens fantassins, & quatre cens chevaux, qu'il fit marcher de nuit, pour aller surprendre un des quartiers de l'ennemy ; en même tems il partit luy même avec quelques troupes. Il falloit que les Espagnols fissent deux milles d'Angleterre, & le Comte en devoit faire quinze. La marche se fit des deux côtés avec tant de secret, que nos troupes étoient proche des ennemis, sans qu'ils se doutassent de rien. Mais un de leurs partis de vingt chevaux, ayant rencontré par hazard nos mille Espagnols, les effraya & les mit si fort en desordre, que plusieurs tuoient leurs Compagnons, en fuyant vers le lieu d'où ils étoient venus. Cela n'empêcha pas, que le Comte qui s'étoit avancé à un mille de l'armée ennemie, ne fist en bon ordre une retraite de cinq lieuës, sans perdre un seul homme.

J'AY achevé de parcourir une Campagne,
qui peut être n'a point d'exemple dans
O toute

toute l'Histoire, si l'on regarde la maniere dont elle fut conduite, & les succès dont elle fut accompagnée. Si le public étonné de tant d'heureux succès, veut savoir comment le Comte de Peterborow pouvoit être si favorisé de la fortune ; c'est parce qu'il ne se reposoit jamais de rien sur elle, ni même à proprement parler sur qui que ce fût. Je crois qu'il est le seul General de qui l'on puisse dire, que pendant deux Campagnes, il ne s'est peut être pas fait un parti de trente chevaux, sans qu'il y ait été en personne.

Ce fut un bonheur pour luy & pour le public, que la force de sa constitution luy permit de se servir ainsi luy même, dans un pays où souvent ses Officiers luy étoient inutiles. C'étoit lors qu'il falloit parler Espagnol. Mais aussi leur épée reparoit bien avantageusement le défaut de leur langue. Je dois ici rendre justice à nos braves gens. Peut être n'y a t'il jamais eu d'Expedition, où les Officiers ayent souffert plus de fatigue, & donné plus de preuves d'activité, de résolution & de courage, que les nôtres depuis l'heureuse prise de Barcelonne, jusqu'à la malheureuse Bataille d'Almanza.

La

moyens neccffaires pour achever un si grand ouvrage ; nous avons pensé d'un côté à la bonne correspondance, que la Republique de Genes a toujours entretenu avec nôtre Auguste Maison, & dont nous nous promettons la continuation, dans une conjoncture si importante pour la paix & le repos de l'Europe, & d'un autre côté à la grande confiance que nous devons avoir au *Zele si connu* du Comte de Peterborow, & en son *activité*, dont il a donné *tant de preuves* pour nôtre service. Ainsi outre les *Pouvoirs & l'Autorité* dont nous l'avons déjà revestu par raport à ce qui concerne la guerre, nous avons resolu de luy donner comme nous faisons par les presentes, *Commission, Pouvoir & Autorité* de solliciter, traiter, & concerter en nôtre nom Royal avec ladite Republique, & avec ses habitans, en commun ou en particulier, pour un prêt de cent mille pistoles, ou pour une plus grande ou plus petite somme, à tel intérêt, & à telles conditions que ledit Comte trouvera à propos, avec un exprés & ample pouvoir non seulement de signer en nôtre nom Royal les obligations, écrits, & cautions neccessaires pour la seureté de la somme qui sera prêtée ; mais encore d'accorder & de
donner

donner telles assignations, que demanderont les personnes intéressées, sur nos Revenus Royaux, & Patrimoines de nos Royaumes & États, ou sur quelque partie que ce soit de ces Revenus & Patrimoines. C'est pour quoy nous donnons au dit Comte de Peterborow, les pouvoirs nécessaires, & l'autorité d'exécuter le tout aussi amplement qu'il a été exprimé cy dessus, comme si nous avions donné & signé nous mêmes les dites obligations, assignations, & autres écrits concernant cette affaire. En foy de quoy, nous ordonnons que les présentes lettres soient signées de nôtre seing Royal, & scellées de notre sceau Royal. Donné à Guadalaxara le 10 d'Aoust 1706.

MOR LE ROY.

J'ajouterai à ces Lettres de Charles, un extrait d'une partie des Instructions qu'il donna au Comte.

“ Nous nous promettons de vôtre *grande pru-*
“ *dence* qu'en vous servant de la Commis-
“ sion & du Pouvoir que nous vous avons
“ donné, en particulier par nos Lettres
“ Patentes, vous obtiendrez le prêt de
“ cent mille Pistoles, de la Republique de
Genes,

La necessité que je me suis imposée, ne me permet pas de continuer à décrire les glorieux exploits du Comte de Peterborow ; quoy que ce soit une scene remplie de tant d'objets si agreables, qu'en la representant je prendrois autant de plaisir que j'en donnerois à mes Lecteurs. J'avoue même, que je n'aurois pû me refuser la satisfaction, de m'étendre davantage sur un sujet qui a tant de charmes, si jen'avois lieu de croire qu'une meilleure plume que la mienne, fera passer à la posterité l'histoire des evenemens merveilleux de la guerre d'Espagne. Plus cette Histoire sera fidele & exacte, & plus aussi elle sera glorieuse à la Nation Britannique.

F I N.

La mortelle que je ne suis
 ne permet pas de continuer à braver les
 terribles exploits du Comte de Potemkin
 voy que ce soit une scène remplie de tant
 d'obstacles et d'agréables, qu'en la regardant je
 sentois comme de plaisir que j'en donne
 à mes Lecteurs. J'avoue même que
 j'aimois à me voir la satisfaction de
 quelques-uns de mes amis qui ont tant
 de charmes à se voir de si près qu'une
 illustre plume que la mienne, j'en
 suis à la possession l'histoire des évé-
 nements merveilleux de la guerre d'Espagne.
 et cette histoire est si belle et si curieuse
 qu'elle est la source de la Nation

nourrissent aussi nos âmes dans la vie éternelle,
 comme le Seigneur luy même l'assure au 6. de
 Saint Jean, § 4. Celui qui mange ma chair, &
 qui boit mon sang à la vie éternelle, & je le ressusciterai au dernier jour.

F. M.

